RB92504

UNIVERSITY OF
TORONTO LIBRARY

The
Jason A. Hannah
Collection
in the History
of Medical
and Related
Sciences

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/observationssurl01prin

OBSERVATIONS

SUR LES

MALADIES DES ARMÉES

DANS LES CAMPS

ET DANS

LES GARNISONS.

TOME PREMIER.

Hue - Mazelet, d. Morges
dans le Canton de Vaud en Helvetie.

OBSERVATIONS

SUR LES

MALADIES DES ARMÉES

DANS LES CAMPS

ET DANS

LES GARNISONS.

OBSERVATIONS
SUR LES
MALADIES DES ARMÉES
DANS LES CAMPS
ET DANS
LES GARNISONS,

AVEC DES MÉMOIRES SUR LES Subſtances Septiques & Anti-ſeptiques, Lus à la Société Royale.

PAR M. PRINGLE, CHEVALIER Baronet de la Grande-Bretagne, & Médecin ordinaire de la Reine.

Seconde Edition, revue, corrigée & augmentée ſur la ſeptieme Edition Angloiſe.

ΔΟΞΑ ΜΕΝ ΑΝΘΡΩΠΟΙΣΙ ΚΑΚΟΝ ΜΕΓΑ, ΠΕΙΡΑ Δ'ΑΡΙΣΤΟΝ.

Theognis

TOME PREMIER.

A PARIS.

Chez GANEAU, Libraire, rue S. Severin, aux Armes de Dombes & à S. Louis.

M. DCC. LXXI.

Avec Approbation & Privilege du Roi.

AVERTISSEMENT
DU
TRADUCTEUR.

JE n'entreprendrai point l'éloge de l'Ouvrage de M. le Chevalier Pringle. L'accueil que lui ont fait les vrais Savans (1), *dans tous les pays où les Sciences sont en honneur, a quelque chose de plus flatteur que toutes les louanges que pourroit donner un Traducteur, toujours soupçonné de se passionner pour l'Auteur qu'il traduit. M. Prin-*

(1) Il a été traduit en Allemand & en Italien.

gle eſt fils de Jean Pringle de Stitchill, près de Berwick, Chevalier Baronet. Ce titre, qui eſt héréditaire, a paſſé avec la Terre de Stitchil à ſon frere aîné le Chevalier Robert Pringle. Le Roi, actuellement régnant a créé notre Savant Chevalier Baronet. Son goût l'ayant porté à ſe conſacrer à la Médecine, il reçut à Leyde, en 1730, le titre de Docteur. Sa Diſſertation qui rouloit ſur le deſſéchement des Vieillards (1), de Marcore Senili, *annonçoit déja ce qu'on devoit attendre de lui.*

La guerre étant ſurvenue en 1742, *M. le Chevalier Pringle ſuivit les Armées, & par les ſer-*

(1) Voyez l'Extrait qu'en a donné le Journal des Savans, au mois d'Avril 1731.

vices qu'il rendit, il mérita d'avoir la place de Médecin du Duc de Cumberland, & enſuite celle de Médecin Général des Armées du Roi d'Angleterre.

Il donna en 1750, *ſes Obſervations ſur la nature & le traitement des fiévres des Hôpitaux & des Priſons. Elles étoient adreſſées en forme de Lettre au Docteur Mead, Médecin du Roi d'Angleterre. Mais elles furent publiées à la hâte, à l'occaſion de cette maladie contagieuſe qui enleva quelques-uns des Magiſtrats de Londres, qui avoient tenu les Aſſiſes au Mois de Mai* 1750, *le Chevalier Samuel Pennant, Lord-Maire de Londres, le Chevalier Thomas Abney & le Baron Clarke, Juges; le Chevalier Daniel Lambert, Alderman, & un grand nombre d'au-*

tres perſonnes qui avoient aſſiſté à ces Aſſiſes.

Cette maladie tiroit ſon origine de Newgate, priſon qui a le déſavantage de recevoir de toutes les autres les Criminels qu'on y conduit dans le tems des Aſſiſes. L'air renfermé, l'humidité & la malpropreté du lieu & de ceux qui l'occupent, rendent comme impoſſible d'y éviter un mal qui ſe communique ſi aiſément.

Des accidens de ce genre montrent aſſez combien il importe de renouveller l'air des lieux qui renferment une multitude de gens malpropres. On a depuis tâché de détruire le principe de ce mal contagieux dans la priſon de Newgate. On permet aux priſonniers de ſe promener trois fois par jour dans une grande cour, qu'on lave ſou-

vent, & qu'on purifie de même que les chambres, en y faisant brûler du soufre toutes les six semaines. Ces attentions avec l'usage du ventilateur (1), *ont sauvé tous les ans la vie à grand nombre de personnes. J'ai vu ce ventilateur dans la prison de Newgate, & la maniere dont on l'y a placé m'a paru très-ingénieuse. Les vingt-quatre tuyaux des différens appartemens communiquent à un tronc principal, ou à un corps de pompe aérienne, qu'un moulin à vent placé au haut de la prison fait agir. Il seroit à souhaiter qu'on eût les mêmes attentions pour nos Hôpitaux & pour nos Prisons, & que*

(1) Voyez la Description de cette Machine, dans le Livre du Dr Hales.

nos Magiſtrats, dont on connoît aſſez le zele pour le bien public, y fiſſent conſtruire de pareilles machines.

Cette fiévre des priſons a tant de rapport avec la fiévre peſtilentielle des Hôpitaux, qui cauſe de ſi grands ravages dans les Armées, que M. Pringle n'a pas voulu priver ſes Lecteurs des Obſervations qu'il avoit publiées dans ſa Lettre ſur ce ſujet. Il les a donc refondues, & après y avoir fait les changemens & les corrections qu'il a crus néceſſaires pour les perfectionner, il en a fait un Chapitre à part, qu'il a inſéré dans la troiſieme partie de cet Ouvrage.

Cette Edition a un avantage conſidérable ſur la précédente. Je l'ai revue avec ſoin ſur la ſeptieme

Edition Angloiſe, dont l'Auteur m'a envoyé les feuilles à meſure qu'elles s'imprimoient. Indépendemment d'un grand nombre de changemens, qu'a fait l'Auteur dans le corps de l'Ouvrage, il y a des additions conſidérables. Par exemple le § 6, du Chapitre II, de la ſeconde Partie, qui n'avoit dans la ſeconde Edition Angloiſe qu'une demi-page, en occupe actuellement huit ; & le Chapitre de la Dyſenterie qui dans cette ſeconde Edition n'avoit que vingt-huit pages, en a plus de quatre-vingt actuellement.

Qui croiroit qu'un Ouvrage qui eſt le fruit d'une expérience conſommée, eut rencontré des Cenſeurs ? M. de Haen, Profeſſeur en Médecine à Vienne, attaqua notre Sçavant en 1760, au ſujet

de la fiévre pétéchiale ; mais il lui a répondu d'une maniere victorieuse. Le Docteur de Haen prête à M. le Chevalier Pringle des sentimens qu'il n'a jamais eu, & l'on diroit qu'il a pris à tâche de le décrier. Tantôt ce sont des maximes générales tirées d'Hippocrate & de Sydenham, qu'on ne peut appliquer aux cas particuliers qu'a eu sous les yeux notre Sçavant ; tantôt ce sont des passages qui, étant isolés, n'ont plus la même signification qu'ils avoient dans le corps de l'Ouvrage ; tantôt ce sont des réticences qui dénaturent les pensées de l'Auteur. Quel nom donner à un pareil procédé ! Je me tais. Interprete des sentimens de M. le Chevalier Pringle, de même que de ses Ecrits, je me fais gloire d'imiter sa modération.

M. le Chevalier Pringle a joint aux Observations sur les Maladies des Armées, des Mémoires sur les Substances Septiques & Anti-septiques. Ils ont été lus successivement à la Société Royale, depuis le 28 Juin 1750. jusqu'au 13 Février 1752.

Rien n'a plus nui aux progrès de la Médecine, que les systemes formés avec précipitation sur des connoissances imparfaites de la nature. La théorie de la putréfaction en offre un exemple, & les expériences de M. le Chevalier Pringle, montrent à combien d'égards les idées communes sur la corruption des substances animales, & les conclusions qu'on en a tirées pour la pratique, s'éloignent de la vérité. On avoit, par exemple, regardé comme sep-

tiques les ſels alcalis volatils, & les Auteurs du Dictionnaire Encyclopédique, Ouvrage ſi eſtimable d'ailleurs, ſont tombés dans la même erreur. Mais M. le Chevalier Pringle s'eſt vu convaincu, d'après les expériences qu'il a faites, que ces ſels bien-loin de hâter la putréfaction, la préviennent ou l'arrêtent.

La Société Royale a reçu ces Mémoires avec applaudiſſement; mais elle ne s'eſt pas bornée à des éloges ſtériles. Dans ſon aſſemblée du 20 Novembre 1752, elle gratifia M. le Chevalier Pringle de la Médaille annuelle, aſſignée par le feu Chevalier Copley à celui qui dans le cours de l'année ſe diſtingueroit par quelque découverte curieuſe & utile. Perſonne ne la méritoit à

plus juſte titre. Si l'on conſidere en effet les difficultés ſans nombre qu'il a fallu ſurmonter, & le danger qui accompagne des expériences de cette nature, on conviendra ſans peine, qu'un homme qui ſacrifie ſon tems, ſes veilles & ſa ſanté à acquérir des connoiſſances ſi utiles, doit être regardé comme un des Bienfaiteurs de l'Humanité.

On ne doit point être ſurpris, d'après ce court expoſé, que ce Sçavant jouiſſe dans les Pays étrangers de la même eſtime que dans ſa patrie. L'Empereur & l'Impératrice-Reine en font un cas particulier, & le premier Janvier 1769, *ſon Excellence le Comte de Seilern, Ambaſſadeur de Leurs Majeſtés Impériales à la Cour d'Angleterre, fit de leur*

part préſent à M. le Chevalier Pringle, de trois Médailles d'or & de dix-huit Médailles d'argent, comme un témoignage de leur eſtime. Des Princes qui ſavent honorer le mérite, doivent être bien grands eux-mêmes !

PREFACE.

IL ne paroît pas qu'aucun Médecin dans l'Antiquité ait écrit sur les maladies des Armées ; les Historiens nous ont pareillement laissé dans une profonde ignorance à ce sujet, à moins qu'il ne soit survenu quelque maladie fatale & extraordinaire.

Ainsi, Xénophon dans son Histoire de la fameuse (1) Retraite des dix mille, fait mention de la faim canine, de la perte de la vûe & de la mortification dans les extrémités, provenans de la neige & du froid excessif auxquel ces troupes furent exposées dans leur marche. Pline le Naturaliste,

(1) Liv. IV, pag. 219, Edit. d'Oxfdor.

éſt le premier qui parle du ſcorbut qui affligea l'armée Romaine en Germanie (1) après qu'elle y eut ſéjourné deux ans; & nous voyons auſſi que les Romains ſe virent quelquefois obligés de changer ſouvent de camp à cauſe du mauvais air des marais voiſins. Plutarque obſerve que (2) Démétrius perdit dans ſa derniere expédition plus de huit mille hommes, par une maladie qui ſuivit une diſette de proviſions.

Tite-Live parle d'une maladie peſtilentielle qui fit en Sicile de de grands ravages dans les Armées

(1) L'ancienne Germanie renfermoit la partie ſeptentrionale des Pays-Bas, & il paroît que c'eſt-là le Pays marécageux dont Pline veut parler; puiſqu'il ajoûte, *trans Rhenum, maritimo tractu:* ce qui s'accorde avec la Relation que Tacite a publiée de cette expédition ſous Germanicus. *Voyez* Pline, Livre XXV, Chap. 3.

(2) *Vitæ parallel. vol. v. pag. 57, ex Edit. Londin.*

des Romains & des Carthaginois. Diodore de Sicile en décrit une autre, accompagnée d'un flux de sang, qui fit périr presqu'entierement ces derniers, alors occupés au siége de Syracuse. Quoiqu'il attribue (1) cette calamité à la colere des Dieux qui vouloient punir leur impiété, il ne laisse pas cependant d'en expliquer les causes naturelles, d'une maniere plus ample & plus satisfaisante que les Historiens n'ont coutume de le faire en de semblables occasions.

Si l'on excepte ces exemples, & un petit nombre d'autres encore, on ne trouve rien dans ce que nous ont laissé les Anciens, qui ait rapport aux maladies des Armées. Il paroît étonnant que Végece dans son Livre sur l'Art Militaire, ait fait un Chapitre ex-

(1) Diodor. Sicul. Lib XIV. Tom. I. pag. 697, ex Edit. Wessel. Amst. 1746.

près sur les moyens de conserver la santé des Soldats, & qu'il n'ait parlé nulle part des maladies auxquelles ils étoient particulierement sujets; qu'il ait fait mention des Médecins qui accompagnoient les Armées, & qu'il ait passé sous silence la maniere dont on disposoit les malades, dans des Hôpitaux ou autres lieux semblables.

On doit d'autant plus regretter le silence des Anciens sur cet article, que faisant de la guerre leur principale étude, on ne peut gueres douter que ce qui regardoit le soin des malades, n'ait été porté à un aussi haut point de perfection que les autres parties de leur science militaire. Les troupes se trouvant continuellement en campagne, & dans des climats fort différens, les Médecins étoient alors plus à portée de faire d'utiles observations sur la nature & les causes des maladies des camps,

& ſur la méthode la plus ſûre de les traiter.

Lorſque je fus employé pour la premiere fois à l'armée, il y avoit bien peu de Médecins parmi les Modernes, qui euſſent eſſayé d'écrire ſur ce ſujet; encore n'avoient-ils point été attachés aux armées & aux hôpitaux militaires, ou du moins, ils l'avoient été fort peu. Ainſi, cette partie de la Médecine, qui depuis longtemps auroit dû être parfaite, eſt, pour ainſi dire, encore nouvelle: la vie militaire étant ſi peu compatible avec la tranquillité néceſſaire pour l'étude & les obſervations.

M'étant donc apperçu du peu de ſecours que je devois attendre des Livres, je pris le parti de mettre par écrit mes obſervations à meſure qu'elles ſe préſentoient, dans l'eſpérance de les trouver par la ſuite de quelque utilité dans la pratique. Ayant continué cette

méthode jusqu'à la fin de la guerre (1), j'ai depuis rédigé ces matériaux, & j'ai tâché de suppléer en quelque sorte par ma propre expérience avec autant de clarté & de précision que je le pouvois, à ce qui manquoit sur ce sujet.

J'ai partagé cet Ouvrage en trois parties. Dans la premiere, après une relation succinte des qualités de l'air & des maladies particulieres aux Pays-Bas, théâtre ordinaire de nos guerres, je donne un abrégé du Journal de Médecine des différentes Campagnes. J'y fais mention des maladies épidémiques, c'est-à-dire, de celles qui arriverent le plus fréquemment parmi nos Troupes, dans l'ordre qu'elles se sont présentées, des embarquemens, des campemens, des quartiers d'hiver, des saisons, des

(1) La guerre de 1743.

changemens de tems, en un mot, de toutes les positions où se trouve une Armée, qui me paroissent devoir affecter la santé des Soldats. Bien loin de traiter en cette partie de la guérison des maladies, je n'ai fait qu'en effleurer la description, réservant ces deux points pour la suite de mon Ouvrage. Mon but étoit d'y rassembler des matériaux pour remonter aux causes les plus évidentes des maladies militaires, afin de pouvoir établir d'une maniere sûre tout ce qui se trouvoit compatible avec le service, & qui dépendoit de ceux qui ont l'autorité en main, & afin de suggérer des mesures convenables pour prévenir ou pour diminuer par la suite les causes de ces maladies dans toute autre Campagne. Je me suis d'autant plus attaché à rendre ces Observations exactes, que j'ai prévu que cette partie étant surtout un récit de

faits dont j'ai été témoin oculaire ne laisseroit pas d'être reçue favorablement, quelque accueil qu'on fît d'ailleurs au reste de l'Ouvrage. Les conséquences que je tire de ces faits sont courtes & en petit nombre, parce qu'une discussion trop étendue auroit interrompu leur enchaînement, & qu'on devoit les présenter sous un seul point de vûe.

J'ai, par cette raison, renvoyé à la seconde partie la plûpart des raisonnemens qui résultent de la premiere. Après avoir divisé & rangé par classes les maladies qui sont communes à la vie militaire, j'en examine les causes générales, je veux dire, celles qui dépendent de l'air, du régime & de ces autres circonstances qu'on comprend communément, quoiqu'improment, sous le nom de *Non-naturels*. Je rapporte quelques unes de ces maladies à des causes fort dif-

férentes de celles que les autres Ecrivains leur attribuent communément ; & je fais voir que telles cauſes qu'on a regardées juſqu'ici comme des ſources fréquentes de pluſieurs maladies militaires n'y ont pas la moindre part. J'eſpere qu'on excuſera ces libertés, ſi l'on fait attention que je me ſuis trouvé plus à portée de faire ces remarques que ceux qui m'ont précédé : les connoiſſances de la nature ſe perfectionnant d'ailleurs tous les jours, il eſt vraiſemblable que ceux qui écrivent les derniers ſur de pareils ſujets, approchent davantage de la perfection.

Le Lecteur s'attend fort peu à me voir mettre les Hôpitaux, dont l'unique deſtination eſt de ſervir au rétabliſſement & à la conſervation de la ſanté, au nombre des principales cauſes des maladies, & des ravages que fait la mort dans les Armées. Ce qui m'y a dé-

terminé, eſt le mauvais air & les autres inconvéniens qui en ſont inſéparables. Pendant la premiere guerre on rendit les Hôpitaux plus commodes, & on les porta à un point de perfection qu'on n'avoit point encore connu. On avoit été juſqu'alors dans l'uſage de tranſporter les malades fort loin de l'Armée, quand l'ennemi étoit proche, ce qui en faiſoit périr un grand nombre avant que les Médecins en euſſent pris ſoin. Le feu Comte de Stair, mon illuſtre protecteur, inſtruit de cet inconvénient, engagea, dans le tems que l'Armée étoit à Aſchaffenbourg, le Maréchal de Noailles dont il connoiſſoit parfaitement l'humanité, à regarder des deux côtés les hôpitaux comme des Sanctuaires, & à les protéger mutuellement. Le Général François y conſentit de bonne grace, & ſaiſit la premiere occaſion qui ſe préſenta, pour montrer l'attention particu-

liere qu'il avoit à remplir ſes engagemens. Car tandis qu'après la bataille de Dettingen, notre Hôpital étoit à Feckenheim, Village ſur le Mein, aſſez éloigné du Camp, le Maréchal de Noailles voulant envoyer un détachement à un autre Village, ſitué ſur la rive oppoſée, & craignant que cela ne cauſât quelque allarme aux malades, il leur envoya dire qu'étant informé que l'Hôpital Anglois ſe trouvoit en cet endroit, il avoit donné des ordres exprès à ſes Troupes de ne le point inquiéter. Cet accord s'obſerva ſtrictement des deux côtés durant cette campagne; & quoiqu'il ait été négligé depuis, on eſpere cependant que dans la ſuite les Généraux le regarderont comme un exemple, qu'ils s'empreſſeront de faire revivre.

Après avoir expliqué les cauſes générales des maladies des Armées, je traite enſuite des moyens

d'en écarter quelques-unes, & de rendre les autres moins dangereuſes. Sans cela, les obſervations antérieures euſſent été de fort peu d'utilité. Mais il eſt aiſé de concevoir que ce n'eſt point par des remedes qu'on doit prévenir les maladies, & qu'on ne doit point faire dépendre cet article eſſentiel de quelque choſe qu'il ſoit au pouvoir du Soldat de négliger; mais d'ordres formels, qui, en même tems qu'il ſe voit dans la néceſſité d'y obéir, ne lui paroiſſent pas déraiſonnables.

Je termine la ſeconde partie, par comparer les diverſes quantités de malades en différentes ſaiſons, afin que le Général puiſſe ſavoir avec quelque degré de certitude le nombre de Troupes ſur lequel il peut compter en quelque tems que ce ſoit; qu'il puiſſe connoître les effets que fait ſur la ſanté une campagne d'une longue ou d'une courte durée, une cam-

pagne commencée de trop bonne heure, & des quartiers d'Hiver pris trop tard, & beaucoup d'autres calculs fondés sur les matériaux amassés la derniere guerre. Les *données* sont en trop petit nombre pour en déduire des conséquences certaines; mais comme je n'en ai point trouvé d'autres sur lesquelles je pusse compter, je me suis vu forcé d'en faire le meilleur usage que je pouvois. Cela servira du moins comme un essai de ce qu'on pourroit faire sur ce sujet en acquérant plus d'expérience.

Comme j'ai eu en vûe dans ces deux parties l'instruction des Officiers autant que celle des Médecins, j'ai tâché de raconter clairement les faits & d'en tirer les conséquences de la maniere la plus simple, sans me servir des termes de l'Art, autant que me l'a permis la nature du sujet; de me rendre en un mot si clair que je fusse entendu de quiconque pos-

ſéderoit les premiers principes de la connoiſſance de la nature.

Mais la troiſiéme partie qui renferme la pratique, n'a été écrite que pour les Médecins; parce qu'on n'auroit pû expliquer ſuffiſamment ce ſujet aux autres, & qu'il auroit été fort peu inſtructif pour eux. Je balançai long-tems ſur la maniere dont je devois traiter cette partie, incertain ſi j'omettrois les choſes généralement connues, ou ſi je parlerois d'une maniere ample & réguliere de toutes les maladies dont il y eſt fait mention. Je me déterminai enfin pour la méthode ſuivante.

Je conçois qu'on peut diviſer les maladies auxquelles une Armée eſt le plus ſujette en deux claſſes. La premiere renferme celles qui ſont communes à la Grande-Bretagne & aux autres Pays; & l'autre, celles qui ſont propres à un climat différent & à l'état

de Soldat. Or, comme les maladies de la premiere classe ont été amplement traitées par plusieurs savans Auteurs, dont les Ouvrages sont entre les mains de tous les Médecins, & que d'ailleurs elles se rencontrent tous les jours, j'en parle à la hâte & sans m'y arrêter, me contentant d'établir ma méthode générale, & la différence, supposé qu'il y en ait, qu'il faut observer dans les Ordonnances par rapport aux Hôpitaux militaires.

A l'égard de l'autre classe qui renferme les fiévres rémittentes & intermittentes d'automne, la fiévre d'hôpital & de prison & la dysenterie, comme ces maladies sont moins fréquentes en (1) ce pays-ci; j'ai jugé à propos de les traiter plus au long, & d'une maniere propre à instruire ceux qui les auroient peu connues auparavant.

(1) L'Angleterre.

Mes obſervations ſur la fiévre d'hôpital furent imprimées pour la premiere fois en 1750, dans une Lettre adreſſée au Docteur Méad. Mais comme elle fut publiée à la hâte à l'occaſion de la maladie de priſon, qui parût vers ce tems-là à Londres, je fus forcé d'omettre beaucoup de choſes que j'ai depuis ſupplées, & il m'échappa des mépriſes que j'ai tâché de rectifier dans cet Ouvrage qui renferme auſſi cette Diſſertation (2).

J'ai joint à cette deſcription de la fiévre d'hôpital, auſſi bien qu'à celle des fiévres d'automne & de la dyſenterie, quelques conjectures

(2) On publia en Angleterre en 1722 un Traité, dont le titre eſt *Recherches raiſonnables ſur la nature de la Peſte, faites d'après des Remarques hiſtoriques, par Jean Pringle, Docteur en Médecine* Comme ce ſujet reſſembloit au mien, & que l'Auteur portoit le même nom que moi, on a, dans l'Index de l'Edition du *Methodus ſtudii Medici* de Boerhaave donnée par M. Haller, rapporté à une ſeule & même perſonne cette Piece, ma Lettre au Docteur

ſur

ſur leurs cauſes internes & plus cachées, quoique je n'ignore point qu'une tentative de cette eſpece, pouvoit tendre plutôt à affoiblir qu'à confirmer mes obſervations, parce qu'on ne voit que trop ſouvent que la théorie influe ſur le jugement & le pervertit. Mais j'avois non-ſeulement fait ces deſcriptions, mais encore établi le traitement de toutes ces maladies, long-tems avant que d'avoir ſongé à en aſſigner ces cauſes, qui quelquefois ne m'ont été d'abord ſuggérées que par les effets des remedes. Cependant une théorie juſte & éclairée peut être utile, non-ſeulement pour découvrir des re-

Mead, & la Diſſertation *de Marcore ſenili*, que je fis paroître à Leyde en 1730, lorſque je pris le bonnet de Docteur. Je me fais un devoir de rendre juſtice au célebre Médecin, Auteur de cet Ouvrage, & je ſaiſis, avec plaiſir, cette occaſion pour inſtruire le Public d'une mépriſe où il étoit naturel à un Etranger de tomber.

medes plus efficaces, mais encore pour varier ceux que nous connoissons, quand le jugement ne peut être aidé par l'expérience, ou même par analogie avec d'autres fiévres.

En raisonnant sur la nature de ces maladies, j'ai eu si souvent recours au Principe septique, que le Lecteur pourroit s'imaginer, que je le regarde comme une cause plus universelle que je ne le pense réellement. Car si l'on excepte ces maladies & un petit nombre d'autres auxquelles je fais allusion dans cet Ouvrage, je n'en ai rapporté aucune autre à cette origine. Mais à l'égard de la réalité de ce Principe, quoique je l'aie suffisamment prouvé dans mes Observations, quelques personnes seront bien aises d'apprendre qu'Hippocrate donne à penser qu'il regardoit la corruption des humeurs comme la cause de certaines maladies; que Galien en

parle plus au long ; que dans les tems postérieurs, on a traité plus amplement de ce Principe, & qu'on l'a appliqué à la Médecine, comme il paroît par les Aphorismes de Sanctorius, & autres Ouvrages du même tems. Quoique ce Principe ait été détruit par les systêmes de Sylvius, & de Willis & celui des premiers Ecrivains méchaniques, cependant Boerhaave l'a rétabli, en comprenant parmi les Alkalis, tout ce qu'il croyoit septique ou putride.

Mais comme cet Auteur célebre n'eut pas le tems d'appuyer toutes les parties de sa doctrine, par des expériences, il n'est point surprenant qu'on ait fait quelques mépriſes, & que l'on n'ait point assez compris toute l'étendue de ce Principe.

Deux circonstances m'engagerent à continuer ce sujet ; le grand nombre de maladies putri-

des, dont je fus obligé de prendre soin dans les Hôpitaux, & l'autorité du Lord Bacon, qui présente de bonnes raisons pour engager à considérer la connoissance de ce qui cause, ou de ce qui retarde la putréfaction, comme la chose vraisemblablement la plus propre pour expliquer les opérations les plus cachées de la nature. Je lus dans diverses Assemblées de la Société Royale, plusieurs Mémoires à ce sujet. Les trois premiers ont été publiés dans les Transactions Philosophiques; mais tandis que les autres étoient entre les mains du Secretaire de la Société, pour y être pareillement insérés, me voyant dans la nécessité de renvoyer souvent aux expériences qu'ils contiennent, j'ai jugé à propos de joindre le tout à cet Ouvrage, dans le même ordre que je les ai présentés. Je me suis contenté seulement d'y ajoûter un petit nombre de Notes, afin d'é-

claircir ce que l'on n'avoit point assez amplement ou assez clairement exprimé auparavant, & pour lier davantage ces faits avec les Observations précédentes. La Société s'est fait une regle de ne point publier dans ses Mémoires les Dissertations qui ayant été lues dans ses assemblées, ont été depuis publiées par les Auteurs. C'est par cette raison qu'on ne trouve dans les Transactions Philosophiques, que mes trois premiers Mémoires sur les Substances Septiques & Antiseptiques.

Cet Ouvrage parut, pour la premiere fois, en 1752. Il fut réimprimé l'année suivante (1), avec quelques Additions. Je corrigeai, dans la troisiéme Edition, quelques-unes de mes Observations, d'après une plus grande expérience dans les camps que j'ai suivis en Angleterre pendant trois

(1) Ma Traduction fut faite sur la seconde Edition.

étés, au commencement de la derniere guerre. Comme j'ai trouvé que les maladies de ces hôpitaux étoient les mêmes que celles que j'avois obſervées en Allemagne & en Flandre durant la guerre précédente, quoique plus bénignes à cauſe de la nature de notre climat, & que les Soldats n'avoient point à ſouffrir les fatigues auxquelles ils ſont expoſés en préſence de l'Ennemi, je n'ai point cru néceſſaire d'entrer dans aucune particularité par rapport à ces campagnes.

J'ai revu, avec tout le ſoin poſſible, les trois Editions ſuivantes, auſſi-bien que celle-ci. Des réflexions plus mûres, ma pratique particuliere, & les converſations que j'ai eues avec ceux qui ont été employés dans les hôpitaux étrangers en différens climats, depuis le commencement de la derniere guerre juſqu'à la paix, m'ont mis à portée de les per-

fectionner, en préſentant, avec plus d'aſſurance, des remarques, que je n'avois publiées qu'avec une ſorte de défiance, & en en omettant d'autres que j'avois avancées ſans aucune raiſon ſuffiſante. J'ai pareillement ajouté quelques nouvelles obſervations à la plûpart des Articles de la troiſieme Partie, & particulierement au chapitre ſur la Dyſenterie. Quoique cette maladie ne ſoit pas commune en ce pays-ci, cependant elle le fut pendant l'automne de 1762, & cela me donna occaſion de faire un plus grand nombre d'expériences. J'ai évité avec ſoin, dans cette Edition, toutes les dénominations de fiévres qui ne donnent point d'idée claire de leur nature, ou qui peuvent en donner de fauſſes. L'on ne trouvera plus, par conſéquent, les termes de fiévres *nerveuſes*, *bilieuſes*, *putrides ou malignes*, ou du moins

on les définira de maniere à ne plus causer d'ambiguité.

Je suis persuadé, que malgré tous les soins & toutes les attentions que j'ai apportés en faisant ces Observations & ces Expériences, & les différentes occasions que j'ai eues de revoir & de corriger cet Ouvrage, il m'est échappé plusieurs inexactitudes & quelques mépriſes. Ceux qui se sont appliqué à des recherches de cette nature, & qui n'ignorent point les difficultés qui les accompagnent, seront très-portés à les excuser. Cependant, tout imparfait que cet Ouvrage peut être, j'ai la satisfaction de voir qu'il a servi de fondement à des Ecrivains qui ont concouru avec moi à faire leurs efforts pour tirer des malheurs même de la guerre, quelque avantage pour le genre humain.

FIN.

OBSERVATIONS

SUR LES

MALADIES DES ARMÉES, DANS LES CAMPS *ET* DANS LES GARNISONS.

PREMIERE PARTIE.

CHAPITRE PREMIER

De l'air & des maladies des Pays-Bas.

LA Lis, qui prend sa source en Artois, & se jette à Gand dans l'Escaut, sépare, avec la partie inférieure de cette riviere,

la partie élevée & séche de la Flandre, de la partie basse & humide. Entre cette ligne & la mer, le pays est plat, marécageux & mal sain. Cet espace renferme quelques Villes frontieres, qui appartiennent aux Hollandois, aux François & aux Autrichiens; dont les plus mal saines sont, Furnes & l'Ecluse. Le reste de la Flandre est plus élevé, & forme, avec les autres Pays-Bas Autrichiens, un pays sec & fort sain.

Une grande partie des Provinces-Unies, de même que le Brabant Hollandois, depuis Grave en descendant le long de la Meuse, étant pareillement située dans un terrein bas & humide, est sujette aux mêmes maladies que la partie plate de la Flandre. La Zélande l'emporte par les mauvaises qualités de l'air qu'on y respire, étant non seulement basse & couverte d'eau; mais encore environnée des bords bourbeux & fangeux de l'Escaut oriental & occidental, & des endroits les plus marécageux de tout le pays. De sorte qu'il n'y a presque point de vent, excepté ceux de mer, qui n'augmente l'humidité qui lui est

naturelle, & les exhalaiſons infectes.

Toute cette contrée des Pays Bas, ne ſe trouvant guère plus haute que le niveau de la mer & des rivieres qui la traverſent, étoit autrefois tellement expoſée aux inondations dans les débordemens & dans les grandes marées, que juſqu'à ce qu'on eût fait des digues, & qu'on eût pratiqué des écoulemens, ce n'étoit qu'un large marais; & maintenant, après des travaux incroyables, le pays eſt encore ſujet à être inondé dans des marées extraordinaires, ou lorſque l'eau trouve par haſard quelque paſſage libre. L'évaporation de ces eaux croupies, & de celles des canaux & des foſſés, dans leſquels ſe pourriſſent une infinité de plantes & d'inſectes, ſurcharge l'air, pendant l'Automne & vers la fin de l'Eté, de vapeurs humides, putrides & très-nuiſibles à la ſanté.

Une ſeconde cauſe de l'humidité, à la vérité moins remarquable, vient de l'eau qui ſéjourne ſous terre. On la rencontre en effet ſi près de ſa ſurface, qu'il eſt rare d'y voir des foſſés ſecs; & le ſol de la terre étant léger,

l'humidité transpire aisément, & charge, en Eté, l'air de vapeurs, dans les endroits même où l'eau n'est pas visible. Tel est l'état de la plus grande partie du Brabant Hollandois, dont les Habitans sont plus ou moins sujets aux fiévres intermitentes, à proportion du plus ou du moins de distance de cette eau à la surface de la terre; de sorte que par l'inspection seule des puits, on peut déterminer le degré de salubrité de plusieurs villages. Ces puits, entretenus par les eaux souterraines avec lesquelles ils sont toujours de niveau, & diminuant à proportion de la séchereſſe de l'Eté, sont une preuve que la chaleur du soleil attire continuellement cette eau, à travers les pores de la terre, & servent en même tems de régle pour déterminer la quantité qui s'en évapore.

En Zélande, & sur les côtes de la Flandre & du Brabant opposées à cette Province, on remarque une espece singuliere de vapeur, qui, dans les basses marées, s'éleve d'un rivage bourbeux & couvert de limon, d'autant plus sujet peut-être à se corrompre, que l'eau douce s'y mêle avec la sa-

lée (1). Les habitans de ces pays ſont ſujets à de grandes maladies ; mais ceux d'Oſtende, qui eſt une place ſituée ſur l'Océan, jouiſſent communément d'une bonne ſanté, parce qu'il n'y a point de marais dans ſes environs.

Une ventilation imparfaite, eſt une autre cauſe de l'humidité & de la corruption de l'atmoſphère. Il ne ſe trouve point de montagne pour diriger les vents ſur les lieux les plus bas ; de-là vient que l'air eſt ſujet à croupir & à perdre ſon élaſticité, d'autant plus qu'on y voit un grand nombre de plantations pour le plaiſir & le chauffage, ou qui ſervent d'enclos. Les fermes & les plus petits villages ſont couverts d'arbres, ce qui non ſeulement empêche l'air de circuler, mais encore lui laiſſe, au moyen de leur tranſpiration, une certaine humidité. Cette eſpèce d'humidité ſe trouve en moindre quantité dans les Villes ; le pavé des rues, les maiſons & le feu conti-

(1) *Vid. Lanciſ. de Nox. Palud. Effluv. lib. 1. p. 1. C. V.*

nuel qu'on y fait, ne contribuant pas peu à empêcher ces exhalaisons ; aussi les maladies causées par l'humidité, y sont-elles moins dangéreuses & moins fréquentes.

On doit ajouter aux causes des fiévres des pays plats & marécageux, l'eau mal-saine qu'on y boit communément. Cette eau vient de la pluie, & se conserve dans des citernes, ou bien on la tire de puits qui n'ont point de profondeur ; ce qui fait qu'elle se corrompt aisément dans les tems chauds & secs. Ainsi la disposition générale à la putréfaction, peut s'augmenter par l'usage d'une telle eau, & par celle des viandes qui se gâtent fort vîte, lorsque l'air n'est point renouvellé, qu'il est chaud & chargé de vapeurs humides. Différentes circonstances conspirent donc en Eté, non-seulement à relâcher les solides, mais encore à disposer les humeurs à la putréfaction ; & comme la combinaison de la chaleur & de l'humidité, est la grande cause de la prompte corruption des substances animales, aussi remarque-t-on qu'elle produit par-tout des fiévres rémittentes & in-

termittentes, & d'autres maladies d'une eſpece putride, qui ſont exactement les mêmes que celles qui ſe rencontrent dans les parties baſſes & marécageuſes des Pays-Bas.

Telle eſt la nature du pays ; mais les maladies épidémiques commencent plutôt ou plus tard, ſont d'une durée plus ou moins longue, & accompagnées de ſymptômes plus ou moins effrayans, ſuivant les différens degrés de la chaleur & de l'humidité de la ſaiſon. Si les chaleurs commencent de bonne heure, & qu'elles continuent pendant tout l'Automne, ſans être modérées par des vents & par des pluies, la ſaiſon devient extrêmement mal-ſaine, les maladies paroiſſent de bonne heure, & ſont dangéreuſes ; mais ſi l'Eté eſt tardif, & que les pluies & les vents fréquens le tempérent, ou bien ſi les froids de l'Automne commencent de bonne heure, alors il y a peu de maladies, les ſymptômes ſont favorables, & la guériſon eſt aiſée (1).

(1) Tout ceci eſt conforme à un Regiſtre des variations du tems, & des maladies que

Il est à propos d'observer ici la différence qui se trouve entre les saisons humides, & les pluvieuses. Dans les pays marécageux, les chaleurs excessives & continuelles, même sans pluie, occasionnent la plus grande humidité dans l'atmosphère, à cause des exhalaisons qu'elles y élevent & y entretiennent : au lieu que les pluies fréquentes, durant les chaleurs, rafraîchissent l'air, répriment l'élévation des vapeurs, délayent & renouvellent l'eau croupie, & précipitent les émanations putrides & nuisibles. Mais si des pluies considérables sont suivies, au commencement de l'Eté, par des chaleurs violentes & continuelles, ces eaux, rassemblées dans des terreins bas, venant à y croupir & à s'y corrompre, fournissent plus de matiére aux exhalaisons, rendent la saison plus mal-saine, & les maladies plus terribles.

On peut remarquer aussi que les maladies ne commencent jamais que lorsque les chaleurs ont assez continué,

---

le Docteur Stocke, Médecin de Middlebourg en Zélande, a tenu pendant plusieurs années.

pour que la putréfaction & l'évaporation des eaux ait eu le tems de se faire. On peut, par conséquent, dater le commencement des maladies épidémiques de ce pays, de la fin de Juillet, ou du commencement d'Août, pendant les jours caniculaires ; leur déclin sensible est vers la premiere chûte des feuilles, & leur fin, lorsqu'il commence à geler ; le reste de l'année, il y a beaucoup moins de disposition aux maladies.

Il faut encore observer, que quoiqu'au mois de Septembre, les plus grandes chaleurs soient passées, les maladies ne laissent pas de continuer, à cause de la grande variation du chaud & du froid. Les jours sont encore chauds, mais les nuits sont froides & humides, & souvent il y a des brouillards. Ces transitions subites arrêtent la transpiration ; les parties du sang les plus putrescibles, restent dans le corps, ou bien les pores des poumons & de la peau, ont plus de disposition à absorber quelques particules nuisibles, capables de produire des fiévres & des cours de ventre. On doit aussi se rappeller que les

Etés sont, dans la même latitude, plus chauds sur le continent qu'en Angleterre, & que dans les Pays-Bas, les chaleurs sont plus fortes & plus étouffantes que dans les pays de montagne.

La maladie épidémique de l'Automne, & la maladie dominante des pays marécageux & de celui-ci (1), est une fièvre d'une nature intermittente, communément tierce, mais d'une mauvaise espéce. Dans les endroits les plus humides, & durant les saisons les plus mal-saines, ce sont des fièvres double tierces, rémittentes, ou même des fièvres ardentes (2). Toutes ces maladies, quoique variées à cause de la différence des tempéramens, & par d'autres circonstances, sont néanmoins de la même nature. En effet, quoiqu'au commencement de la maladie épidémique, lorsque la chaleur, ou plutôt lorsque la putréfaction de l'air est le plus considérable, elles

(1) La Zélande.

(2) *Voyez* la définition de la fièvre ardente, Part. III. Ch. IV. §. 2.

deviennent continues ou rémittentes ; cependant vers la fin de l'Automne, elles se terminent ordinairement en fiévres intermittentes régulières.

En Zélande, où l'air est plus malsain, on appelle cette fiévre, maladie de la bile. En effet, sa grande abondance & sa dépravation sont quelquefois si considérables dans cette maladie, qu'il est naturel d'en attribuer la cause au débordement & à la corruption de cette humeur. Quoique je ne considere pas la bile comme la cause primitive de ces fiévres, cependant la maladie peut s'entretenir, & les symptômes s'aggraver par une trop grande sécrétion de cette humeur, & par sa putréfaction occasionnées par la fiévre. Dans cette maladie, de même qu'en d'autres, la cause premiere peut produire un effet, & cet effet occasionner de nouveaux symptômes.

A proportion de la fraîcheur de la saison, de l'élévation & de l'aridité du pays, cette fiévre est plus bénigne, devient plutôt rémittente & intermittente, & s'écarte davantage de la nature d'une fiévre continue ; mais à en juger d'après son plus facheux état,

ne faut-il pas rapporter la plupart des symptômes, à une cause septique, puisque ces fièvres sont accompagnées d'une altération & d'une chaleur excessives, que la langue est fort chargée, que la bouche est amere, qu'on desire les acides, qu'on a des nausées, une aversion pour toute nourriture animale, des vomissemens désagréables, une grande oppression d'estomac, quelquefois avec des taches livides, & autres semblables indications de la corruption des humeurs. Comme avec ces symptômes, la maladie prend toujours une forme intermittente & rémittente, on seroit tenté de croire que les fièvres intermittentes & rémittentes de cette saison, même les plus bénignes, doivent s'attribuer à quelque degré de putréfaction.

Quoique le *cholera morbus* & la dysenterie, ne soient jamais aussi épidémiques que les fièvres, ce sont néanmoins des maladies fréquentes dans les pays humides. Comme elles paroissent dans la même saison que ces fièvres, on suppose qu'elles ne sont qu'une détermination particuliere des

humeurs corrompues. Si les premieres voies donnent passage à ces humeurs, il en résulte un *cholera morbus*, ou une dysenterie ; mais si elles restent dans le corps, & qu'elles soient portées dans le sang, elles occasionnent une fiévre intermittente ou rémittente.

Les fiévres & les flux de ventre sont souvent accompagnés de vers, qu'on ne doit pas regarder comme la cause de ces maladies ; mais seulement comme une marque du mauvais état des entrailles, de la corruption des alimens, & de la foiblesse des intestins, causés par la chaleur, l'humidité & l'état putride de l'air.

Telles sont les maladies aiguës des parties marécageuses des Pays-Bas. La principale maladie chronique, est une espéce de scorbut, particulier à ceux qui vivent dans un air humide & corrompu, principalement s'ils font usage de viandes salées. Quoique les symptômes en soient moins fâcheux que ceux du scorbut de mer ; cependant comme ils en approchent beaucoup, on doit le regarder comme la même maladie. Les exhalaisons putri-

des qui s'élevent des canaux & des marais, pendant les chaleurs, agissent de même que celles qui s'élevent d'un vaisseau sale & trop chargé de monde, & corrompent les humeurs. L'air de la mer n'est point la cause du scorbut : car à bord d'un vaisseau, il y a des préservatifs, dans les plus long voyages, contre le scorbut de mer ; & les habitans des côtes maritimes ont beau respirer l'air de la mer, ils n'ont jamais cette maladie, s'il n'y a point de marais dans leur voisinage (1).

En général les personnes riches ou aisées, sont moins sujettes aux maladies des marais. Car ces climats exigent des maisons séches, des appartemens élevés, un exercice modéré, sans travailler au soleil, ou parmi les vapeurs du soir, une quantité raisonnable de liqueurs fermentées, & des alimens bons & sains, tels que des vé-

(1) *Voyez* l'expérience quarante-huitiéme, sur les substances septiques & antiseptiques, où l'on explique plus amplement la nature du Scorbut.

gétaux & de la viande fraîche. Sans ces ſecours, non-ſeulement les Etrangers, mais les naturels eux-mêmes, ſont fort expoſés à ces maladies, principalement après des Etés chauds, dont l'air n'a point été renouvellé par les vents. Les tempéramens les plus robuſtes ne s'en trouvent gueres plus exemts que les autres; & c'eſt par cette raiſon que les troupes Angloiſes ſont ſi ſujettes à ces fiévres, & à la dyſenterie dans les Pays-Bas, mais elles ne le ſont pas toujours au ſcorbut, parce qu'elles ne ſont pas, en tems de guerre, dans les parties les plus humides de ce pays, un ſéjour aſſez long pour contracter cette maladie.

Quoique les maladies de l'Eté & de l'Automne ſoient fréquentes & violentes dans les endroits marécageux de la Flandre & de la Hollande, il y a cependant peu de pays qui s'en trouve totalement exemt: car ſi les chaleurs ſont grandes, elles relâchent les ſolides, & tendent à corrompre les humeurs. Si en Automne on s'expoſe, dans ces circonſtances, aux brouillards, aux vapeurs de la nuit,

ou à toute autre cause qui arrête la transpiration ; si on prend une nourriture qui ne soit pas saine, on sera exposé, dans un pays sec, ainsi que dans un pays humide & marécageux, aux mêmes sortes de maladies, quoique moins caractérisées & moins fréquentes. De-là vient que même dans les camps les plus secs, ces fièvres d'Eté & d'Automne, & ces dysenteries, sont plus ou moins communes après de grandes chaleurs continues. Car, indépendemment de l'humidité naturelle de la tente, les Soldats sont souvent exposés, soit par état, soit par leur faute, aux vapeurs & au froid de la nuit, à l'humidité de la terre, & à porter des habits mouillés: & ils courent d'autant plus de risque de tomber alors dans ces maladies, que les passages du chaud au froid, & du froid au chaud, sont plus fréquens & plus sensibles en campagne que dans les quartiers.

Or, une suppression subite de la transpiration, survenant lorsque les fibres sont relâchées, & lorsque le sang est dans un état de putréfaction causé par une exposition continuelle

au

au Soleil, occaſionne généralement une fiévre rémittente ou une intermittente, un *cholera morbus* ou une dyſenterie, ſi l'on n'y rémédie pas à tems. Ces maladies ſont par conſéquent preſque auſſi naturelles à un Camp, qu'à un pays bas & marécageux.

CHAPITRE II.

Relation générale des maladies qu'éprouverent les Troupes Angloises en Flandre, & dans les quartiers d'Allemagne, en 1742 *&* 1743.

1742. AU commencement de Juin 1742, (1) nouveau ſtyle, les troupes Angloiſes commencerent à s'embarquer pour la Flandre. Il y avoit en tout environ ſeize mille hommes, tant Infanterie que Cavalerie. Les vents furent favorables, les paſſages courts; les ſoldats aborderent en bonne ſanté, & ſe rendirent à leurs garniſons reſpectives.

On établit le quartier général à Gand, avec la plus grande partie de la Cavalerie, trois bataillons des Gardes, un Régiment & l'Artillerie: on mit huit

(1) On s'eſt ſervi du nouveau ſtyle partout, quoiqu'il n'ait commencé en Angleterre qu'au mois de Septembre 1752.

bataillons en quartier à Bruges, deux à Courtray, un Régiment de Dragons à Oudenarde, & un autre, partie à Aloſt, partie à Grammont. On plaça l'Hôpital général à Gand; mais dans les autres garniſons, on confia le ſoin des malades aux Chirurgiens de chaque Régiment. 1742.

Pendant l'Eté & l'Automne, le tems fut beau, les chaleurs douces & moderées, & en général, il n'y eut point de maladies dans le pays. Les Officiers Anglois continuerent à ſe bien porter; mais il y eut beaucoup de Soldats qui tomberent malades: en voici la cauſe la plus vraiſemblable.

Gand eſt ſitué entre la partie élevée & la partie baſſe de la Flandre. Le quartier de la Ville qu'on appelle la *Montagne S. Pierre*, eſt beaucoup plus haut que le reſte de la ville. Les Caſernes qu'on y avoit pratiquées, ayant des écoulemens pour les eaux, & un air libre, étoient tout-à fait ſéches, de ſorte que les Troupes qui y logeoient, jouirent d'une ſanté parfaite; mais celles qui étoient en quartier dans la partie baſſe de la Ville, & qui ſe trouvoient la plupart logées au rez-

1742. de-chaussée, dans des maisons ruinées, sans écoulement pour les eaux, & par conséquent fort humides, furent sujettes à beaucoup de maladies. Le bataillon du premier Régiment des Gardes, est un exemple remarquable de l'effet causé par la différence des quartiers. Deux de ses Compagnies étoient sur la Montagne S. Pierre, les huit autres dans la partie basse de la Ville. Ces dernieres occupoient des chambres si humides, qu'à peine les Soldats pouvoient-ils empêcher leurs souliers & leurs baudriers de se moisir. Au mois de Juillet, les malades de ce bataillon montoient à environ cent quarante (2); de ce nombre, il n'y en avoit que deux qui appartinssent aux Compagnies de la Montagne S. Pierre,

(1) Un bataillon complet consistoit alors en huit cent treize hommes: mais comme on ne met pas dans les listes des malades, les Officiers brévetés, on ne doit compter dans le Corps entier, que sept cent cinquante Soldats, & les Officiers sans brevet, dont on porte les noms au Commandant de chaque Régiment, lorsqu'il leur survient quelque indisposition qui les empêche de s'acquitter de leur devoir.

& tout le reſte à celles de la baſſe ville. Mais vers le milieu d'Août, en changeant de Caſernes, la maladie diminua auſſitôt. Le reſte de la garniſon ſouffrit beaucoup moins à proportion. Les plus grandes liſtes des malades de l'Infanterie n'excéderent, en aucun tems, ſoixante-dix hommes par bataillon, & quarante par Régiment de Dragons (1). Quoiqu'on comprît dans ces liſtes tous les accidens qui empêchent un Soldat de vaquer à ſes fonctions, & que le nombre des malades fut alors trois fois plus grand qu'il ne l'eſt communément lorſque les Troupes ſont dans leur pays, cependant il ne parut pas exorbitant dans cette garniſon. Les plus grandes liſtes furent au mois d'Août. Ces maladies étoient alors principalement des fiévres intermittentes & rémittentes, & des cours de ventre. 1742.

Les maladies furent plus conſidé-

(1) Les Régimens de Dragons étoient compoſés de trois eſcadrons, & chaque eſcadron de cent cinquante-huit hommes, ſans compter les Officiers brévetés.

1742. rables à Bruges, Ville de la division de la Flandre basse, & plus humide que Gand. Les Soldats étoient, outre cela, logés dans des barraques plus humides. Les fiévres intermittentes & rémittentes commencerent au mois de Juillet. Au mois d'Août, les intermittentes se trouverent très-nombreuses; elles continuerent pendant tout le mois de Septembre, diminuerent au mois d'Octobre, & cesserent avec les gelées en Novembre. Ces fiévres étoient non seulement d'une espece plus dangéreuse que celles de Gand, mais le nombre des malades fut trois fois plus grand, & il en mourut davantage à proportion. Après les fiévres, les flux de ventre furent ce qu'il y eut de plus fréquent, & quoiqu'ils ne fussent pas toujours des flux de sang, c'étoit cependant une espece de dysenterie. On remarqua alors que ceux qui logeoient dans des étages élevés, se porterent beaucoup mieux que ceux qui demeuroient aux rez-de-chaussées, qui étoient tous très-humides.

Les deux bataillons en garnison à Courtray, étoient logés différem-

ment : l'un avoit des caſernes ſéches, 1742.
& l'autre d'humides. Le dernier eut le double de malades pendant tout l'Automne ; mais les plus grandes liſtes n'allerent pas au-delà de 70 hommes.

Oudenarde ſe trouve dans la diviſion de la Flandre haute ; mais les Caſernes étant humides, ſans écoulement pour les eaux, & dans une ſituation baſſe, les Fuſiliers Gallois qu'on y avoit mis, ſouffrirent autant, à proportion, que la garniſon de Bruges.

Mais à Aloſt & à Grammont, Villes de la même diviſion, où un Régiment de Dragon fut logé par billet, dans les maiſons des particuliers, à peine y vit-on la moindre maladie, & ce corps ſe porta ſi bien, que lorſque l'armée marcha en Allemagne, il ne fut point obligé d'abandonner un ſeul homme.

Le grand nombre de malades, & le défaut d'expérience dans le traitement des maladies ordinaires à un climat humide, furent cauſe qu'on traita peut-être alors ces fiévres avec moins de ſuccès qu'elles ne le furent par la ſuite. Pluſieurs fiévres rémittentes dégénérerent en fiévres continues, ſou-

1742. vent mortelles. Les intermittentes se changerent pareillement en fiévres continues, ou finirent en obstructions dangéreuses des viscères, parce qu'on les avoit arrêtées avant les évacuations convenables, ou parce qu'on ne s'étoit pas assez précautionné contre les rechûtes.

Après les gelées de Novembre, les fiévres intermittentes ne parurent plus, à moins qu'on ne prît du froid, & même il n'y eut que ceux qui en avoient été attaqués en Automne, qui en furent saisis de nouveau.

Les maladies épidémiques de l'Automne cesserent, & firent place à celles de l'Hiver. Ces dernieres provenoient du froid, & se partageoient en différentes especes; les plus communes étoient des toux séches, des rhumatismes, des points de côtés, des inflammations du poumon, & autres semblables. Nos Soldats n'étant point accoutumés aux exercices militaires, ni à des quartiers froids, & ne se trouvant pas pourvûs d'habits propres au climat & à la saison, qui est très-rude en ce tems là, furent sujets à toutes ces maladies.

Il

Il n'y eut point d'autre incommodité considérable, si l'on excepte la galle. Elle devint si universelle en effet, quelque tems après le débarquement des troupes, que beaucoup de personnes crurent devoir attribuer la cause d'un mal si étendu & si subit, aux provisions salées dont on fit usage sur mer, ou bien au changement d'air. La seule cause de cette contagion, provenoit d'un petit nombre de Soldats qui, s'en trouvant infectés avant l'embarquement, le communiquerent à bord à leurs camarades, ou après leur arrivée en Flandre, dans les casernes. 1742.

Telles furent les principales maladies de nos troupes dans les garnisons. Les moins fréquentes furent des hydropisies & des consomptions; les premieres, une suite des fiévres d'Automne opiniâtres mal guéries; & les autres, d'un rhume négligé.

Mais la plus allarmante fut, dans l'Hôpital, une fiévre d'une espece particuliere, lente dans son cours, accompagnée d'un pouls profond, & d'une stupeur constante. La nouveauté & le danger, plutôt que le nom-

1742. bre des personnes qui en furent attaquées, la rendirent considérable. On se méprit d'abord à la cause ; on s'apperçut ensuite qu'elle provenoit du mauvais air de quelques-unes des salles trop pleines de malades, & principalement d'une où il y avoit un homme dont un membre étoit gangrené. Cette fièvre ne parut point hors de l'Hôpital, & comme elle commence, la plupart du tems, dans les hôpitaux ou dans les prisons, on l'appellera dorénavant, pour la distinguer, fièvre d'Hôpital, ou de Prison.

1743. Les Troupes sortirent de leurs quartiers d'Hiver, au commencement de Février 1743, & marchant en Allemagne, on les cantonna dans le pays de Juliers, & à Aix-la-Chapelle. On laissa seulement une partie de la Cavalerie à Bruxelles. Le nombre des malades & de ceux à qui la foiblesse ne permettoit pas encore de se mettre en marche, se montoit à environ six cens : on les rassembla de toutes les garnisons, dans l'Hôpital général de Gand. Le tems étant favorable, les Troupes entrerent en Allemagne en fort bon état.

Bientôt après, l'*influenza* (1) parcourut la plus grande partie de l'Europe, & se fit sentir vivement à Bruxelles : mais dans les quartiers on ne s'en apperçut que par les rechûtes de ceux qui, l'Automne précédent, avoient été attaqués de fiévres intermittentes. Les autres maladies furent les mêmes qu'en Flandre, des rhumes, des pleuréfies, & autres semblables, occasionnés par le froid & la rigueur de la saison. 1743.

Depuis l'arrivée des Troupes à leurs quartiers, jusqu'au commencement de Mai, le tems fut extrêmement froid, il tomba beaucoup de neige vers la fin de Mars, pendant dix-sept jours sans discontinuer. Les Troupes abandonnerent en ce tems-là leurs quartiers, & traverserent le Rhin ; la marche fut longue, & les mauvais chemins la rendirent pénible. Mais comme les Soldats passoient les nuits dans des maisons chaudes, & qu'ils avoient de bonnes provisions, il y en eut si peu

(1) Fiévre de courte durée, accompagnée d'un catarrhe violent.

1743 qui tomberent malades en route, que dans la marche, depuis Gand aux quartiers d'Allemagne, & de ces quartiers à l'endroit où nous campâmes en Hiver, & par le tems le plus fâcheux, nous ne perdîmes pas en tout vingt hommes.

Au commencement de Mai, le tems changea tout-à-coup, & les Troupes camperent le dix-sept à Hoechst (1), sur les bords du Mein, dans un pays sec, ouvert & sain.

---

(1) Petite Ville de l'Electorat de Mayence.

CHAPITRE III.

Relation générale des maladies auxquelles les Troupes furent ſujettes pendant la campagne de 1743, *en Allemagne, & l'Hiver ſuivant en Flandre.*

LE terrein, quoique naturellement bon, n'étoit pas encore parfaitement ſec. Malgré la chaleur des jours, les nuits ne laiſſoient pas d'être froides, & condenſoient les vapeurs. Ces viciſſitudes de chaud & de froid, jointes à l'humidité inſéparable des tentes, ne pouvoient qu'affecter la ſanté de Troupes qui faiſoient leur premiere campagne. Ainſi il y eut beaucoup de maladies inflammatoires. 1743.

On ouvrit l'*Hôpital volant* à Nied, village dans le voiſinage du Camp; en trois ſemaines on y reçut environ deux cent cinquante malades. Lorſqu'ils eurent été réduits à deux cent vingt, on rangea les maladies par claſſes, en la maniere ſuivante. Pleuréſies & péripnéumonies, ſoixante-

1743. onze ; rhumatismes, avec plus ou moins de fièvre, cinquante-un ; fièvres inflammatoires, sans douleurs de rhumatisme ou pleurétiques, vingt-cinq ; fièvres intermittentes, trente ; toux violentes sans fièvre, neuf ; rhumes anciens & consomptions, sept. Les autres avoient un flux de ventre, ou quelques symptômes inflammatoires, différens de ceux dont on vient de parler ; & quelques personnes, légérement incommodées, restèrent dans le Camp. Les fièvres intermittentes & les flux de ventre, furent aussi accompagnés de quelque peu d'inflammation.

Tel fut à peu près le premier état des maladies du Camp. Car les nuits étant encore froides, & la terre humide, il est aisé de concevoir que des hommes qui couchent sous des tentes, sans rien avoir pour se couvrir, ont beaucoup à souffrir. Les Soldats, d'ailleurs, sont souvent exposés à la pluie, & ne peuvent faire sécher leurs habits ; d'autre fois, ils se couchent sur l'herbe, faute d'occupation, & dorment au soleil dans la saison la plus chaude.

De là vient que les maladies, depuis qu'on commença à camper, jusqu'après le solstice d'Eté, ont été presque toujours inflammatoires. Les flux de ventre, les fiévres rémittentes & intermittentes n'ont jamais été générales durant ce période, & celles qui se rencontrerent, ont été rarement sans quelque inflammation. 1743.

La Cavalerie n'eut pas à beaucoup près autant de malades, & l'on remarque que dans les Camps, elle en a toujours moins à proportion; car le soin des chevaux donne aux Cavaliers un emploi aité mais continuel; leurs manteaux les garantissent de la pluie, & leur servent de couvertures pendant la nuit. Pour les Officiers, ils jouissoient tous d'une santé parfaite, comme c'est assez l'ordinaire dans la premiere partie d'une campagne.

Le 22 Juin, l'armée marcha à (1) Aschaffembourg, où elle campa dans un endroit sec & aëré. On laissa cinq

(1) Ville d'Allemagne sur le Mein, appartenante à l'Electeur de Mayence.

1743. cent hommes à l'Hôpital, de sorte qu'en cinq semaines, la proportion des malades au total, fut d'environ un à vingt-neuf. Avant ce mouvement des Troupes, la maladie avoit diminué sensiblement, & elle continua toujours à baisser dans le nouveau camp : car les plus foibles étoient déja dans l'Hôpital, & le reste commençoit à s'accoutumer aux fatigues de la campagne. Ajoutez à cela, qu'il faisoit alors chaud pendant la nuit, & qu'il n'étoit point tombé de pluie qui pût mouiller les habits des Soldats, ou rendre humide la terre sur laquelle ils couchoient.

Le vingt-six, sur le soir, on plia les tentes, l'armée marcha toute la nuit, & le lendemain matin se donna la bataille de Dettingen. La nuit suivante, les Troupes coucherent sur le champ de bataille, sans tentes, exposées à une grande pluie. Le lendemain elles marcherent à Hanau, où elles camperent dans une campagne ouverte, & sur un bon terrein, mais alors mouillé, & elles n'eurent point de paille la premiere nuit, & peut-être même la seconde aussi. Ces acci-

dens occasionnerent un changement 1743.
subit dans la santé des Soldats. Car l'Eté avoit commencé de bonne heure, & les chaleurs, jusqu'alors, avoient été grandes & continuelles; mais il paroit que la transpiration libre, & non interrompue, avoit empêché qu'elles ne produisissent quelque maladie générale. Les pores s'étant ensuite subitement bouchés, le corps se réfroidit, & les humeurs tendant à la dissolution, à cause des chaleurs précédentes, se jetterent en cet état sur les intestins, & occasionnerent une dysenterie qui continua une grande partie de la saison. Dans l'espace de huit jours, après la bataille, il y eut cinq cent personnes attaquées de cette maladie, & en quelques semaines, près de la moitié des troupes l'avoit, ou venoit d'en relever. Elle n'épargna point les Officiers, mais elle ne fut pas aussi commune parmi eux. Elle se fit d'abord sentir à ceux qui se coucherent tout mouillés à Dettingen, & les autres la gagnerent par contagion.

La dysenterie, cette maladie épidémique qui arrive si fréquemment

1743. dans les camps, & qui leur est si funeste, commença plutôt cette campagne, que dans aucune des suivantes. Comme elle ne paroît gueres avant la fin de l'Eté, ou le commencement de l'Automne, on en attribue ordinairement la cause à des excès de fruits. Les circonstances suivantes contredisent cette opinion ; la dysenterie commença, & fit le plus de ravage, avant la saison des fruits, si l'on en excepte les fraises, dont les Soldats ne gouterent pas à cause de leur cherté, & elle finit vers le tems que le raisin est mûr, quoique chacun en mangeât tant qu'il voulut, les vignobles étant ouverts de tous côtés.

Ajoutons à cette observation l'événement dont voici le détail. Trois Compagnies du Régiment d'Howard, qui n'avoient point joint l'armée, marcherent, avec le bagage du Roi, depuis Ostende jusqu'à Hanau ; elles y arriverent une nuit ou deux avant la bataille, & ayant reçu ordre de s'arrêter, elles camperent, pour la premiere fois, à une petite distance du terrein qu'occupa depuis l'armée. Ces Soldats n'avoient point été expo-

sés à la pluie & ne s'étoient point couchés mouillés. Par cette séparation des lignes, ils se trouverent pareillement éloignés de la contagion des privés ; & ayant établi leur camp sur le bord de la riviere, ils jouirent d'un courant d'air continuel. Au moyen de ces circonstances favorables, on remarqua que tandis que l'armée souffroit le plus, ce petit camp échappa presque entierement à la maladie (1), quoique la nourriture fût la même, qu'il bût de la même eau, & qu'il respirât le même air, si l'on en excepte la portion infectée. Il continua à en être exemt pendant six semaines, jusqu'à ce que les troupes étant décampées de Hanau, il se joignit au gros de l'armée, & campa dans les lignes. Il fut alors attaqué de cette maladie, mais comme elle étoit sur son déclin, il en souffrit peu. 1743.

La dysenterie continua tout le mois de Juillet & partie du mois d'Août ;

(1) Je n'ai entendu parler que d'un seul homme qui ait été attaqué d'un flux de sang.

1740. elle fut entretenue par la chaleur du tems, & le mauvais air du camp. Les chaleurs revinrent bientôt après les pluies dont j'ai parlé plus haut, qui avoient rafraîchi l'air, & elles furent si considérables pendant quelques semaines, que les humeurs qui n'étoient déja que trop disposées à recevoir l'infection, le furent encore davantage. Il paroît que la mauvaise paille & les privés, servirent sur-tout à entretenir le mal, puisqu'aussitôt que nous eûmes quitté ce terrein, il diminua sensiblement.

Le nombre des malades ne fit qu'aggraver les symptômes, comme c'est l'ordinaire dans la petite vérole, la peste, & dans toute autre maladie putride & contagieuse. Mais la dysenterie est sur-tout funeste dans les Hôpitaux trop remplis, où les exhalaisons corrompues étant resserrées & accumulées, sont portées à un grand degré de malignité. Cette même maladie en a fourni un exemple fatal.

On choisit pour servir d'Hôpital, le village de Feckenheim, environ à une lieue du camp. On y envoya du

camp, pendant le séjour que l'armée fit à Hanau, autour de quinze cens malades, sans compter les blessés, & de ce nombre, la plus grande partie avoit la dysenterie. Au moyen de quoi l'air se corrompit à un tel point, que non-seulement le reste des malades eut la dysenterie, mais encore les Apothicaires, les Gardes malades, & autres personnes employées dans les Hôpitaux, en furent pareillement attaqués avec la plus grande partie des habitans du village. Il s'y joignit encore une maladie beaucoup plus formidable, je veux dire la *fièvre d'hôpital* ou *de prison*, suite ordinaire d'un air infecté par la corruption animale & par une trop grande quantité de personnes resserrées dans un même endroit. Ces deux maladies combinées, occasionnerent une grande mortalité dans ce village parmi les habitans, de même que parmi les soldats; tandis que d'un autre côté, ceux d'entre nous qui eurent la dysenterie, & qu'on ne transporta pas hors du camp, quoique dépourvus d'ailleurs de toutes les commodités dont jouissoient ceux qui étoient dans les Hôpi- 1743.

1743. taux, se virent exemts de cette fiévre & recouvrerent la plupart la santé.

Le seize d'Août nous décampâmes de Hanau, & nous allâmes à Wisbaden, où nous fûmes joints par quatre bataillons nouvellement arrivés d'Angleterre. Le vingt-trois, nous traversâmes le Rhin, & le trente du même mois, nous campâmes à Wormes, le long de la riviere, & nous y séjournâmes jusqu'au 25 Septembre. Tous ces campemens se firent sur un terrein sec & dans un pays ouvert.

Le mois d'Août fut toujours chaud, sec & sans brouillards; le beau tems continua le reste de l'Automne. La chaleur seule diminua, & il y eut des rosées abondantes, comme il est ordinaire dans cette saison. Sur la fin d'Août, quoique les jours fussent toujours chauds, les nuits devinrent froides, & au commencement d'Octobre le froid fit de si grands progrès, que les campagnes étoient, le matin, quelquefois couvertes de gelée blanche.

Depuis le tems qu'on décampa de Hanau, la dysenterie diminua d'une maniere si sensible, qu'on ne peut en

attribuer la cauſe qu'au changement d'un camp devenu fort mal-ſain par l'infection des privés, la putréfaction de la paille, & toutes les autres ordures qu'un long ſéjour ne manque jamais d'y occaſionner. Lorſque l'armée traverſa le Rhin, les Soldats attaqués de la dyſenterie, ne compoſoient gueres que le tiers des malades, quoique peu de tems auparavant cette maladie fût preſque la ſeule. Un mois après, elle ſe fit à peine remarquer, ſi ce n'eſt dans un petit nombre qui n'ayant point été guéri parfaitement, ou ayant pris du froid, ou enfin faute de régime, éprouva une rechûte. 1743.

Vers le milieu du mois d'Août, lorſque la dyſenterie étoit ſur ſon déclin, il parut une nouvelle maladie, qui augmenta tous les jours, tant que les Troupes reſterent en campagne. C'etoit une fiévre rémittente; les paroxyſmes revenoient tous les ſoirs, accompagnés d'une grande chaleur, d'une ſoif ardente, d'un mal de tête violent, & ſouvent d'un délire. Ces ſymptômes duroient la plus grande partie de la nuit; mais ils diminuoient le matin avec une ſueur imparfaite,

1744. quelquefois avec une hémorrhagie de nez, ou avec un cours de ventre. L'estomac étoit fort incommodé dès les commencemens, par des nausées, des oppressions, & de fréquens vomissemens bilieux & putrides. Si on manquoit à évacuer, ou qu'on ne le fit pas abondamment, le malade tomboit dans une fièvre continue, & quelquefois il devenoit jaune, comme dans la jaunisse. Lorsque la saison fut bien avancée, & les froids plus fréquens, cette fièvre fut accompagnée de toux, de douleurs de rhumatisme & d'un sang coëneux. Les Officiers s'en sentirent moins que les Soldats, parce qu'ils n'étoient pas si exposés au froid; & par la même raison, la Cavalerie qui avoit des manteaux pour s'en garantir pendant la nuit, fut moins incommodée. Des gens qui étoient aussi de l'armée, mais qui se trouvoient en quartiers, en furent d'autant moins attaqués, qu'ils avoient été fort peu exposés aux chaleurs, aux vapeurs nocturnes, & aux autres fatigues inséparables du service. Je distinguerai dorénavant cette autre maladie épidémique, commune dans les armées,

armées, par le nom de *fiévre rémittente d'Automne*, & de *fiévre intermittente des Camps*. 1743.

Dans le cours de la dyſenterie, & de cette fiévre, pluſieurs rendirent des vers ronds, & ce même ſymptôme s'eſt rencontré chaque campagne dans ces deux maladies. Mais on ne doit pas pour cela s'imaginer que les vers ſoient la cauſe de la fiévre ou de la dyſenterie (1); tout ce qu'on peut penſer, eſt qu'étant joints à l'une ou à l'autre, ils la rendent plus dangéreuſe.

Le 25 Septembre, l'armée marcha à Spire. Il ne s'y trouvoit plus, il eſt vrai, de dyſenterie, mais les fiévres rémittentes faiſoient tous les jours de nouveaux progrès. Les Troupes retournerént le 13 d'Octobre; le tems avoit changé; il fit froid & il plut beaucoup pendant la marche; cela cauſa tant de maladies dans ce peu de tems, qu'à leur retour on envoya plus de huit cens hommes à l'Hôpital, la plus grande partie malades de cette fiévre.

(1) *Voyez* Chap. premier, Pag. 37.

1743. Trois jours après l'armée gagna Biberic, & rompant son camp, elle retourna dans les Pays Bas en différentes divisions. Le tems fut extrêmement favorable pendant la marche, & il continua ainsi pendant un mois. Les Soldats ayant toutes les nuits de bons logemens, il en tomba si peu de malades, que nos troupes arriverent à leurs garnisons respectives, sans presque perdre un seul homme.

Mais on laissa trois mille malades en Allemagne, partie à Feckenheim près de Hanau, & partie à Osthoven & à Bechtheim, deux Villages dans le voisinage de Wormes. On a déja fait mention (1) de l'état où se trouvoient ceux de Feckenheim : la fiévre d'hôpital & la dysenterie y continuerent avec violence ; peu de personnes en réchapperent ; car quelque favorable ou quelque maligne que fût la dysenterie, pour la guérison de laquelle on envoyoit quelqu'un à l'hôpital, cette fiévre survenoit presque toujours. Les taches pétéchiales, les

(1) Pag. 60 & 61.

pustules, les parotides, les fréquentes mortifications, sa qualité contagieuse, & la grande mortalité, firent voir qu'elle étoit de la nature de la peste. De quatorze Aides employés auprès des malades, on en perdit cinq, & si l'on en excepte un ou deux, les autres avoient été fort mal & en danger. Près de la moitié des malades mourut dans l'Hôpital ; les Habitans du village ayant gagné d'abord la dysenterie, & la fièvre ensuite par contagion, ils périrent presque entierement. 1743.

Les deux Hôpitaux près de Wormes étoient dans un meilleur état. Les malades s'y trouvoient plus au large ; ils y avoient été envoyés dans une saison plus fraîche, & les maladies étoient plus bénignes. Mais un Hôpital général ayant été établi à Newied, & les malades y ayant été transportés de leurs quartiers différens, en leur faisant descendre le Rhin, le changement d'air soulagea d'abord, il est vrai, ceux de l'hôpital de Feckenheim ; mais les autres, qui avoient été mêlés avec eux, gagnerent l'infection, & la circonstance suivante ne

1743, fit que la rendre plus générale & plus funeste. Car, des ordres étant venus peu de tems après pour transférer tous les malades d'Allemagne en Flandre, on les embarqua dans des Belandes (1), & on les transporta par eau à Gand, où ils n'arriverent que vers le milieu de Décembre. Dans ce voyage ennuyeux, la fiévre ayant pris de nouvelles forces par l'air enfermé & resserré des Belandes, par les mortifications & autres émanations putrides, elle parvint à un tel degré de virulence & de malignité, qu'il en périt plus de la moitié dans les bateaux, & plusieurs autres peu de tems après leur arrivée. On peut encore démontrer davantage la ressemblance de cette maladie à une véritable peste, par l'événement suivant. On mit à bord des mêmes vaisseaux qui portoient les malades, un paquet de vieilles tentes, qui leur servirent de couvertures de lit. Ces tentes ayant besoin de réparation, on les mit entre les mains

(1) Belande ou Bilande, sorte de petit Vaisseau Flamand.

d'un Ouvrier de Gand. Il employa 1743.
vingt-trois Compagnons pour les mettre en état. Mais ces infortunés se virent bientôt saisis de la maladie, qui en enleva dix-sept, quoiqu'ils n'eussent communiqué d'aucune autre maniere avec les personnes qui en étoient attaquées.

Les hommes qu'on laissa dans les Hôpitaux, à la fin de la campagne, étoient à ceux qui parvinrent sains & saufs à leur garnison, comme trois à treize.

On assigna aux troupes pour quartiers d'hiver, Gand, Bruges, Ostende & Bruxelles; cette derniere ville est la plus élevée & la mieux aërée. Mais en hiver, comme il y a fort peu d'exhalaisons, & par conséquent nulle humidité dangéreuse répandue dans l'air, la situation de la place importe peu. La seule attention est d'avoir des casernes chaudes & séches, & du feu suffisamment. Les meilleurs quartiers étoient à Bruxelles, & en conséquence la maladie n'y fit pas à beaucoup près tant de ravage qu'à Gand & à Bruges, où l'humidité des Casernes, jointe à quelques

1743. restes des indispositions de la campagne précédente, occasionna de fréquentes maladies au commencement de l'hiver. Quoique les troupes retournassent en Flandre en apparence en bonne santé, cependant bientôt après leur arrivée, plusieurs Soldats se sentirent incommodés de fièvres rémittentes, accompagnées de symptômes inflammatoires. On vit par-là que le germe de cette fièvre pouvoit se tenir quelque tems renfermé dans le corps, & se montrer ensuite tout-à-coup suivant les occasions, avant que les gelées eussent rétabli le ton des intestins, qu'elles eussent fortifié le tempérament & purifié la masse du sang.

C'est pourquoi ces fièvres rémittentes furent au commencement de l'hiver, la maladie dominante des garnisons, & ensuite les jauniſſes sans fièvre. A Bruxelles, où les casernes étoient chaudes & séches, les fièvres furent en petit nombre & la jauniſſe rare; mais elles devinrent toutes les deux fort nombreuses à Gand & à Bruges. La fièvre ne continua cependant que fort peu de tems; car elle dispa-

rut au mois de Décembre, & ne fut 1743.
ſuivie que par des toux & des inflammations provenant du froid, de même que l'hiver précédent.

Il ne parut aucune maladie épidémique au printems. A l'exception des rhumes, il n'y eut d'autre maladie que la fiévre contagieuſe qui vint d'Allemagne, & qui continua dans l'Hôpital de Gand. Elle ſe fit ſentir plus foiblement à Bruges dans les Infirmeries des Régimens, qui étoient trop remplies lorſque les troupes entrerent dans leurs quartiers d'hiver.

CHAPITRE IV.

Relation générale des maladies durant la campagne de Flandre, en 1744.

1744. NOS troupes camperent d'abord le 13 Mai à Anderlecth, à une lieue de Bruxelles. Le premier Juin elles allerent à Berleghem, & y resterent jusqu'au 31 Juillet, que l'armée traversa l'Escaut, & campa à Anstain dans le territoire de Lille, où elle séjourna presque tout le reste de la campagne.

Les Anglois entrerent cette année en campagne avec cinq nouveaux bataillons, & l'on reçut à Berleghem un renfort de cinq autres bataillons venus d'Angleterre. Cette augmentation, jointe à celle des Dragons & aux Recrues, rendit les troupes nationales supérieures de dix mille hommes au moins, à celles de la premiere campagne.

Les trois premiers jours qu'on fut campé, il fit fort chaud pour la saison, & il fit froid pendant les dix suivans,

vans ; mais le tems s'adouciſſant en- 1744.
ſuite, & continuant de la ſorte, avec des chaleurs modérées, l'Eté fut en général très favorable aux opérations de la campagne. Avant que l'armée paſſât l'Eſcaut, comme le ſervice n'avoit point été rude, & que le fourage ſe trouvoit fort près, les Soldats ſouffrirent peu, & eurent rarement leurs habits mouillés. De-là vient que la maladie fut ſi modérée, que pendant les dix premieres ſemaines qu'on campa, nos troupes envoyerent ſeulement environ ſix cens hommes dans les Hôpitaux de Gand & de Bruxelles, ce qui ne faiſoit que la $\frac{1}{45}$ partie du total.

Les deux tiers de ces maladies étoient purement inflammatoires ; telles que des pleuréſies, des péripneumonies, des eſquinancies, des rhumatiſmes accompagnés de fiévres, ou autres ſemblables. Le reſte étoit, pour la plupart, des fiévres printanieres intermittentes, quelques dyſenteries, & autres maladies accidentelles, généralement accompagnées d'inflammation, comme au commencement

1744. de la précédente campagne (1).

Il est à propos d'observer encore une fois, par rapport aux maladies inflammatoires d'un camp, que quoiqu'au commencement de la campagne, les toux & les points de côté, avec inflammations des poumons & de la pleure, soient les effets ordinaires du froid qu'on a pris; cependant lorsqu'on approche du solstice d'Eté, comme le tems devient plus chaud, la poitrine est moins sujette à être affectée, & ces causes produisent plutôt des fièvres continues, ou des rémittentes, avec un sang coëneux, que quelques-unes des inflammations dont on a parlé plus haut. On doit encore observer que cette fièvre peut se guérir aisément en peu de jours, si on la traite comme il faut. Mais si on la néglige au commencement, soit en omettant la saignée, soit en faisant rester les malades dans le camp, ou en les faisant transporter dans des chariots à des Hôpitaux éloignés, elle n'est jamais sans danger.

---

(1) Chap. III. p. 53 & 54.

Lorſque l'armée fut arrivée dans le territoire de Lille, on ouvrit un Hôpital à Tournay, le 23 Août, dans lequel on n'envoya d'abord que cinquante hommes ; & comme c'étoient les ſeuls qui fuſſent tombés malades depuis qu'on eut traverſé l'Eſcaut, cela prouva que le camp étoit alors fort ſain. Mais parmi ce petit nombre, il ſe fit un changement dans leurs maladies ; d'inflammatoires, elles devinrent putrides : la plupart étant des fiévres rémittentes ou des dyſenteries. 1744.

Depuis la fin du mois d'Août juſqu'au milieu de Septembre, il tomba une grande quantité de pluie ; ainſi ceux qui alloient au fourage, non-ſeulement furent ſouvent mouillés, mais encore le terrein ſur lequel l'Infanterie campoit étant bas, il conſerva l'eau de la pluie. De ſorte qu'il y eut dans l'Hôpital, le premier Octobre, plus de quatre cens cinquante perſonnes attaquées de la dyſenterie, ſans compter quelques-autres qui l'eurent plus foiblement, & qu'on ne jugea pas à propos de tranſporter hors du camp.

1744. Ce fut-là toutefois le plus grand nombre de nos malades ; ce qui, vû l'augmentation de nos troupes, étoit peu considérable, si l'on examine combien cette maladie avoit été fréquente la campagne précédente. La raison en est fort simple. Le tems, au commencement de la premiere campagne, avoit été si chaud, que vers la fin de Juin, les humeurs avoient déja de la disposition à se putréfier. Tandis que les choses étoient dans cet état, les pluies qui tomberent à Dettingen, & le terrein mouillé sur lequel nos troupes coucherent, ayant arrêté la transpiration, ou affecté d'une autre maniere leur tempérament, produisirent la dysenterie, qui fut augmentée par la contagion, la chaleur du tems, la paille pourrie, & les privés d'un camp où l'on avoit fait un long séjour. Mais cet Eté étant fort tempéré, la maladie commença tard, & le froid de la saison l'empêcha de faire de grands progrès.

La fiévre rémittente du camp, se fit sentir plus périodiquement que la dysenterie. Elle commença seulement un peu plus tard que l'année

précédente, fut assez fréquente sur la fin de Septembre ; mais elle ne se trouva en aucun tems aussi générale qu'elle l'avoit été auparavant. Les symptômes furent aussi plus modérés, & la peau parut rarement jaune, comme dans la campagne précédente ; mais quand le tems devint froid, cette fièvre fut souvent accompagnée de toux, d'obstruction des poumons, ou de douleurs de rhumatismes. Ces symptômes (1), comme on l'a dit plus haut, n'appartenoient pas proprement à la fièvre ; ils y étoient seulement accessoires & causés par le froid. 1744.

Le beau tems succéda aux pluies ; & il dura jusqu'au commencement d'Octobre ; mais ayant été suivi de nouveau par des pluies abondantes & froides, la maladie auroit certainement augmenté, si la campagne n'eût pas fini peu de tems après. Car le seize de ce mois, on envoya une partie des troupes en quartier d'hiver, & quelques jours après elles furent suivies par le reste de l'armée.

(1) Chap. III. p. 64.

1744. Lorsqu'on décampa, il y avoit dans les Hôpitaux de Tournay, de Gand & de Bruxelles, autour de quinze cens malades; ce qui faisoit seulement la dixseptieme partie des troupes qui entrerent en campagne. Le nombre de Soldats qu'on perdit pendant la campagne & dans les Hôpitaux, après qu'elle fut finie, n'alla pas au-delà de trois cens. La douceur de la saison, les campemens dans un pays sec, l'exercice fréquent qu'on donna aux troupes, en les envoyant en partis pour fourager, lorsqu'on eut fixé le camp à Anstain, & les quartiers d'hiver qu'on prit de bonne heure, furent autant de circonstances qui concoururent à conserver l'armée en santé.

Les troupes retournant à leurs garnisons de si bonne heure & en aussi bon état, emporterent peu de semences de maladies. Comme la dysenterie avoit été pendant quelque tems sur son déclin, la pluie l'augmenta bien peu; & la moitié de l'armée étant déja endurcie par deux campagnes, la fiévre rémittente ne se fit guere sentir, dans les quartiers, qu'aux re-

crues & aux nouveaux Régimens qui campoient cet Eté pour la premiere fois. 1744.

Les troupes retournerent aux mêmes garnisons qu'elles avoient laissées. On conserva à Bruxelles l'Hôpital général ; mais on n'en établit point à Bruges ni à Gand : on donna seulement ordre aux Chirurgiens de chaque Régiment, de prendre soin de tous leurs malades, dans les casernes qu'on leur avoit destinées ; & on leur fournit, aux dépens du public, les remedes & tout ce qui leur étoit nécessaire. En chacune de ces garnisons, il y avoit un Médecin à qui les Chirurgiens devoient s'adresser dans l'occasion. En établissant des Infirmeries particulieres pour chaque Régiment, on n'eût en vue que d'épargner la dépense d'un grand Hôpital. On en retira cependant un autre avantage en prévenant l'infection, suite ordinaire & fatale d'un Hôpital général qui se trouve trop rempli, comme on l'a déja remarqué.

Deux bataillons qui étoient restés pendant la campagne en garnison à Ostende, avoient joui d'une fort bon-

1744. ne santé. La fiévre rémittente y étoit inconnue, & il n'y eut que quelques Soldats qui, par les gardes avancées & par le service de nuit, ayant été beaucoup exposés au froid & à la pluie, eurent des fiévres intermittentes & des dysenteries bénignes. Nos Officiers & les Habitans de cette Place, en furent entierement exemts.

CHAPITRE V.

Relation générale des maladies pendant la campagne de Flandre en 1745.

LES Troupes sortirent de leurs quartiers le 25 Avril ; elles allerent camper encore à Anderlecht, & le 9 Mai à Briffoel. 1745.

Le tems étant doux, la maladie fut modérée, & de la même espece que celle des campagnes précédentes. Il y eut aussi beaucoup d'inflammations, qui prirent, comme auparavant la forme de pleuréfies ou de péripneumonies ; mais il y eut moins de rhumatismes aigus, parce que la saison se trouvoit encore trop froide pour engager les Soldats à dormir sur l'herbe, ce qui leur cause ordinairement cette maladie. Les fiévres intermittentes printanieres étoient aussi d'une espece inflammatoire, ainsi que le petit nombre de dysenteries qui parut alors. La petite vérole, la seule maladie particuliere à cette campagne,

1745. étoit venue d'Angleterre avec les recrues, mais elle ne se répandit pas ; & nous n'avons jamais remarqué qu'elle ait fait beaucoup de ravage dans un camp.

La bataille de Fontenoy se donna le 11 : il fit très-beau ; la nuit suivante fut si séche & si douce, que quoique la plûpart des Soldats n'eussent rien pour se couvrir, & qu'ils fussent tous extrêmement fatigués, ils n'éprouverent aucune maladie. Le jour suivant on établit un Hôpital à Ath, dans les casernes de S. Roc, & on y mit environ six cens blessés ; le reste, qui se montoit à plus de 1200, ayant été emmené par les François, & envoyé à leurs hôpitaux.

Le 16 du même mois, l'armée abandonna Ath, & alla camper à Lessines, où elle resta jusqu'au 30 Juin. La plus grande partie du mois de Mai étant séche, avec des chaleurs modérées, fut favorable aux blessés & aux Soldats qui se trouvoient dans le camp. Mais comme le tems fut froid & pluvieux en Juin, les fiévres intermittentes printanieres & les dysenteries reparurent. Les vieilles trou-

pes qui étoient endurcies ne souffri- 1745.
rent pas beaucoup ; mais ces maladies se firent cruellement sentir dans les régimens de Price & de Mordaunt, qu'on venoit de former, & qui campoient à Lessines pour la premiere fois.

L'armée se rendit à Grammont, où elle séjourna dix jours ; & de-là marchant à Bruxelles, elle campa dans la plaine de Dieghem, qui étant séche, ouverte & élevée, passe pour l'endroit le plus sain des Pays-Bas, & le plus propre à asseoir un camp. Après y avoir resté un mois, l'armée se rendit à Vilvorde ; le sol de la terre y étant sec, le pays aëré, & les chaleurs modérées, les troupes continuerent à jouir d'une santé peu ordinaire. Car au milieu de Septembre, il y eut rarement plus de douze malades par bataillon ; nombre aussi petit qu'on puisse l'espérer dans les meilleurs quartiers.

La température de la saison, la sécheresse du terrein, & le peu de fatigues que les troupes eurent à essuyer, contribuerent à rendre l'Automne extrêmement sain, quoiqu'il ne le soit pas communément. La dy-

1744. senterie seule avoit été fréquente dans les nouveaux régimens ; on en guérissoit aisément, & l'on ne pouvoit pas non plus donner le nom d'épidémique à la fièvre rémittente. Car quoiqu'elle eût commencé vers la fin du mois d'Août, & que ce fût la maladie la plus ordinaire le reste de cette campagne, elle fit cependant si peu de progrès, qu'il n'y eut en aucun tems plus de sept à huit personnes par bataillon qui en furent attaquées ; les symptômes en furent même beaucoup plus favorables que ceux des campagnes précédentes.

Les troupes s'étant un peu éloignées, pour former une ligne le long du grand canal, on remarqua que le terrein étant bas & planté d'arbres, d'une maniere fort serrée, les effets de l'humidité commencerent bientôt à se manifester ; mais ils disparurent dès qu'elles furent de retour au premier camp.

Le 24 Octobre, le tems continuant à être beau & tempéré, on leva le camp, & les troupes entrerent dans leurs quartiers d'hiver. Quelque tems auparavant on avoit renvoyé en Angleterre dix bataillons, & au com-

mencement de Novembre, toute l'Infanterie Angloiſe, avec partie de la Cavalerie, ayant été rappellée pour ſupprimer la rébellion, elle marcha à Willemſtad, où elle s'embarqua pour l'Angleterre. 1745.

Nous avons juſqu'à préſent parlé de la ſanté du gros de notre armée; nous allons dire deux mots des corps qui en furent ſéparés. Oſtende s'étant rendue ſur la fin du mois d'Août, la garniſon, compoſée de cinq bataillons Anglois, fut conduite à Mons, où elle reſta environ trois ſemaines. Ces troupes s'étoient ſi bien portées, que lorſqu'elles ſortirent, ſuivant la capitulation, elles ne laiſſerent que dix malades, malgré la grande fatigue qu'elles avoient eſſuyée pendant le ſiége. Mais le même corps ayant été mis enſuite à Mons, dans des caſernes humides, tandis que les dehors de la Ville étoient inondés, les maladies d'Automne prévalurent alors à un tel point, que dans ce court eſpace, il y eut deux cens cinquante malades qu'on fut oblige d'y laiſſer, lorſque le reſte de ce corps marcha à Bruxelles. C'étoient des dyſenteries, des fiévres ré-

1745. mittentes & intermittentes ; & il s'y joignit, comme c'eſt aſſez l'ordinaire vers la fin de l'Automne, des toux, des douleurs de rhumatiſmes, & autres maladies provenant du froid. Il s'y mêla auſſi un peu de fiévre d'hôpital, cauſée par le mauvais air des logemens étroits & mal ſains, où les Soldats reſterent à Mons.

On envoya, vers le milieu de Juillet, dans la Citadelle d'Anvers, le régiment de Handyſide, qui formoit auſſi un corps ſéparé, & qui étoit arrivé cet Eté pour la premiere fois. L'air de cette Ville eſt humide ; le Fort, ſur-tout, ſe trouve expoſé aux exhalaiſons des marais voiſins. Les caſernes étoient d'ailleurs à rez-de-chauſſée & extrêmement humides ; ce qui rendit d'une mauvaiſe eſpece, & générales, la dyſenterie, les fiévres intermittentes & les rémittentes. Au commencement d'Octobre il y eut cent ſoixante-trois malades dans ce ſeul bataillon, ce qui étoit cinq ou ſix fois plus que n'en avoient les autres régimens qui ſe trouvoient dans les lignes. On ne peut imputer cette diſproportion qu'à l'humidité, puiſ-

que les autres régimens nouveaux, qui campoient alors, souffrirent fort peu, & que dans la ville même, les dysenteries, les fiévres intermittentes & rémittentes, furent très-communes parmi les habitans, tandis que ceux de Bruxelles jouissoient d'une santé parfaite. Une partie des Dragons de Rich s'étant échappée à la prise de Gand, se rétirerent à Anvers; ils y furent attaqués par les maladies épidémiques qui régnoient en cette ville, tandis que le reste de ce régiment, qui étoit au camp, continua en bonne santé, sans fiévre & sans dysenterie. 1744.

On laissa à la fin de la campagne, dans les différens hôpitaux d'Anvers, de Bruxelles & de Mons, environ mille malades en tout; ce qui fait un fort petit nombre, si l'on considere que pendant cette campagne, il y avoit eu en même tems en Flandre, sans compter la Cavalerie, vingt neuf bataillons, dont quelques-uns n'avoient jamais fait de campagne auparavant. Le nombre des morts, depuis le commencement jusqu'à la fin de la campagne, si l'on excepte les Soldats

1745. qui furent tués ou qui moururent de leurs bleſſures, n'alla pas au-delà de deux cens. Les chaleurs modérées, la ſéchereſſe du terrein où l'on campa, le peu de fatigues qu'eſſuyerent les troupes, joint à ce qu'elles furent aſſez peu expoſées dans les marches & en faction, aux vapeurs humides & à la pluie, & qu'elles entrerent de bonne heure en quartiers d'hiver, concoururent à rendre cette campagne la plus ſalubre de toutes.

CHAPITRE VI.

CHAPITRE VI.

Relation générale des maladies des Campagnes de 1745 *&* 1746, *dans la Grande-Bretagne.*

VERS la fin de la campagne de 1745, les trois bataillons des Gardes à pied & sept autres, s'embarquerent en Hollande ; ils aborderent au sud de l'Angleterre. Le passage fut court, & ces troupes ayant quitté la Flandre avant que les nuits devinssent froides, elles arriverent en parfaite santé. Le reste de l'Infanterie ayant campé plus long-tems, s'embarqua lorsque la saison étoit déja avancée, & les vents contraires ayant retenu ces Soldats en mer, ils débarquerent malades à Newcastle, à Holy-Island & à Berwick ; car pendant la traversée, plusieurs furent attaqués de fiévres rémittentes, qui, par le grand nombre de personnes & par l'air corrompu & renfermé du fond de cale, se tournerent bien vîte en fiévres de prison, & devinrent contagieuses.

1745. On choisit, à Newcastle, un certain nombre de maisons pour les malades qui y aborderent. Comme on mit aussi dans ces mêmes maisons ceux qui se trouverent mal à l'armée du Maréchal Wade, ils furent si serrés que l'air se corrompit en peu de tems. La fiévre devint si contagieuse que la plûpart des Gardes-malades, & de ceux qui prirent soin de cet hôpital, en furent attaqués; trois Apothicaires de cette Ville, quatre de leurs apprentifs & deux garçons en moururent.

Les régimens de Ligonier & de Price aborderent à Holy-Island. Ayant laissé leurs malades à Anvers, ils s'embarquerent en parfaite santé; mais lorsqu'ils arriverent, ils se trouverent dans un état aussi fâcheux que ceux qui étoient à Newcastle. L'on n'avoit point prévû ce désastre, & il se fit sentir dans le tems qu'on étoit dépourvû de tout. On tira des vaisseaux quatre-vingt-dix-sept Soldats attaqués de la fiévre de prison; quarante en moururent. L'infection s'étant répandue dans l'Isle, elle emporta cinquante personnes en quelques semaines, ce qui fait un sixieme des Habitans de

ce petit pays. La même fiévre fut portée à Berwick, par les Soldats qui y débarquerent ; mais les malades étant en plus petit nombre, la maladie ne fit pas de progrès. 1745.

Au commencement de Décembre, on assembla à Litchfield, sous les ordres du Duc de Cumberland, un corps de troupes composé de douze bataillons & de trois régimens de Cavalerie. Les Quakers avoient fait présent aux Soldats de camisolles de flannelle, ce qui fut fort avantageux & fort commode pour une campagne d'hiver. On ne fut point mouillé pendant la marche ; l'armée ne campa à Packington que trois jours, & les Soldats passerent une nuit à Stone, sans quitter leurs armes ; mais comme ils coucherent le reste du tems dans des maisons, & qu'ils eurent la paille, le chauffage & les vivres en abondance, ils se conserverent en meilleure santé qu'on ne devoit s'y attendre dans cette saison.

On envoya vers la fin de Décembre la plus grande partie de l'Infanterie en quartiers d'hiver, tandis que la Cavalerie & mille hommes de pied

1745. s'avancerent jusqu'à Carlisle. On laissa dans les Villes qu'on trouva sur la route, le petit nombre de ceux qui tomberent malades pendant la marche, & on les mit entre les mains des Chirurgiens du pays, qui en général les traiterent bien.

Les troupes ayant séjourné quelques jours à Litchfield, on y laissa plus de malades que dans tout autre endroit, ce qui détermina à faire de la maison de force un Hôpital. Mais comme on y en admit un trop grand nombre, l'air se corrompit, & les fiévres inflammatoires ordinaires, se changeant en fiévre de prison, plusieurs en moururent. Cette fiévre fut inconnue dans tous les autres endroits où il n'y eut point d'hôpital général.

La fiévre d'Automne rémittente, quoique déguisée par divers symptômes de froid, se fit cependant remarquer dans les troupes qui vinrent de Flandre, jusqu'à ce que les gelées du mois de Décembre y mirent fin. Mais les maladies dominantes furent des toux violentes, des points de côté, des douleurs de rhumatisme & de pleurésie, avec un petit nom-

bre de dyſenteries, ſuites naturelles du froid & de la pluie auxquels les Soldats avoient été expoſés lorſqu'ils étoient en faction, ou bien en marche. Il y eut outre cela quelques fiévres intermittentes, mais toutes tellement mêlées de toux & d'embarras dans les poumons, qu'on regarda la ſaignée comme le remede le plus néceſſaire. Elle l'étoit en général au point que dans toutes les villes où les troupes paſſoient, & où on laiſſoit des malades, je regardois les Chirurgiens & les Apothicaires de ces Villes, comme ſuffiſamment inſtruits ſur la maniere dont il falloit traiter les malades confiés à leurs ſoins, quand je leur avois inculqué la néceſſité des ſaignées abondantes & réitérées : car les troupes étoient en ce tems-là bien nourries, & leur ſang s'étoit bientôt enflammé en prenant du froid. 1745.

On inveſtit Carliſle au commencement de Janvier, & cette place fut priſe quelques jours après. Le peu de tems que dura le ſiége, la température de l'air, & l'excellent abri que les troupes trouverent près des fortifications, tant que dura le ſiége, 1746.

1746. rendirent la maladie si peu considérable, qu'elle n'enleva qu'un seul homme. Pendant toute cette expédition, ce corps perdit au plus quarante hommes, quoiqu'il eût eu six à sept cens malades.

Le dix Février l'armée marcha d'Edimbourg à Perth, sous les ordres du Duc de Cumberland. Elle étoit composée de quatorze bataillons & de trois régimens de Cavalerie. Comme ces troupes se trouvoient trop nombreuses pour pouvoir être logées par billets dans les maisons des particuliers, on mit deux bataillons en quartier dans les Eglises. On avoit des provisions en abondance, mais les quartiers étoient généralement froids; de sorte qu'un très-grand nombre éprouverent les maladies inflammatoires ordinaires en hiver. Les toux violentes, les pleurésies & les péripneumonies furent en particulier très-fréquentes.

Les troupes décamperent de Perth au commencement de Mars, pour aller à Montrose, & de-là à Aberdeen, & laissant derriere elles trois cens malades qu'on traita & qu'on pourvut

de ce qui leur étoit néceſſaire dans les ſales (1) *des corporations*, ou dans des maiſons bourgeoiſes. 1746.

L'Infanterie entiere reſta en quartier à Aberdeen, juſqu'à la fin de Mars; mais on mit par la ſuite neuf bataillons en garniſon à Inverurie & à Strathbogie, & dans ce même tems, un bataillon débarqua à Aberdeen, & vint joindre l'armée.

Les gelées, la neige & les vents d'Eſt, ayant rendu le tems extrêmement vif, les maladies inflammatoires continuerent; mais tandis que les ſimples ſoldats ſouffroient, à cauſe des lits froids, des factions, des gardes, ou même à cauſe de leur peu de conduite, les Officiers dont les quartiers étoient chauds, & qui ſe trouvoient moins expoſés au froid, ſe portoient bien: mais le tems étant devenu très-rude vers le commencement de Mars, quelques-uns reſſentirent des attaques de goute.

Les malades étant bien logés dans

(1) Les Hôtels des différens corps de Marchands.

1746. l'Hôpital de la Ville & dans d'autres grandes maisons, où ils respiroient un air libre, ne furent point attaqués de la fiévre d'hôpital. Lorsque l'armée se mit en marche, on laissa quatre cent malades, y compris ceux d'Inverurie & de Strathbogie ; mais fort peu moururent.

L'armée campa d'abord le 23 Avril à Cullen, le jour suivant elle passa le Spey ; & le 27, après la bataille de Culloden, elle alla à Inverness, & campa au sud de la ville.

Le service avoit été continuel à Strathbogie & à Inverurie, pour se précautionner contre les surprises ; on avoit marché un jour long-tems & par la pluie ; on avoit campé de bonne heure, & les rivieres passées à gué, avoient occasionné bien des rhumes. Toutes ces circonstances concoururent à rendre la maladie considérable. Soixante à soixante-dix hommes tomberent malades avant que l'armée eût atteint Inverness ; on les laissa dans les villes qui se trouverent sur la route. Lorsqu'on y fut arrivé, les maladies inflammatoires ne firent qu'augmenter ; elles devinrent d'autant plus

considérables,

considérables que le climat est froid, & que le camp étoit exposé à des vents perçans dans un pays ouvert de toutes parts. Les pleuréſies & les péripneumonies en particulier, allarmerent d'autant plus qu'elles vinrent bien vîte à ſuppuration. 1746.

On mit à Inverneſſ, dans deux granges à drêche, les bleſſés, qui ſe montoient en tout à deux cent ſoixante-dix hommes. Pluſieurs avoient reçu des entaillades faites avec de larges ſabres, bleſſures juſqu'alors peu connues dans les Hôpitaux ; mais on en guérit d'autant plus aiſément que la largeur de l'orifice de la plaie étoit proportionnée à ſa profondeur, qu'elle avoit d'abord beaucoup ſaigné, & qu'il n'y avoit ni contuſions, ni eſcarres, qui puſſent mettre obſtacle à une bonne ſuppuration, comme cela ſe rencontre dans les plaies faites avec les armes à feu.

Outre ces deux granges occupées par les bleſſés, on choiſit deux maiſons bien aërées pour ſervir d'hôpital aux malades. Les Chirurgiens des régimens eurent auſſi des ordres de ſe pourvoir d'endroits commodes pour

1746. recevoir les Soldats aussitôt qu'ils tomberoient malades, & on leur permit d'envoyer à l'Hôpital général autant de ceux qui étoient le plus mal, qu'il en faudroit pour diminuer leur travail, sans cependant surcharger cet hôpital. On espéra qu'au moyen de la dispersion des malades, & de l'air pur qu'on tâchoit de conserver dans les quartiers, on pourroit au moins modérer la contagion, si on ne la prévenoit pas ; quoiqu'on eut d'autant plus sujet de la craindre que la Ville est fort petite, que les prisons étoient pleines de prisonniers dont plusieurs étoient blessés, qu'on prévoyoit les suites d'un long campement & des maladies du camp. La multitude de monde, la malpropreté d'une petite place où se tenoient les marchés de l'armée, & enfin l'air mal-sain d'une Ville où la rougeole & la petite vérole avoient fait beaucoup de ravages avant l'arrivée de l'armée, augmentoient beaucoup nos frayeurs.

Toutes ces circonstances concouroient à nous faire appréhender les suites les plus fâcheuses. On eut, par cette raison, grand soin

de partager les malades en plusieurs bandes, & de tenir leurs quartiers bien propres. On donna pareillement ordre de nettoyer tous les jours les prisons, & d'enlever promptement les corps de ceux qui y mouroient; pour prévenir les inconvéniens de la trop grande affluence, on mit une partie des prisonniers à bord de quelques vaisseaux qui se trouvoient à la rade, & on leur laissa la liberté de venir respirer l'air sur le tillac. 1746.

Ainsi le mois de Mai se passa sans aucune infection; le tems étant extraordinairement sec & chaud pour le climat, la maladie inflammatoire avoit baissé à vûe d'œil dans le camp, lorsqu'un accident imprévû fit que la fièvre maligne devint plus générale & plus fatale qu'on ne l'avoit craint d'abord.

Vers la fin de ce mois, le régiment d'Houghton & trois autres, qui avoient été envoyés pour renforcer les troupes, aborderent à Nairn, & joignirent l'armée. Douze Soldats de ce corps tomberent malades de la fièvre quelques jours après; on les envoya à l'Hôpital, où ils furent abondam-

1746. ment saignés. Mais le jour suivant, le Médecin n'ayant remarqué ni toux, ni points de côté, ni douleurs de rhumatisme, symptômes ordinaires de la fièvre qui dominoit alors dans le camp; voyant d'ailleurs que la saignée leur avoit abattu le pouls, & que quelques-uns avoient une stupeur extraordinaire, je rapportai sur le champ cette fièvre à une espece contagieuse & de prison, & je conclus qu'elle tiroit son origine de l'air infect & renfermé des vaisseaux qu'ils avoient respiré pendant le voyage. Je ne pus cependant m'empêcher d'abord d'être étonné de ce que ce bataillon étoit si malade, tandis que le reste se portoit bien.

Mais après de plus amples recherches, j'appris que cette fièvre venoit directement par contagion de la véritable maladie de prison, qui se communiqua de la maniere suivante. Quelque tems auparavant on avoit pris, sur les côtes d'Angleterre, un vaisseau François, à bord duquel il y avoit des troupes destinées à secourir les rebelles. Il se trouva parmi ces troupes quelques Anglois qui avoient

déſerté en Flandre. Ces derniers ayant été pris, furent jettés dans les priſons à leur arrivée en Angleterre, où on les garda juſqu'à ce qu'il ſe préſentât une occaſion pour les tranſporter à Inverneſſ, afin d'y être jugés par le Conſeil de guerre. Les priſonniers, au nombre de trente-ſix, ayant apporté avec eux la fiévre de priſon, la communiquerent à ce régiment qui s'étoit embarqué avec eux. 1746.

Trois jours après leur débarquement, ſix Officiers en furent attaqués, & le régiment laiſſa environ quatre-vingt malades à Nairn, pendant le peu de ſéjour qu'il y fit. Les dix jours ſuivans, qu'il paſſa au camp d'Inverneſſ, il envoya à l'hôpital environ cent vingt hommes avec la même fiévre; mais quoique la force de la maladie eût diminué dans la marche qu'il fit enſuite pour gagner le Fort Auguſte & le Fort Guillaume, ce corps reſta cependant maladif pendant un tems conſidérable.

Les ſymptômes de la maladie de priſon, reſſembloient totalement à ceux de la fiévre d'hôpital. On avoit auparavant ſoupçonné ces maladies

1746. d'être la même ; les conjectures se changerent alors en certitude. La premiere ayant été introduite de la sorte, elle se répandit bientôt non-seulement dans les hôpitaux, mais encore parmi les habitans de la ville ; tandis que le nombre & la violence des maladies ordinaires aux camps, diminuerent sensiblement après le commencement de Mai. Le tems se trouvant non-seulement sec pendant tout le mois de Mai, mais encore fort chaud pour le climat, il ne se trouva alors d'autres maladies dans le camp que celles qui se font sentir au commencement d'une campagne, si l'on en excepte un petit nombre de fiévres intermittentes, & un plus grand nombre de diarrhées. Ces cours de ventre accompagnoient pour l'ordinaire la plûpart des maladies ; mais ils étoient légers, & sembloient moins provenir du froid que de l'eau de la riviere qui sort du Lac de Neff, & qu'on a toujours regardé comme laxative pour ceux qui ne sont pas accoutumés à en boire. Ces diarrhées s'en alloient d'elles-mêmes, ou cédoient bien vîte aux astringens.

Le 3 Juin on laissa quatre batail-

lons dans Inverneſſ, & neuf autres, avec un régiment de Cavalerie, ſe mirent en marche pour le Fort Auguſte, laiſſant dans l'Hôpital environ ſix cent malades, ſans compter les bleſſés. 1746.

Le nouveau campement ſe fit tout contre le Fort, à l'extrémité du Lac de Neſſ, dans une petite vallée environnée de montagnes, excepté du côté qu'elle donne ſur le lac. Ce Lac eſt conſidérable, l'eau en eſt douce, il a vingt-quatre milles de long ſur un peu plus d'un mille de large. Il eſt ſitué entre deux rangs de montagnes paralleles l'un à l'autre, ce qui le fait paroître un vaſte canal. Il eſt remarquable par ſa profondeur, & par la propriété qu'il a de ne geler jamais. Par tout où on l'a ſondé, on a trouvé depuis cent ſeize juſqu'à cent vingt braſſes, & dans un endroit juſqu'à cent trente-cinq. Son eau eſt parfaitement douce au toucher & au goût; elle diſſout aiſément le ſavon. Cependant elle eſt laxative pour quelques-uns, & ſe trouve toujours un diurétique. Les habitans en font grand cas pour le ſcorbut, & véritablement on

1746. peut croire par ces qualités qu'elle peut convenir dans quelques especes de cette maladie (1). On voit sur ses bords un grand nombre de petites pierres pesantes, qui sont une espece de marcassite, & il paroît fort probable que le fond s'en trouve pareillement couvert : mais il est difficile de déterminer si quelque principe minéral, quelque source d'eau chaude, ou la grande profondeur de ce Lac, empêche son eau de geler (2). Comme

---

(1) Savoir dans la galle de la tête, les dartres, & dans les degrés inférieurs de la lépre qu'on suppose communément, quoiqu'improprement, provenir d'une humeur scorbutique. *Voyez* Part. III. Chap. VII.

(2) Il est très-probable que la grande profondeur de ce Lac l'empêche de geler : car le Comte de Marsilly observe dans son *Histoire physique de la Mer*, que la mer, depuis dix jusqu'à cent vingt brasses, a le même degré de chaleur depuis le mois de Décembre, jusqu'au commencement d'Avril, & il conjecture qu'elle persiste dans cet état le reste de l'année, avec fort peu de variation. Or il paroît naturel de croire que l'eau douce, à une grande profondeur, n'est pas plus affectée par le chaud & par le froid de l'air, que ne l'est

il eſt plein de poiſſons excellens, & que ſon eau n'a aucun goût particulier, il ne paroît pas qu'elle ſoit beaucoup impregnée de particules minérales, ſi tant eſt qu'elle le ſoit. D'ailleurs, comme elle eſt toujours fraîche, on a d'autant moins de raiſon de ſuppoſer au fond quelque ſource d'eau chaude, qu'on n'en trouve aucune de cette nature dans tout le pays. Ce Lac eſt entretenu par pluſieurs petites rivieres, toutes ſujettes à geler, & ſe jette dans le *Neſſ*, riviere aſſez 1746.

---

celle de la mer à une même profondeur; d'où l'on voit que la ſurface du *Lac Neſſ*, peut fort bien ne jamais geler, à cauſe de la grande quantité d'eau de deſſous, qui eſt d'un degré de chaleur ſupérieur au point de la congélation. Une autre circonſtance peut encore y contribuer. Ce Lac ne ſe trouve jamais dans un calme parfait, & le vent qui ſouffle toujours d'une extrémité à l'autre, excite de telles ondulations, qu'elles ſont un obſtacle à la congélation. Cette relation ſe confirme par la remarque qu'on fait communément dans le voiſinage, que ſi l'on prend de l'eau du Lac, & qu'on la tienne tranquille & ſans mouvement, elle gêle alors auſſitôt que toute autre eau.

1746. grande, qui, après un cours de six milles, va se perdre dans le détroit de Murray à Inverness, & qui, de même que sa source, ne gêle jamais.

On a toujours regardé le Fort Auguste comme une garnison fort saine; mais il n'en est pas de même du Fort Guillaume qui est sur la côte occidentale, à 28 milles environ de l'autre. On y est sur-tout sujet à la fiévre intermittente & au flux de sang. Il pleut continuellement sur cette côte, & le Fort se trouve situé dans une vallée étroite, humide & environnée de montagnes; de sorte que non-seulement il y tombe beaucoup plus de pluie que dans tout le reste du pays, mais encore que l'évaporation s'y fait beaucoup plus lentement.

Comme il n'y avoit point de paille au Fort Auguste, on ordonna aux Soldats de couper les bruyeres, & d'en faire usage pour se coucher; l'on remarqua que les plus diligens à s'en servir, & que ceux qui les renouvellerent plus souvent, se porterent mieux.

Le tems, depuis le milieu de Mai jusqu'à la fin du même mois, fut ainsi

qu'au commencement de Juin, extraordinairement sec & chaud ; mais il devint ensuite froid & pluvieux. Ce changement rendit les dysenteries beaucoup plus fréquentes : mais comme il y eut des vents continuels, qui tinrent la terre assez séche, ils prévinrent la contagion, & la maladie n'augmenta point. 1746.

La dysenterie, & toutes les autres maladies de ce camp, étant accompagnées d'un sang coëneux, & d'autres marques d'une grande inflammation, rendirent les saignées abondantes & réiterées, plus nécessaires ici qu'elles ne l'auroient été dans un climat plus chaud. Les vomitifs n'eurent pas autant de succès qu'ils en avoient eu en Flandre, quoiqu'ils fussent alors plus efficaces qu'au Printems : comme s'il y eut déja, même dans cette latitude, quelque disposition aux maladies d'Automne.

Outre les dysenteries, il y eut parmi les Soldats des flux de ventre d'une espece plus douce, provenant en partie de défaut de régime, de ce qu'ils avoient eu les pieds & les habits mouillés ; ou bien ces diarrhées

1746. accompagnoient les fiévres, quand, faute d'être assez couverts, les malades ne pouvoient transpirer librement.

A mesure que l'Eté avançoit, les fiévres inflammatoires paroissoient avec des symptômes moins violens ; & à moins qu'on ne fût extraordinairement exposé au froid, elles ne prenoient pas si souvent la forme de péripneumonie, de pleuréfie, de rhumatisme aigu, ou autre semblable ; ce qui sur-tout les caractérisoit, étoit un sang épais & coëneux.

Les fiévres intermittentes participoient de la nature de la fiévre rémittente d'Automne, & de l'inflammatoire. Par cette raison elles exigeoient la saignée & les évacuations des premieres voies : mais elles ne furent point en grand nombre ; les vents continuels empêchant la stagnation de l'air & séchant bien vîte la terre, après qu'il étoit tombé de la pluie.

Nous n'avions pour loger nos malades que quelques misérables cabanes, dans le voisinage du camp. Comme on craignoit par cette raison le mauvais air, on transporta à Inverneſſ tous

ceux qui purent l'être. Cette précaution retarda la fiévre d'hôpital, mais elle ne la prévint point. Car les malades s'étant multipliés, ces cabanes qui ſervoient d'infirmeries, furent bientôt pleines, l'air ſe corrompit, la fiévre d'hôpital parut avec violence & devint funeſte. Lorſqu'elle ſe joignit à quelque maladie inflammatoire commune, il ſe fit alors un mêlange de ces deux maladies, qui rendoit le cas d'autant plus embarraſſant, que les indications curatives étoient plus contradictoires. 1746.

Vers le milieu du mois d'Août on leva le camp, & on laiſſa au Fort Auguſte environ trois à quatre cent malades, qu'on tranſporta depuis à Inverneſſ. Dans ce même tems, la fiévre d'hôpital devint fréquente parmi les habitans de cette Ville, mais elle fut moins mortelle qu'à l'ordinaire, à cauſe de la fraîcheur du tems & de la ſituation favorable de la place.

Depuis le milieu de Février que l'armée traverſa la riviere de Forth, juſqu'à la fin de la campagne, il y eut dans les hôpitaux plus de deux

1746. mille malades, en y comprenant les blessés ; près de trois cent moururent, & la plûpart de cette fièvre contagieuse.

CHAPITRE VII.

Relation générale des maladies des campagnes de 1746 *&* 1747, *dans le Brabant-Hollandois.*

TEL fut l'état de la santé des troupes dans la Grande-Bretagne. Il n'y avoit eu dans les Pays-Bas, depuis le commencement de cette campagne, que trois bataillons & neuf escadrons de troupes Angloises. Au mois d'Août on envoya d'Ecosse quatre bataillons pour joindre l'armée : étant abordés à Willemstad, & ayant séjourné quelque tems dans ce terrein bas & marécageux, dans le fort de la plus mauvaise saison, ils gagnerent bientôt les fièvres intermittentes & rémittentes du pays, & se virent obligés, avant de se mettre en marche, d'envoyer un grand nombre de malades à l'hôpital d'Oosterhout.

Les troupes ayant eſſuyé dans cette campagne, qui finit tard, des marches fatiguantes par des pluies conſidérables en Automne, après un Eté fort chaud, elles s'en trouverent très-incommodées. Car à la fin de la campagne, ſans y comprendre ceux qui furent bleſſés à la bataille de Raucoux, il y avoit environ quinze cent de nos ſoldats dans les hôpitaux, ce qui faiſoit preſque le quart de nos troupes. Mais on ne remarqua rien d'extraordinaire dans les maladies, & elles furent les mêmes que celles qu'on voit communément dans toutes les campagnes (1). 1746.

Le Printems ſuivant, l'armée entra en campagne le 23 Avril 1747, & campa d'abord à Gilſen près de Breda. L'armée Angloiſe étoit au commencement compoſée de quinze bataillons & de quatorze eſcadrons, & quel- 1747.

(1) L'Auteur ſuivit pendant cette campagne l'armée en Ecoſſe; il n'a pu, par cette raiſon, donner une relation plus détaillée des maladies des troupes employées dans les Pays-Bas.

1747. que tems après il vint d'Angleterre un renfort de sept bataillons ; mais comme on en envoya quatre en Zélande, & les trois autres aux lignes de Berg-op-zoom, ils ne joignirent point l'armée.

Les premiers jours qu'on fut campé, il fit froid, le tems se radoucit ensuite & il continua de la sorte jusqu'au commencement de Juin qu'il devint très-chaud. Depuis qu'on fut entré en campagne, jusques vers la fin de Juin, il tomba fort peu de pluie, & tous les endroits où on campa étoient secs.

Les six premieres semaines on envoya dans les hôpitaux environ deux cent cinquante malades, nombre fort modéré, si l'on considere que les troupes sortirent de fort bonne heure de leurs quartiers. Les maladies prirent leur cours ordinaire, c'est-à-dire, qu'elles se trouverent pour la plupart inflammatoires.

La bataille de Laffeld se donna le 2 Juillet, & environ depuis ce tems-là il tomba beaucoup de pluie qui rafraîchit l'air. On conduisit à Maestricht autour de huit cent blessés, & l'on choisit

choisit entr'autres bâtimens, pour 1747.
servir d'hôpital, une grande Eglise, qui non-seulement contint beaucoup de malades ; mais qui encore, par sa grandeur, prévint la fièvre d'hôpital ; quoique un grand nombre de personnes attaquées de la dysenterie & d'autres maladies putrides, y fussent renfermées pendant le reste de la campagne

L'armée traversa la Meuse après la bataille, & campa à Richolt. Quelque tems après elle alla à Richel & ensuite à Argenteau, sans quitter le voisinage de Mastricht. Tous ces camps, par leur situation étoient secs & aërés ; & dans les commencemens, n'y ayant pas de service extraordinaire pendant la nuit, les maladies se trouverent peu nombreuses & très-peu inflammatoires. La dysenterie ne se fit point sentir, si ce n'est aux gardes qui étoient à Richolt sur un terrein bas, & alors un peu mouillé ; mais le nombre des malades ne fut point considérable, & les symptômes furent favorables.

Depuis le 20 Juillet jusqu'au 10 Septembre, il fit une chaleur étouf-

1747. fante, & jusqu'au milieu d'Août les nuits furent presque aussi chaudes que le jour. Le camp jouit d'une parfaite santé pendant tout ce tems ; mais les blessés souffrirent beaucoup, car l'extrême chaleur occasionna des fiévres lentes, ou bien en relâchant les fibres & en rendant âcres les humeurs, tantôt elle empêchoit les plaies de se cicatriser, & tantôt elle les disposoit à se rouvrir après avoir été guéries. Vers le milieu d'Août, malgré la chaleur des jours, les nuits ne laisserent pas de devenir fraîches ; & il commença à tomber d'abondantes rosées. C'est à ces variations de tems auxquelles les troupes du camp étoient continuellement exposées, qu'on doit attribuer l'origine de la dysenterie ; puisqu'elle arrive communément lorsque la transpiration est arrêtée par le froid & les vapeurs humides, après que le sang a éprouvé quelque altération par les chaleurs continuelles.

Plus de la moitié des soldats gagnerent la maladie à différens degrés ; elle fut aussi plus fréquente parmi les Officiers qu'elle ne l'avoit été jusqu'a-

lors. La contagion ſe communiqua aux villages voiſins, & fit de grands ravages parmi les payſans, ſoit qu'ils manquaſſent tout-à-fait de remedes, ou qu'ils en employaſſent dont ils auroient dû plutôt ſe paſſer. Mais Maſtricht ſouffrit peu, malgré ſon commerce journalier avec le camp ; car cette ville étant bâtie ſur une fort grande riviere, dans un pays ouvert, eſt bien aërée & ſalubre. 1747.

Nonobſtant le grand nombre de dyſenterie, peu de nos ſoldats en moururent ; car les malades étoient plus diſperſés, les hôpitaux mieux aërés qu'à l'ordinaire, & les Chirurgiens de l'armée, inſtruits par l'expérience, guériſſoient ceux qui étoient dans les hôpitaux du camp, ou bien, après quelques évacuations néceſſaires, ils les envoyoient à Maſtricht.

Au commencement d'Octobre, il tomba beaucoup de pluie, & les ſoldats qui s'y trouverent expoſés, furent attaqués de la dyſenterie : mais cette pluie devint en général fort favorable à l'armée, à cauſe qu'elle rafraîchit l'air, & que par-là elle mit plutôt fin à la maladie.

1747, Les fièvres rémittentes d'Automne qui avoient paru vers la fin du mois d'Août, devinrent alors fréquentes; mais il n'y eut rien de nouveau ni dans les symptômes, ni dans la cure.

Quelques jours après les pluies, l'armée se mit en marche du côté de Breda, & comme le tems commençoit alors à être froid, les toux, les points de côté pleurétiques, les douleurs de rhumatisme furent communs, & parurent seuls, ou se joignirent à la fièvre rémittente.

Le 12 Novembre les troupes entrerent en quartiers d'hiver.

Quoiqu'il y eut eu dans le grand camp beaucoup de maladies pendant la campagne, la mortalité ne fut pas cependan considérable, & le nombre de ceux qu'on envoya aux hôpitaux à la fin de cette même campagno, doit paroître fort modéré, si l'on considere qu'elle finit fort tard.

Mais en Zélande la maladie fut considérable dans les qua re bataillons qui depuis le commencement de la campagne y avoient été en partie campés, & en partie dans des quartiers,

les uns dans le Zuit-Beveland (1), & les autres dans l'Isle de Walcheren, deux petits pays du département de cette Province. Ces troupes furent tellement incommodées, soit dans le camp, soit dans les quartiers, que lorsque la maladie parvint à son plus haut période, quelques-uns de ces corps avoient au plus cent hommes en état de faire le service; ce qui faisoit seulement environ la septieme partie d'un bataillon complet. Le *Royal*, en particulier, n'eut à la fin de la campagne, que quatre hommes qui se fussent toujours bien portés. Or, comme nous avons déja traité suffisamment de la nature de l'air de la Zélande, & que nous avons prouvé que les fiévres rémi tentes & intermittentes, & les dysenteries, en sont les effets & la suite (2), il suffit de renvoyer nos Lecteurs à cette par- 1747.

(1) Beveland, Isle de la Zélande, partagée par l'Escaut en Zuit-Beveland & Nort Beveland, Beveland méridional & Beveland Septentrional.

(2) Chap. I. pag. 34, 35, &c.

1747. tie de notre Ouvrage, afin qu'ils puissent se former une idée générale de ces maladies. Pour ceux qui veulent les connoître plus particulierement, ils peuvent avoir recours à la troisieme Partie de cet Ouvrage (1). Je me contenterai de remarquer ici que ces fiévres épidémiques, non-seulement commencerent en Zélande beaucoup plutôt qu'à l'ordinaire, à cause des grandes chaleurs; mais encore se firent sentir plus violemment & devinrent aussi funestes aux habitans qu'à nous-mêmes. Les Officiers ne furent pas plus épargnés; mais comme on prit plus de soin d'eux, & plus à tems, leurs fiévres se trouverent accompagnées de symptômes moins violens & moins fâcheux que celles des soldats. Mais l'Escadre commandée par M. Mi chell, qui pendant tout ce tems-là étoit à l'ancre dans le canal, entre le Zuit-Béveland & l'Isle de Walcheren, où la maladie parut avec tant de violence, ne se trouva attaquée ni de fiévres ni de dysenteries, & au

(1) Chap. IV. § 2.

milieu de cette contagion, elle jouit d'une ſanté parfaite: preuve que l'air humide & putride des marais étoit diſſipé, ou du moins corrigé avant que de parvenir à l'Eſcadre, & qu'une ſituation en plein air eſt un des meilleurs préſervatifs contre les maladies d'un pays bas & marécageux, dans le voiſinage duquel on ſe trouve 1747.

A proportion que l'Automne devint plus frais, ces fiévres diminuerent de leur ardeur, & ſe changerent plus aiſément en intermittentes, quoique toujours irrégulieres & d'une mauvaiſe eſpece. La dyſenterie ne fut pas générale, quoique aſſez commune, & l'on remarqua que ceux qui en étoient attaqués, évitoient ordinairement la fiévre, ou que ſi quelqu'un les avoit toutes les deux, c'étoit alternativement; de ſorte que lorſque la dyſenterie paroiſſoit, la fiévre ceſſoit, & lorſque la dyſenterie étoit arrêtée, l'autre revenoit. Il s'enſuit que quoique ces deux maladies fuſſent bien différentes, elles provenoient cependant d'une même cauſe.

A l'égard des trois autres bataillons qu'on envoya à Berg-op-Zoom, ils

1747. camperent dans les lignes de cette place, & ils y resterent pendant la campagne. Cette ville se trouve située sur une petite hauteur ; mais le pays qui l'environne étant en quelques endroits marécageux, l'air y est moins sec qu'aux environs de Maſtricht, quoiqu'il n'y soit pas aussi humide qu'en Zélande. La maladie fut dans la même proportion, soi pour l'espece, soit pour la violence, & garda un milieu entre celles qui dominerent dans ces deux endroits : c'est-à-dire que les fiévres furent autant au-dessous de la violence de celles de la Zélande, qu'elles étoient au dessus des fiévres douces rémittentes du grand camp. Si les dysenteries parurent plus fréquemment dans les lignes de Berg-op-Zoom qu'en Zélande, cela vint de ce que les solda s étoient plus exposés à la pluie, & qu'étan dans un camp fixe, la maladie se communiquoit plus aisément.

A la fin de la campagne, il se trouva dans les hôpitaux, sans compter les blessés, plus de qua re mille hommes, tant du gros de l'armée Angloise, que des détachemens, ce qui faisoit un peu plus du cinquieme du total,

total. Mais on doit observer que les quatre bataillons qui étoient en Zélande en fournirent eux seuls près de la moitié, de sorte que lorsqu'ils entrerent dans leurs quartiers d'hiver, les malades étoient à ceux qui se portoient bien, à-peu-près comme quatre à un. 1747.

CHAPITRE VIII.

Relation générale des maladies de la campagne dans le Brabant. Hollandois en 1748.

CETTE campagne, qui fut la derniere, commença de très bonne heure; car le 8 Avril l'armée campa à Hillenraet, près de Ruremonde, avec quinze bataillons & quatorze escadrons. Depuis l'ouverture de la campagne, jusqu'au commencement de Mai, il fit très-froid, il tomba de la neige, & il y eut des vents violens accompagnés de pluie; mais le service ne fut pas rude, & le terrein étoit sec. 1748.

1748. Le 12 Mai l'armée quitta Hillenraet, & en peu de jours elle vint à Nistelroy, où nous campâmes pour la derniere fois, laissant dans l'hôpital de Cuick environ cinq cent hommes, qui, pour la plupart, avoient des maladies inflammatoires. Il parut un nombre extraordinaire de fiévres intermittentes : elles n'étoient communément que des rechûtes de ceux qui en avoient été attaqués en Zélande & dans les lignes de Berg-op-Zoom la campagne précédente. Elles furent aussi accompagnées d'un peu d'inflammation, qu'on doit attribuer au froid de la saison.

On nous envoya d'Angleterre en ce camp un renfort de sept bataillons. La chaleur commençoit alors à se faire sentir, & souvent elle étoit considérable ; mais quelques orages, accompagnés de tonnerre & d'éclairs, survenant à propos, détournerent les chaleurs étouffantes & purifierent l'air en le dégageant de ses particules les plus mal-saines. Car on a remarqué que le tonnerre, étant plus fréquent dans les pays couverts & marécageux, il peut avoir pour cause fina-

le, de rafraîchir l'air & d'en corriger la putréfaction, lorsque les chaleurs sont le plus excessives (1). Le terrein étoit pareillement sec, & le camp aëré ; de sorte que, tant que les troupes restèrent en campagne, la maladie fut très-peu considérable. 1748.

J'excepte toutefois les quatre bataillons qui avoient été la campagne précédente en Zélande. Car ils furent sujets à retomber dans des fièvres intermittentes irrégulieres, qui se terminoient souvent en hydropisies. Leurs malades étant en grand nombre, & les Hôpitaux des Régimens, qu'on avoit placés dans des cabanes près des lignes, se trouvant remplis, il s'y engendra bientôt la fièvre d'hôpital, qui, de-là, se communiqua à l'hôpital général établi alors à Ravenstein. Mais les quartiers de cet hôpital étant spacieux & bien aërés, la contagion ne fit pas plus de progrès ; quoique plusieurs des soldats qu'on y amena, fussent couverts de taches pétéchiales.

L'armée décampa le 9 Juillet, &

(1) Musschenbroek, Instit. Phys. Cap. 40.

1748. s'en alla en quartier. On établit à Eyndhoven le quartier principal, avec les trois bataillons des Gardes. On plaça le reste de l'Infanterie dans les Villages des environs, & la Cavalerie près de Bois-le-Duc.

Il n'y avoit en ce tems là que mille malades dans les hôpitaux, en comptant ceux qui y étoient restés de l'hiver dernier & de la campagne précédente ; mais quelques jours après qu'on eut cessé la campagne, il parut une fièvre qui devint en peu de tems aussi fréquente qu'aucune de celles qui avoient jusqu'alors affligé l'armée. Voici les raisons qu'on en donna.

Cette partie du Brabant est presque aussi unie qu'aucun autre endroit des Pays-Bas ; ses seules inégalités sont quelques montagnes sabloneuses & quelques élévations presque insensibles, qui donnent à quelques villages l'avantage de quelques pieds au-dessus du niveau du reste du pays. Le terroir est sabloneux & stérile ; l'on y apperçoit si peu d'eau, qu'au premier coup d'œil on s'imagine qu'il est aride & fort sain. Les apparences sont trompeuses ; on trouve par-tout l'eau à

deux ou trois pieds de la surface, & à proportion qu'elle est plus ou moins avant en terre, les habitans se trouvent plus ou moins sujets aux maladies. Le pays étant situé le long des bords de la partie inférieure de la Meuse, est non-seulement très malsain à cet égard, mais à cause des inondations des petites rivieres qui l'arrosent, il reste sous l'eau l'Hiver entier, & pendant l'Eté il continue d'être humide. Les inondations qu'on a faites depuis le commencement de la guerre, autour des villes fortifiées, n'ont pas peu contribué à augmenter l'humidité & la corruption de l'air. Ces inondations devinrent sur-tout nuisibles au commencement de l'Eté qu'on fit rentrer une partie de ces eaux dans leur lit, après qu'on eut signé les articles préliminaires de la paix. Car ce terrein qui avoit été entierement couvert d'eau, n'ayant été saigné qu'à demi, & devenant par-là marécageux, chargea l'air de vapeurs humides & putrides. Les Etats Généraux s'en étant apperçu à la contagion qui se fit sentir avec violence à Breda & dans les villages voisins, don- 1748

1748. nerent ordre de remettre l'inondation dans son premier état, & de l'y contenir jusqu'à l'hiver.

La maladie fut incomparablement plus grande près de Breda & de Bois-le-Duc, qu'à Eyndhoven, qui étoit à une beaucoup plus grande distance des inondations, & des autres terreins marécageux. C'est pourquoi l'humidité de la plupart des quartiers provenoit principalement des eaux souterraines qui s'évaporoient à travers le sable (1). Il y avoit près de Eyndhoven deux villages, Lind & Zelst; l'un élevé de dix pieds au-dessus de la surface de l'eau, & l'autre de quatorze, hauteur prodigieuse pour le pays; on remarqua que les soldats qu'on y avoit envoyés en quartier, se porterent mieux que par-tout ailleurs.

On mit en quartier à Eyndhoven deux bataillons des Gardes, & le troisieme à la campagne dans les maisons des paysans; de maniere qu'ils ne formoient ensemble que l'enceinte d'un mille. Ce qu'il y eut de surprenant

(1) Vid. Ch. I. pag. 27 & 28.

fut que le bataillon logé hors de la ville, eut toujours trois fois plus de malades que chacun des deux autres, quoique l'un d'eux eût été très-incommodé en Zélande l'année précédente. Or, la hauteur du terrein étant partout la même, on ne peut attribuer cette différence qu'à la grande humidité des cabanes (1) : car ces corps se ressembloient à tous autres égards ; même nourriture, même service & même exercice. Il arriva un cas semblable à un Régiment d'Infanterie. Une de ses Compagnies ayant été mise en quartier dans des maisons situées parmi des bruyeres, elle y jouit d'une santé passable ; mais le reste étant dans un bois, s'y trouva fort incommodé. Le camp des Hollandois établi à Gilsen, tout près de nos quartiers, mais situé sur une bruyere ouverte de tous côtes, se conserva en bonne santé, tandis que nous étions fort mal ; ce qui sert encore à prouver qu'il est très-préjudiciable d'empêcher dans un pays humide, par des plantations serrées, l'air de circuler. 1748.

(1) Vid. Ch. I. pag. 29 & 30.

1748. Telle fut la situation où nous nous trouvâmes. Nous allons voir maintenant jusqu'à quel point le tems concourut à causer cette maladie épidémique.

Il avoit fait très chaud jusqu'alors ; mais pendant les mois de Juillet & d'Août, que la maladie se trouvoit la plus violente, il n'y eut point de pluie, & le tems fut étouffant & sans air. Près des inondations, les brouillards de la nuit étoient épais & fétides Les chaleurs diminuerent au commencement de Septembre, & la maladie à proportion ; mais le froid ne se fit sentir que vers le 20 d'Octobre. Nous eûmes dans ce tems-là quelques jours de pluie & des vents considérables ; vers la fin du mois, il y eut pendant la nuit quelques gelées un peu fortes. Le tems s'adoucit ensuite, & continua de la sorte tant que les troupes resterent dans le pays.

La maladie épidémique parut d'abord sous la forme d'une fiévre ardente ; & ce fut la pire de toutes. Ceux qui en étoient attaqués ; ressentoient tout-à coup de violens maux de tête, & tomboient souvent en

délire. S'ils avoient l'usage de la raison, ils se plaignoient de douleurs dans le dos & dans les reins, d'une soif excessive, d'une chaleur brûlante, accompagnées d'un grand mal & d'une grande oppression d'estomac; ou bien ils vomissoient de la bile avec beaucoup d'efforts; d'autres l'évacuoient par les selles, avec un ténesme & des douleurs dans les intestins. Cette fiévre devenoit généralement rémittente dès les commencemens, surtout en tirant du sang, & en évacuant les premieres voies. Mais si l'on venoit à négliger ces precautions, la maladie devenoit presque continue. La tendence à la putréfaction étoit telle que plusieurs avoient des taches, des pustules, & même des mortifications presque toujours funestes. 1748.

Dans les quartiers voisins des inondations, la plupart des malades éprouverent ces symptômes & autres semblables pendant la premiere fureur de la maladie. Mais les quartiers plus éloignés de l'eau, qui ne se trouvoient exposés qu'à l'humidité naturelle au pays, & à la chaleur de la saison, eurent des fiévres plus bénignes & en plus petit nombre.

1740. Ainsi quoique la maladie fût générale, les troupes qui étoient près des marais souffrirent davantage, soit par le nombre des malades qu'ils eurent, soit par la violence des symptômes. Le Régiment de Grey en quartier à Vucht, village à une lieue de Bois-le-Duc, & environné de prairies alors couvertes d'eau, ou qui avoient été saignées peu de tems auparavant, se trouva le plus incommodé. Les quinze premiers jours ce Régiment n'eut aucun malade ; mais cinq semaines après, il y en eut à la fois sur les listes cent cinquante ; deux mois ensuite il en eut deux cens soixante, ce qui étoit plus de la moitié du régiment, & à la fin de la campagne, il n'avoit en tout que trente hommes qui se fussent toujours bien portés. Les Dragons de Rothes & de Rich, qui étoient près des inondations, furent aussi extrêmement malades. Le Régiment de Johnson, à Nieuland, où les prairies avoient été couvertes d'eau pendant tout l'hiver, & qui venoient d'être saignées, eut quelquefois plus de la moitié de malades. Les Fusiliers Ecossois qui se trouvoient à

Dinther, quoiqu'ils fussent à quelque 1748.
distance des inondations, eurent plus de trois cent malades à la fois, parce que leurs quartiers étoient dans un village bas & humide.

Ce qui parut surprenant, c'est qu'un régiment de Dragons en quartier à Helvoirt, village situé seulement à une demi-lieue Sud-Ouest de Vucht, fut en grande partie exempt du malheur de ses voisins; les fiévres rémittentes & intermittentes n'y étant pas aussi nombreuses, & d'une aussi mauvaise espece; tant il étoit avantageux d'être éloigné des marais, d'avoir des vents qui soufflassent surtout d'un endroit sec, & d'être placé sur un terrein un peu plus élevé, sur des bruyeres ouvertes de tout côté.

Ainsi les troupes furent à peine un mois en quartier, que les listes des malades furent en tout augmentées de deux mille, & qu'elles monterent par la suite beaucoup plus haut. Car la maladie continua pendant tout le mois d'Août, & ne diminua qu'avec les chaleurs vers le milieu de Septembre. Les fiévres alors commencerent, il est vrai, à n'être plus ni

1748. si nombreuses, ni si violentes ; les rémissions furent aussi plus libres ; de sorte qu'insensiblement, avec la fraîcheur du tems, cette fièvre devint réguliere intermittente, & cessa totalement aux approches de l'hiver. Il étoit assez curieux de remarquer que ces fièvres intermittentes baissoient proportionnellement au dessèchement & à la chute des feuilles. Il s'éleve en ce tems-là beaucoup moins de vapeurs, & par la chute des feuilles les villages sont exposés davantage au vent, l'air circule plus librement, & ils deviennent par conséquent plus secs & plus sains.

Les Officiers furent par-tout moins incommodés que les simples Soldats ; avantage qu'on peut attribuer aux bons lits, aux chambres séches & à une meilleure nourriture.

Les Payſans souffrirent beaucoup ; sur-tout ceux qui demeuroient près de Breda & de Bois le-Duc ; mais dans les villes il y eut moins de malades & moins de morts à proportion (1). La maladie fut en général plus

(1) On en donne la raison page 29 & 30.

fréquente parmi les pauvres qui couchoient dans des rez-de-chaussées, se nourrissoient mal & manquoient de remedes. Car sans les évacuations artificielles, la nature n'étoit pas capable de guérir, ou bien elle ne le faisoit que lentement & imparfaitement. Ce pays n'avoit pas éprouvé de tels malheurs depuis un grand nombre d'années, parce que leurs deux grandes causes n'avoient pas concouru; je veux dire les inondations accompagnées d'un Eté & d'un Automne excessivement chauds, & sans air. 1748.

La dysenterie se trouva peu fréquente pendant tout ce tems, circonstance qui, si l'on considere la corruption des humeurs, & combien elles étoient portées à affecter les intestins, mérite qu'on y fasse quelque attention. On peut se ressouvenir qu'on a dit que la dysenterie paroissoit lorsqu'après de grandes chaleurs la transpiration étoit subitement arrêtée, soit par les habits mouillés, le terrein mouillé, ou bien par les brouillards de la nuit & les rosées. Mais quoique ces inconvéniens se présentent communément dans un camp,

1748. ils sont cependant fort rares dans les quartiers. Ajoutez à cela, que la cause de la communication de la dysenterie est moins due à la saison, aux habits mouillés, ou à d'autres accidens, qu'à la contagion provenant des excrémens putrides de ceux qui sont d'abord attaqués de cette maladie. Or dans les quartiers les Soldats étoient non-seulement moins exposés à avoir leurs habits mouillés; mais si quelques uns se trouvoient affectés de ce mal, ils étoient tellement dispersés, que les privés ne pouvoient occasionner de contagion.

La paix ayant été conclue vers le milieu de Novembre, les troupes sortirent de leurs quartiers pour aller à Willemstad, où elles s'embarquerent sur le champ. Mais les vents contraires ayant forcé plusieurs vaisseaux à rester à l'ancre plus d'un mois, & les troupes ayant eu après cela un passage ennuyeux & orageux, pendant lequel la plupart des soldats restèrent enfermés, l'air se corrompit & produisit la fièvre de prison ou d'hôpital.

Ce fut encore pis sur les vaisseaux

qui transporterent à Ipswich les malades de l'hôpital général d'Oosterhout. Car soit qu'il y eût déja parmi eux quelques semences de maladie, soit qu'ils fussent trop serrés à fond de cale où ils resterent trois semaines, plusieurs se virent attaqués de cette fiévre à bord, ou bientôt après leur débarquement. On remarqua que le plus grand nombre de maladies, & celles où il parut plus de malignité, se trouverent sur un vaisseau dans lequel il y avoit deux hommes dont les membres étoient gangrenés. Cet accident fut non seulement cause que l'infection se répandit davantage sur mer, mais aussi dans les salles de l'hôpital où on les mit, après qu'on eut abordé. 1748.

L'hôpital préparé à Ipswich, qui n'étoit destiné qu'aux malades d'Oosterhout, se vit forcé d'en admettre d'autres que le mauvais tems obligea de relâcher à cette côte; de sorte qu'il y avoit en tout quatre cent personnes, la plupart malades de cette fiévre contagieuse. Il y en eut un si grand nombre à la derniere extrémité, parmi ceux qui venoient de

1748. dessus les vaisseaux destinés à transporter les malades, que l'infection & la mortalité furent d'abord considérables. Mais comme les salles étoient spacieuses, & qu'on logeoit en ville les malades à mesure qu'ils se rétablissoient, on les éloignoit par-là d'une nouvelle contagion; & comme l'on gagnoit plus d'espace pour ceux qui continuoient toujours à ne se pas bien porter, l'air se purifia de jour en jour, & la maladie baissa plutôt qu'on ne s'y étoit attendu. Ainsi on supprima l'hôpital, qui avoit duré près de trois mois en Angleterre.

Fin de la premiere Partie.

OBSERVATIONS

OBSERVATIONS

SUR LES

MALADIES DES ARMÉES, DANS LES CAMPS *ET* DANS LES GARNISONS.

SECONDE PARTIE.

J'AI donné dans la premiere Partie une relation générale des maladies les plus fréquentes à l'armée, dans l'ordre qu'elles se préſenterent pendant le cours de la guerre ; mais j'ai réſervé pour différentes parties de cet Ouvrage, les deſcriptions particulieres, les cauſes, les préſervatifs

& les traitemens, parce que ce détail auroit trop interrompu la suite des faits, qu'on devoit présenter sous un seul point de vûe ; c'est pourquoi je vais procéder comme il suit :

1°. Je rangerai ces maladies suivant leurs classes différentes.

2°. Je rechercherai leurs causes en tant qu'elles dépendent de l'air, de la nourriture, & du reste des choses non-naturelles.

3°. Je proposerai quelques moyens pour les prévenir.

4°. Je comparerai les Saisons par rapport à la santé & à la maladie, afin de calculer le nombre d'hommes sur lequel on peut compter pour le service, en différens tems de l'année.

CHAPITRE PREMIER

De la diviſion des maladies les plus ordinaires à une Armée.

LEs Soldats ſe trouvent en tems de guerre dans des circonſtances bien différentes de celles des autres perſonnes ; en ce qu'ils ſont expoſés davantage aux injures de l'air, & en ce qu'ils ſont preſſés & les uns ſur les autres dans les camps, dans les caſernes & dans les hôpitaux. C'eſt pourquoi la diviſion la plus générale de ces maladies, eſt en celles qui proviennent de l'intempérie de la ſaiſon, du mauvais air & de la contagion.

On peut réduire à deux ſortes les maladies militaires qui dépendent de la ſaiſon : ſavoir à celles d'Eté & à celles d'Hiver, ou ce qui eſt la mêmê choſe, aux maladies des camps & à celles ds garniſons. Comme on ne peut éviter d'être expoſé au froid au commencement d'une campagne, & quelque tems avant qu'on la quitte,

les maladies d'hiver se font sentir vers la fin de l'automne, & ne cessent entierement que vers le milieu de l'Eté. D'un autre côté, comme les chaleurs de l'Eté & les vapeurs humides de l'Automne disposent le corps à la maladie, celles qui régnent dans le camp ne finissent jamais entierement avec la campagne ; mais elles continuent encore quelque tems après que les troupes se sont retirées dans leurs quartiers d'hiver. De sorte que partout où nous ferons mention des maladies d'Eté ou d'Hiver, des Camps ou des Garnisons, on doit toujours supposer qu'elles se prolongent ainsi.

Si au lieu de déterminer par les Saisons les maladies les plus générales d'une armée, on veut le faire par l'état où se trouve alors le corps, on peut les diviser en inflammatoires & en putrides ; les maladies inflammatoires se trouvant les mêmes que celles d'Hiver & du commencement de la campagne ; & les putrides n'étant autres que celles d'Eté, d'Automne, & partie de celles qui sont portées du camp dans les garnisons.

Les maladies inflammatoires, ou

d'hiver, les plus fréquentes, ſont des toux, des pleuréſies, des péripneumonies, des rhumatiſmes aigus, des inflammations du cerveau, des inteſtins & d'autres parties, accompagnées de fiévre. Il ſe trouve des inflammations plus légeres avec peu de fiévre, & des fiévres d'une eſpece inflammatoire, où il n'y a point de partie aſſez particulierement affectée pour pouvoir donner un nom à la maladie. On peut auſſi rapporter à la même claſſe ces maladies chroniques, qui doivent leur origine à des inflammations; les principales ſont des rhumes anciens, des conſomptions & des rhumatiſmes ſans fiévre. Or toutes ces maladies viennent originairement d'une ſuppreſſion de la tranſpiration, dans le tems que les fibres ſont très-tendues, & que les pores de la peau & le poumon ſe trouvent plus reſſerrés. Mais la cauſe ne dépend-elle pas plutôt de quelque choſe qui eſt dans l'air, & qu'on a pris avec la reſpiration? c'eſt ce qui n'eſt pas encore clair.

La nature des maladies d'Eté & d'Automne eſt tout-à-fait différente,

Dans ces saisons les fibres sont relâchées, les fluides plus raréfiés & plus disposés à la putréfaction. Si dans cet état il arrive que la transpiration, ou quelqu'autre excrétion, destinée à évacuer les parties les plus volatiles ou putrides du sang, soit arrêtée, il s'ensuivra une fiévre rémittente ou intermittente, un *cholera morbus* ou une dysenterie, suivant l'acrimonie des humeurs, le lieu qu'elles occupent & le cours qu'elles auront pris. Hippocrate attribue les maladies de cette nature à la trop grande abondance de la bile, & la plupart des autres Auteurs à sa corruption; de sorte qu'il est fort ancien & fort général de leur donner le nom de bilieuses, quoique peut-être le nom de putride leur convint davantage. En effet, dans tous les pays chauds & dans les camps où les Soldats sont tant exposés au soleil, si la bile n'est pas plus abondante, elle est du moins plus disposée à la corruption qu'à l'ordinaire, & quoique cette circonstance ne soit pas probablement la premiere cause de la fiévre, cependant elle l'accompagne fréquemment, & les maladies d'Eté &

d'Automne, & concourt peut-être à les rendre plus dangéreuſes.

Mais quand les mêmes cauſes opérent plus lentement, ou que les maladies dont je viens de faire mention, ne ſont guéries qu'imparfaitement, il ſe forme des obſtructions dans les viſceres, ou ils ſont affectés de maniere à donner lieu à diverſes maladies chroniques. Ainſi en obſervant la variété, & la fréquence des maladies qui paroiſſent en ce tems, on trouvera l'ancienne maxime, qui veut que l'Eté & l'Automne ſoient les plus malſaines de toutes les ſaiſons (1), non-ſeulement vérifiée par rapport aux climats plus chauds; mais encore par rapport à un camp, où les hommes ſont ſi fort expoſés à la chaleur & à l'humidité, cauſes des maladies putrides & contagieuſes.

Après avoir établi cette diſtinction générale entre les maladies d'Eté &

(1) *Saluberrimum ver eſt; proxime deinde ab hoc hyems; periculoſior æſtas; autumnus longe periculoſiſſimus. Celſ.* (Ex Hipp. Aphor.) Lib. II. Cap. I.

d'Hiver, il est à propos de considérer les parties de ces deux saisons, pour voir leur effets sur la santé des troupes, dans les camps & en garnison. Lorsque l'hiver commence, les soldats étant très peu couverts, se trouvent particulierement sujets à des rhumes, des pleurésies, des péripneumonies & autres maladies inflammatoires qui proviennent du froid. Les mêmes continuent pendant tout le Printems; mais comme le tems devient alors plus doux, elles diminuent considérablement: ainsi cette saison est la plus salubre pour une armée. Mais aussi-tôt que les troupes entrent en campagne, quand même ce ne seroit pas avant le commencement ou le milieu de Mai, ce changement occasionne de nouveau toutes les maladies d'hiver, avec quelques fiévres intermittentes & des flux de ventre d'une espece inflammatoire. Au commencement de Juin, la plupart des maladies inflammatoires, ou d'hiver, disparoissent, & ce qui en reste s'adoucit. C'est par cette raison que ce mois est communément le plus salubre de la campagne, & parce que les fiévres

épidémiques

épidémique d'Automne n'ont fait encore aucun progrès. Le mois de Juillet se trouve pareillement favorable si jusqu'alors l'Été n'a point été trop chaud, & si les Soldats ne se sont point couchés sur un terrein mouillé, ou avec des habits mouillés ; accidens qui donnent la plupart du tems naissance à la dysenterie. Mais les maladies n'ayant pas tant de violence lorsque les chaleurs sont douces & qu'on campe sur un terrein sec, les fiévres rémittentes & les flux de ventre ne commencent que vers le milieu ou à la fin d'Août, tems où les jours sont encore fort chauds, mais où la fraicheur des nuits occasionne des rosées abondantes & des brouillards. La dysenterie baisse avec l'Automne ; mais les fiévres rémittentes continuent tant qu'on reste campé, & ne cessent jamais entierement qu'avec les premieres gelées. Enfin vers la fin de la campagne, le froid renouvelle une grande partie des symptômes inflammatoires. Ces inflammations sont souvent seules les premieres maladies de l'hiver ; mais communément elles

se trouvent jointes à la fiévre rémittente.

Tel est le cours ordinaire de ces fiévres. On peut cependant remarquer que ni les maladies inflammatoires, ni celles d'automne, ne sont pas tellement bornées à leurs saisons, que divers accidens n'y apportent quelquefois du changement. Quoiqu'il ne puisse y avoir de précision à cet égard, il n'en est pas moins important de connoître ce qui se présente le plus souvent. En 1746, que les troupes camperent dans le nord de l'Ecosse, les maladies inflammatoires continuerent pendant tout l'Eté, à cause de la froideur du climat ; & l'on ne vit aucune fiévre d'Automne, ou s'il y en eut, elle fut accompagnée de tant d'inflammation, que la saignée opéra la plus grande partie de la guérison.

On doit de plus observer que comme le passage d'une saison à l'autre se fait par degrés insensibles, il se trouve à leur jonction un mêlange de ces deux espéces de maladies. Ainsi sur a fin du mois de Juin, ou au com-

mencement de Juillet, les symptômes inflammatoires diminuent ou se retirent, & ceux qu'on appelle bilieux (1), ou putrides, avancent de leur côté ; de sorte que quelles que soient les causes qui occasionnent une maladie, elle vient d'inflammation, ou de la corruption des humeurs, ou d'un mêlange des deux. De même, vers le déclin de l'automne, les toux, les points de côté, les douleurs de rhumatisme & autres symptômes des inflammations d'hiver, se joignent aux fiévres d'Automne.

Enfin, il est à propos de remarquer que les maladies d'Hiver & d'Eté different beaucoup par rapport à leur traitement. Ainsi, dans toutes les maladies inflammatoires, ou d'hi-

(1) J'avertis encore une fois le Lecteur que par ce terme *bilieux*, je distingue quelques maladies, plutôt par complaisance pour les opinions communes, que suivant la Pathologie ; puisqu'on n'a jamais prouvé que les fiévres d'Automne, ou les dysenteries fussent causées par la trop grande abondance de la bile ou par sa corruption.

ver, la premiere attention est de diminuer la force du sang, de relâcher les fibres, & de faire une révulsion des parties enflammées. Les principaux remedes pour y réussir, sont la saignée & les véscatoires. Mais en Eté & dans l'Automne, les humeurs se trouvant dans un état de putréfaction & les solides trop relâchés, on aura sur-tout besoin de remedes qui débarrassent les premieres voies, qui corrigent ou expulsent les parties les plus corrompues des fluides, & qui fortifient les fibres. De-là vient qu'on se sert généralement des vomitifs, des purgations, des acides & du quinquina.

Tel est l'ordre dans lequel nous pouvons ranger les maladies qui dépendent des saisons ou du tems. Il nous reste à considérer celles qui proviennent du mauvais air & de la contagion. Les plus fatales sont, la dysenterie & la fiévre d'hôpital, qui se répandent le plus souvent par infection, quoiqu'elles soient produites par d'autres causes. La petite vérole & la rougeole sont aussi d'une na-

ture contagieuſe ; mais comme elles n'ont jamais été générales, je ne les mettrai point au nombre des épidémiques d'une armée.

Les maladies vénériennes & la galle ſont des infections d'une eſpece différente. La premiere n'étant pas plus ordinaire aux ſoldats qu'aux autres hommes, je la paſſerai pareillement ſous ſilence ; mais comme la derniere arrive ſi fréquemment dans les camps, dans les caſernes & dans les hôpitaux, on peut la mettre au nombre des maladies militaires, & par cette raiſon, j'en parlerai dans la ſuite.

CHAPITRE II.

Des causes des Maladies les plus ordinaires à une armée.

IL paroît par la premiere Partie, que les maladies les plus fréquentes d'une armée, étant occasionnées par les changemens sensibles qui arrivent dans l'air, elles doivent par conséquent avoir leurs révolutions & leurs périodes, comme les saisons dont elles dépendent ; ou bien elles sont produites par les accidens presqu'inséparables de la vie militaire. Il est donc fort à propos d'avoir une connoissance parfaite de ces deux causes, afin de trouver les moyens de diminuer leur influence.

§. I.

Des maladies occasionnées par le chaud & par le froid.

Les grandes chaleurs auxquelles les

Soldats (1) ſont expoſés tout le jour, en relâchant les fibres, & en diſpoſant les humeurs à la putréfaction, ſont la cauſe éloignée, plutôt qu'immédiate, d'une maladie générale. C'eſt ce qui arrive dans toutes les campagnes, où l'on a obſervé que jamais on n'a vû de maladies épidémiques à la ſuite des grandes chaleurs, à moins que la tranſpiration n'eut été arrêtée par des habits ou des lits mouillés, ou par des roſées & des brouillards; & en ce cas, des fiévres ou des dyſenteries ne manquoient pas de s'enſuivre. Quoique les chaleurs euſſent

(1) Les Soldats, dans le camp, ſouffrent beaucoup de la chaleur, parce qu'ils ſont continuellement expoſés à l'ardeur du ſoleil, ſans avoir rien pour s'en défendre que des tentes aſſez minces, où l'air ſe trouve tellement reſſerré que la chaleur y eſt quelquefois plus inſupportable qu'au ſoleil. Cette circonſtance, jointe aux exhalaiſons d'un camp, cauſe, même dans le Nord, une très-grande reſſemblance entre les maladies épidémiques d'Eté & d'Automne, qui arrivent dans les Armées, & celles des pays méridionaux, de ceux ſur-tout où l'air eſt humide.

continué long-tems pendant la campagne de 1743, cependant nous n'eûmes de grandes maladies qu'après la bataille de Dettingen ; nos Soldats s'étant couchés mouillés la nuit qui la suivit, la dysenterie parut immédiatement (1). L'Eté de 1747 fut pareillement tres-chaud, mais sans aucun mauvais effet, jusques vers la fin du mois d'Août. Les nuits devenant alors froides, & les rosées & les brouillards de la nuit arrêtant la transpiration, amenerent visiblement la même maladie (2). Quoique les chaleurs fussent grandes dans la derniere campagne, elles causerent peu de maladies, jusqu'à ce qu'on eût mis les troupes en quartier au milieu des marais. L'humidité & la putréfaction s'y trouvant réunies & portées à un degré considérable, les fiévres ardentes, rémittentes & intermittentes, & les flux de ventre, ne furent que

(1) Part I. Chap. III, pag. 56 & 57.

(2) Part. I. Chap. VII, pag. 114 & 115.

les effets éloignés de la chaleur (1).

On doit cependant convenir que les chaleurs ſe ſont trouvées quelquefois ſi grandes, qu'elles ſont devenues la cauſe la plus immédiate de quelques maladies particulieres. Par exemple, lorſque dans des chaleurs brûlantes, les ſentinelles n'ont rien pour ſe mettre à couvert, ou qu'on ne les releve pas ſouvent, lorſque les troupes ſont en marche, qu'on leur fait faire l'exercice pendant la chaleur du jour, ou bien lorſque par imprudence les Soldats ſe couchent & s'endorment au ſoleil; toutes ces circonſtances peuvent produire des maladies qui varient ſuivant les ſaiſons. Au commencement de l'Eté, elles occaſionnent des fiévres inflammatoires; ſur la fin de cette même ſaiſon, ou au commencement de l'Automne, des fiévres rémittentes ou des dyſenteries.

Mais le froid eſt le plus ſouvent la cauſe la plus immédiate des maladies. Il eſt nuiſible de deux manieres; ſeul

(1) Part. I. Chap. VIII, pag. 124. &c.

ou accompagné d'humidité. Le dernier cas paroît le pire de tous. Les maladies qui proviennent du froid, sont toutes d'une espece inflammatoire; savoir des rhumes, des pleurésies, des péripneumonies, des douleurs de rhumatisme & autres semblables, & des consomptions que dans une armée on doit presque toujours attribuer à un rhume négligé. Nos troupes se trouvent en tems de paix beaucoup moins exposées au froid, à cause de la douceur de nos hivers, & du peu de fatigues qu'elles ont à essuyer. Mais qu'on se rappelle ce qu'un Soldat doit souffrir en tems de guerre, lorsque sans être plus vêtu qu'à l'ordinaire, il quitte, en sortant d'Angleterre, un lit chaud & le feu de son Hôte, pour des casernes froides, un feu modique, & les Hivers rigoureux des Pays-Bas. Or, on a vû dans la relation de la premiere maladie des garnisons, & dans celle des maladies du commencement & de la fin de chaque campagne, combien nos troupes étoient sensibles aux impressions du froid.

§. II.

Des maladies occasionnées par l'humidité.

L'humidité est une cause des plus réquentes du dérangement de la santé. Dans le compte que nous rendîmes des maladies du premier hiver, nous observâmes combien les troupes souffrirent, sur-tout à Bruges, de l'humidité de leurs casernes. On fit la même remarque l'hiver suivant & dans la campagne de 1745. Mais les Soldats se trouvent pareillement exposés à l'humidité dans leurs tentes, où la terre ne peut jamais être parfaitement séche, à cause des exhalaisons continuelles & de la pluie dont elle est souvent abreuvée. Ces exhalaisons sont communes à tous les camps, & particulierement à ceux des contrées basses & humides des Pays-Bas. Mais ni les canaux, ni les grandes inondations, lorsque l'eau est profonde, ne se trouvent pas à beaucoup près si dangereux, & n'exhalent pas

des vapeurs aussi pernicieuses que des terreins marécageux, des prairies qui, après avoir été couvertes d'eau, ont depuis peu été saignées, ou des champs qui, quoique secs en apparence, ne laissent pas d'être humides par la transpiration des eaux souterraines.

On évalue communément l'humidité d'une saison, par la quantité d'eau qui tombe, au lieu qu'on doit plutôt le faire par la continuité des vents humides, soit qu'ils amenent des pluies (1) ou non, mais sur-tout par un tems chaud & sans air, principalement dans les lieux bas & couverts de bois. Si après une inonda-

(1) Je n'ai fait en particulier aucune expérience sur la sécheresse & sur l'humidité des differens vents des Pays-Bas; mais je m'en suis rapporté à l'estimation des autres. Le savant Musschenbroek pense que tous les vents du Nord dessechent en ce pays, que ceux d'Est & de Nord-Est y sont les plus secs de tous, & les vents d'Oüest & de Sud-Oüest les plus humides *Vid. Instit. Physic. Cap. 43.* Comparez aussi Mylord Bacon, *Hist. Nat. Cent 8, Exp. 786.*

tion l'eau croupit & se corrompt sur un terrein bas, les pluies produisent alors dans l'air une humidité fort dangereuse; mais si les pays les plus unis ont des écoulemens, les pluies fréquentes deviennent salutaires en Eté, parce qu'elles temperent la chaleur, qu'elles rafraîchissent l'eau croupie & qu'elles précipitent toutes les exhalaisons putrides (1). On peut remarquer que des maladies pestilentielles ont souvent paru dans des Etés secs & chauds (2); j'ai pareillement observé que les saisons les plus mal-saines, dans une campagne, se trouvent toujours accompagnées des plus grandes chaleurs avec très-peu de pluie. Mais il faut aussi ajouter que quoique les pluies soient communément salutaires en Eté, elles ont cependant des

---

(1) *Voyez* Part. I. Chap. I. pag 32.

(1) *Voyez* Mylord Bacon, Hist. Nat. Cent. IV. Exp. 383.

Diemerbr. de Pest. Lib. I, Cap. 8. & la troisième Partie de cet Ouvrage, Chap. IV, §. IV.

suites fâcheuses, si les soldats sont obligés de se coucher sur la terre mouillée, ou bien de marcher pendant qu'elles tombent.

Le froid & l'humidité, affectant le corps pendant l'hiver, produisirent plusieurs maladies inflammatoires, & occasionnerent des rechûtes parmi ceux qui ne s'étoient pas bien portés l'Automne précédent. Cet effet parut encore d'une maniere plus sensible au Printems & au commencement de l'Eté, lorsque les troupes quitterent leurs quartiers & se mirent en campagne.

Les suites de l'humidité de l'air sont plus à craindre après de grandes chaleurs, & lorsque le sang se trouve raréfié. Car l'humidité non-seulement relâche les fibres, mais elle arrête encore la transpiration & affoiblit la force vitale. Ainsi les humeurs étant beaucoup disposées à la corruption par la chaleur, il n'est pas étonnant qu'il en résulte des maladies d'une nature putride, telles que des fiévres d'Automne & des dysenteries.

Plusieurs Auteurs regardent la trop

grande ſéchereſſe de l'air, comme une cauſe ordinaire des maladies épidémiques ; mais je penſe que c'eſt ſans raiſon, puiſque dans les camps & dans les quartiers d'hiver, les ſoldats ſe trouvent toujours expoſés à une trop grande humidité. Quelques grandes que paroiſſent les ſéchereſſes de l'Eté, on ne peut en conclure une aridité exceſſive de l'air, mais plutôt le contraire. En effet, plus l'air eſt chaud, & plus il diſſout d'eau, & les pluies le débarraſſent d'une grande partie de ſon humidité. Ainſi ce n'eſt peut-être que parmi des ſables arides qu'on peut apprendre à quelles maladies les hommes ſont ſujets dans une atmoſphere trop ſéche.

§. III.

Des maladies qui proviennent d'un air putride.

Je vais maintenant examiner la putréfaction de l'air, qui de toutes les cauſes des maladies eſt la plus funeſte, & celle qu'on comprend le

moins. Ce mauvais air, si pernicieux aux armées, peut se diviser en quatre especes. La premiere vient de l'eau corrompue des marais ; la seconde, des excrémens qui sont autour du camp pendant les chaleurs, & lorsque la dysenterie est fréquente ; la troisieme espece tire son origine de la paille qui se pourrit dans les tentes ; & la quatrieme provient de l'air qu'on respire dans des Hôpitaux pleins de gens incommodés de maladies putrides. On doit aussi rapporter à un degré inférieur de cette derniere espece, l'air des casernes, quand elles sont trop pleines & qu'on n'a pas le soin de les entretenir proprement ; & celui des vaisseaux de transport, lorsqu'on se trouve fort serré & qu'on reste long-tems en mer.

On peut observer à l'égard de la premiere espece de mauvais air, que pendant la derniere guerre l'armée entiere n'a jamais campé assez près des marais, pour qu'elle en fût sensiblement incommodée ; mais quelques détachemens souffrirent de cette cause, un en Zélande, & un autre dans les

les lignes de Berg-op-Zoom (1) ; & la derniere année de la guerre, une grande partie des troupes ayant été mise en quartier près des inondations de Bois-le-Duc, elles devinrent extrêmement malades (2). Or, comme les exhalaisons qui s'élevent des marais sont composées non-seulement de particules aqueuses, mais encore d'émanations putrides, produites par une multitude innombrable de plantes & d'insectes qui y meurent & y pourrissent, il ne paroît pas surprenant que les maladies dont se trouvent affectés ceux qui respirent cet air, soient d'une nature putride & maligne, & que les fièvres d'Automne & les flux de ventre soient dans ce pays si fréquens, si infects & si dangéreux (3).

Après les marais, les endroits les plus mauvais pour camper, sont les terreins bas & trop chargés d'arbres.

---

(1) Part. I. Chap. VII.

(2) Part. I. Chap. VIII.

(3) *Voyez* Part. I. Chap. VII & VIII.

L'air se trouve alors non-seulement humide & mal-sain en lui-même ; mais en croupissant, il devient encore plus susceptible de corruption, à cause des ordures du camp.

La seconde & la troisieme espece de mauvais air, viennent des privés du camp & de la paille pourrie. Ces deux choses sont toujours nuisibles ; mais elles deviennent d'autant plus infectes & dangéreuses, qu'elles renferment les émanations & les excrémens putrides des malades, dans le tems que les flux de sang dominent. Il y a des saisons où les personnes les plus robustes & qui se portent le mieux, se sentent quelques dispositions à la dysenterie. Ces dispositions pourroient se dissiper d'elles-mêmes sans ces vapeurs pernicieuses, qui agissent comme un ferment, & développent la maladie.

La derniere espece tire son origine des hôpitaux, des casernes, des vaisseaux de transport, en un mot, de tout endroit plein de monde, où l'air se trouve tellement renfermé, qu'il perd, par la fréquente respiration,

non-seulement une partie de son principe vital, mais encore qu'il se corrompt par la matiere de la transpiration, qui etant la partie la plus volatile des humeurs, est aussi la plus sujette à la putréfaction. Il s'ensuit de là que la fiévre contagieuse devient fréquente & mortelle à proportion de la malpropreté de ces endroits, du nombre de dysenteries, d'ulceres, & sur-tout de mortifications qui s'y trouvent (1).

§. IV.

Des maladies qui proviennent de défauts dans le régime.

On suppose communément, quoique injustement, que les maladies militaires proviennent en grande partie de l'irrégularité du régime. Si cela se trouvoit fondé, les vicissitudes du

(1) On traitera plus amplement dans la troisieme Partie, Chap. VI, §. VI, des maladies occasionnées par un air putride.

tems & des saisons n'affecteroient pas si visiblement la santé des soldats ; les corps les plus sobres & les plus réguliers ne seroient pas si maladifs ; des nations différentes qui demeurent dans le même camp, & qui vivent chacune à leur maniere, ne se verroient pas sujettes aux mêmes maladies, & l'on n'appercevroit pas en différentes années, une si grande inégalité dans le nombre des malades, si la plupart des maladies provenoient de quelques autres causes que de celles qu'on a déja rapportées. Je conviens qu'il peut y avoir certains régimes qui rendent les soldats un peu moins sujets à la maladie, mais je n'en connois point qui puisse les conserver en santé, si le tems, le terrein sur lequel on campe, & mille autres circonstances, ne contribuent pas à l'entretenir (1).

(1) Ce qu'on dit ici du régime, ne doit s'entendre que des Soldats qui sont en bonne santé, & non pas des malades, à qui on fait observer le régime le plus exact, sans s'en rapporter ni à eux-mêmes ni à leurs gardes.

Un Soldat ne peut, à cauſe de la modicité de ſa paye, donner en tems de guerre dans des excès du côté de la nourriture, défaut le plus ordinaire dans le régime. Il y a plutôt à craindre qu'il ne ſe nourriſſe pas ſuffiſamment : car lorſqu'on ne le met pas dans la néceſſité de manger à un plat commun, il s'en trouve quelques-uns qui dépenſent leur paye en liqueur forte, & qui diſſipent en un jour, ce qui ſuffiroit à peine pour les faire vivre pendant une ſemaine. Mais quand on oblige le ſoldat à fournir ſon contingent pour vivre en commun, on peut être ſûr que la paye ſe trouvant preſque toute employée à une nourriture commune, il ne peut y avoir dans le régime de défaut qui ſoit de quelque conſéquence. On accuſe, il eſt vrai, aſſez ordinairement les Soldats de faire des excès de fruits & de liqueurs, & l'on prétend qu'ils ſont fort ſujets à boire de la mauvaiſe eau ; mais je ne balance point à ſoutenir que ces trois cauſes combinées enſemble, n'ont jamais occaſionné la dixieme partie des maladies

de l'armée, dans aucune de nos campagnes.

Premierement, il faut observer que les liqueurs prises même avec excès, tendent plutôt à affoiblir le tempérament qu'à produire aucunes des maladies communes au camp; ou s'il arrive à quelques soldats de tomber malades après en avoir bu, il n'en est pas moins certain qu'il s'en trouve un beaucoup plus grand nombre qui ne se conservent en santé, qu'en prenant de ces liqueurs avec modération. Ne confondons donc point l'usage nécessaire des liqueurs dans un camp, avec les excès où les soldats tombent chez-nous en tems de paix. Faisons attention qu'ils ont souvent à lutter contre les deux extrêmes, le chaud & le froid, un air humide & mauvais, de longues marches, des habits mouillés, & des provisions assez minces. Or pour pouvoir soutenir toutes ces fatigues, il est nécessaire que leur boisson soit plus forte que l'eau, & même que la petite biere qui, dans les camps, se trouve communément nouvelle & mauvaise, & même trop

chere pour en faire un uſage conſtant.

Paſſons maintenant aux fruits. On les regarde ordinairement comme une des cauſes de la fiévre d'Automne & de la dyſenterie. Mais ces maladies étant de leur nature ou inflammatoires, ou putrides, on ne peut par conſéquent les attribuer à des ſubſtances ſi acides. Si la dyſenterie provenoit d'avoir mangé trop de fruit, cette maladie ne ſeroit-elle pas plus commune parmi les enfans ? Les ſoldats ne les aiment pas avec tant de paſſion ; d'ailleurs ils n'ont pas le moyen d'en acheter. Il n'eſt pas concevable qu'après ce qu'on retient de la paye journaliere, le reſte ſuffiſant à peine pour acheter une livre de bonne viande, un ſoldat en veuille mettre une partie en fruit. Un petit nombre de maraudeurs en volent, il eſt vrai, dans les jardins ; mais les plus rangés d'entre les ſoldats ſe trouvent également ſujets à la dyſenterie & à la fiévre des camps. On peut encore remarquer que le plus dangéreux flux de ventre que nous ayons éprouvé, commença vers la fin de

Juin (1), dans le tems qu'on ne voyoit à la campagne d'autres fruits que des fraises, dont les soldats cependant ne goûterent point ; & que la même maladie cessa entierement avant le premier d'Octobre, lorsque le raisin étoit mûr, & en si grande abondance, que les vignobles étant ouverts de tous les côtés, les soldats en mangerent autant que bon leur sembla. Ajoutons à ces raisonnemens l'autorité de Sydenham, qui ne met jamais les fruits au nombre des causes des dysenteries épidémiques qui parurent de son tems à Londres (2).

Degnerus, autre observateur exact, qui a fait sur cette maladie un excellent Traité, déclare expressément que les fruits ne furent nullement la cause de la dysenterie, qui fit, il y a quelques années, tant de ravage à Nimegue (3).

Ce point étant aussi évident, il

(1) Part. I. Chap. III, pag. 57 & 58.

(2) *Vid.* Op. §. IV. Cap. III.

(3) *Vid.* Hist. Dysent. Cap. II. §. 30.

semble

ſemble étonnant que l'opinion contraire ait été ſi généralement admiſe. Mais voici les raiſons qui ont pû ſervir à établir ce préjugé. Le flux de ſang arrive communément dans la ſaiſon des fruits ; comme ils lâchent le ventre & qu'ils cauſent ordinairement des tranchées, il étoit naturel de n'attribuer la dyſenterie qu'à un excès en ce genre, d'autant plus que la véritable cauſe paroiſſoit moins remarquable. Mais indépendemment que les fruits occaſionnent rarement un cours de ventre aux perſonnes robuſtes, on doit faire attention que la dyſenterie des camps differe beaucoup de la diarrhée ordinaire par les ſymptômes, le danger & le traitement. Je conviens que les fruits pris avec excès, ſur-tout dans un pays humide, peuvent diſpoſer le corps à des fiévres intermittentes ; mais la fiévre rémittente du camp eſt non ſeulement d'une nature plus putride, mais encore la plupart du tems accompagnée d'une inflammation ſenſible. Quand même les fruits ſeroient capables de produire ces fiévres & ces flux de

de ventre qui dominent dans une armée ; cependant comme en plusieurs centaines de personnes attaquées de ces maladies, dont j'ai pris soin, je n'ai jamais remarqué, après les recherches les plus exactes, que les fruits en aient été la cause ; je conclus que c'est un cas si rare, qu'on peut l'omettre dans la relation qu'on donne de la dysenterie. Il est en même tems à propos d'observer que quiconque a un flux de ventre, ou qui peu de tems auparavant en a été incommodé, doit s'abstenir de manger du fruit. Car quoique les acides soient bons pour corriger la disposition à la putréfaction, cependant les intestins peuvent être trop relâchés & trop délicats pour souffrir un aliment acide, froid & venteux. Par la même raison, ceux qui relevent depuis peu de fièvres intermittentes, doivent s'abstenir de fruits, ou en manger modéremment. Les personnes qui se portent le mieux, ne doivent pas non plus en faire des excès dans les pays marécageux, & où l'air n'est pas renouvellé ; parce que tout ce

qui eſt froid & relâchant de ſa nature, affoiblit trop le tempérament & l'eſtomac en particulier ; au moyen de quoi, le fruit, quoiqu'il ſoit en lui-même antiſeptique, peut ſervir de fondement à quelque maladie putride.

Enfin, on prétend que la mauvaiſe eau occaſionne un grand nombre de maladies, & c'eſt une opinion généralement reçue & très-ancienne. Hippocrate lui-même attribue beaucoup d'incommodités à cette cauſe. Mais ſans vouloir approfondir la juſteſſe de ces idées, je remarquerai ſeulement qu'il ne faut pas appliquer ce que ces Auteurs ont écrit de l'eau des pays où ils vivoient, à celle dont notre armée faiſoit uſage communément, & qui étoit abondante & bonne. J'en excepte l'eau qu'on but en Zélande, qui, étant moins pure, put concourir avec d'autres cauſes à rendre la maladie ſi générale dans ce pays (1). Mais tout le reſte du tems,

(1) *Voyez* Part. I. Chap. I & VII.

& par-tout ailleurs, l'eau étoit bonne, & particulierement dans les deux saisons où le flux de sang parut le plus épidémique (1).

Enfin, si l'on veut se donner la peine de lire la relation que nous avons donnée des différentes campagnes, on y verra une si grande conformité dans la naissance & les périodes des maladies, avec la salubrité ou l'insalubrité de l'air, qu'on doit être convaincu que ni l'abus des liqueurs & des fruits, ni les mauvaises eaux, ne peuvent beaucoup contribuer à les produire.

---

(1) Savoir au camp de Hanau en 1743, & à Maſtricht en 1747. *Voyez* Part. I. Chap. III & VII.

§. V.

Des maladies occasionnées par l'excès du repos & du mouvement, du sommeil & des veilles, & par la malpropreté.

La vie d'un Fantassin se trouve communément sujette aux deux extrêmes, le travail & l'inaction. Quelquefois il est prêt à succomber sous la fatigue, lorsque avec ses armes, son havresac, & le reste de l'attirail qu'il lui faut porter, il se voit encore obligé de faire de longues marches, sur-tout par des tems chauds ou pluvieux; mais il lui arrive plus souvent de croupir dans le repos. Les Cavaliers menent un genre de vie plus uniforme, & les marches ne leur sont pas fort pénibles; soit en campagne, soit en quartier, le soin de leurs chevaux leur donne un exercice continuel, mais modéré & facile; raison de plus pour se conserver en bonne santé.

Le service devient quelquefois si fréquent & si pressé, que les troupes

n'ont pas le tems de dormir ; mais cela ne se rencontre qu'assez rarement, & communément lorsque les soldats ne sont plus en faction, ils dorment trop ; ce qui énerve le corps & le rend sujet aux maladies.

Personne n'ignore la nécessité d'entretenir la transpiration, & que la malpropreté concourt, avec d'autres causes, à la supprimer. J'ai remarqué dans les Hôpitaux que lorsqu'on y apportoit du camp des gens qui avoient la fiévre, rien ne provoquoit tant les sueurs, que de leur laver les pieds, les mains, & quelquefois le corps entier, avec du vinaigre & de l'eau chaude, & de leur donner du linge blanc. Aussi les Officiers ont-ils raison, soit pour la montre, soit pour la santé des soldats, d'exiger avec tant de rigueur la propreté de leurs personnes & de leurs habits.

Il est à propos de parler ici de la gale, maladie si commune parmi les soldats. Elle se répand si aisément par le contact de la personne incommodée ou de ses habits, qu'un seul homme la communiquera bientôt à tous les

autres ſous la même tente, dans la même caſerne. Cette circonſtance, jointe au peu d'attention pour la propreté, qu'ont les perſonnes de cet état, fait qu'il eſt preſque impoſſible d'extirper cette maladie, quoique la guériſon de chacune en particulier, ſoit fort aiſée.

CHAPITRE III.

Des moyens généraux pour prévenir les maladies dans une armée.

QUoiqu'on puisse à peine éviter la plupart des causes dont on a fait mention ci-dessus, savoir l'excès du chaud, du froid, ou de l'humidité ; l'état putride de l'air, la grande fatigue, les habits mouillés & mille autres circonstances ; cependant comme toutes ces choses disposent seulement le corps à la maladie, & ne la causent pas nécessairement, il s'ensuit qu'on peut prendre des précautions qui mettront le soldat en état de résister à la plupart des fatigues auxquelles il se voit exposé dans la vie militaire. Il est presque inutile d'ajouter que les préservatifs contre les maladies ne doivent point consister en remedes, ou dépendre de quelque chose que le Soldat peut négliger ; mais d'ordres seulement qu'on lui fera exécuter avec

d'autant plus de facilité, qu'ils ne lui paroîtront point déraisonnables.

Nous allons donc examiner les moyens dont on doit faire usage pour se préserver des maladies, & nous suivrons l'ordre des causes dont on a fait mention plus haut (1). Les principales dépendant de l'air, nous considérerons les diverses précautions qu'il faut prendre à cet égard, & nous proposerons ensuite des réglemens au sujet du régime, & des autres points importans qu'il dépend des Officiers de faire observer.

§. I.

Comment on peut prévenir les maladies qui proviennent du chaud & du froid.

Pour pallier les effets d'une chaleur excessive, les Généraux ont jugé à propos de régler les marches, de façon que les Soldats pussent arriver à l'endroit destiné, avant la grande

(1) Chap. II.

chaleur du jour ; ils ont pareillement donné des ordres fort précis, pour qu'aucun soldat n'eût à dormir hors de sa tente, qu'il peut couvrir dans les campemens fixes avec des branches d'arbres, pour se garantir par le moyen de leur ombre de l'ardeur du soleil (1). Il est de la derniere importance de faire lever les soldats de bonne heure, & de leur faire faire l'exercice avant que la fraîcheur de la matinée soit tout à fait passée. On évite par-là non seulement les chaleurs excessives, mais encore le sang étant rafraîchi & les fibres fortifiées, le corps se trouve plus en état de supporter la chaleur du jour. Enfin, dans les tems fort chauds, on a regardé comme très-utile d'abréger le tems que les sentinelles doivent être en faction, lorsqu'il faut nécessairement qu'elles soient exposées au soleil.

(1) *Ne aridis, & sine opacitate arborum, campis aut collibus, ne sine tentoriis æstate, milites commorentur.* Veget. de Re Milit. Lib. III. Cap. II.

Les préſervatifs contre le froid conſiſtent en habits, en couvertures de lit, & en un feu modéré. L'expérience que nous avons eue de l'utilité des camiſoles, pendant la campagne que nous fîmes en hiver dans la Grande-Bretagne (1), devroit nous apprendre à pourvoir de même nos armées dans une autre guerre. Il n'y a point, parmi les Etrangers, de ſoldats qui ſoient ſans cette partie néceſſaire de l'habillement, ni même de gens de la plus vile condition. Ces camiſoles ſeroient non-ſeulement utiles dans les quartiers d'hiver, mais encore dans les commencemens & ſur la fin d'une campagne. L'on auroit pareillement beſoin de manteaux pour les ſoldats qui ſont en faction; la relation générale des maladies du premier hiver, en fait aſſez ſentir les avantages. Un troiſieme article, non moins important, eſt de donner aux ſoldats des ſouliers forts, puiſque perſonne n'ignore combien il eſt aiſé de gagner

(1) Part. I. Chap. VI. pag. 91.

un rhume, lorsqu'on a les pieds humides.

Le second moyen pour préserver les troupes des maladies dont on a fait mention, consiste à distribuer une couverture par chaque tente de l'Infanterie. Ce réglement, quoiqu'en usage par-tout ailleurs, n'a presque pas eu lieu dans l'armée Françoise ou dans la nôtre. Nous avons observé combien les manteaux étoient utiles à la Cavalerie (1). De quel avantage ne seroient donc pas des couvertures pour conserver la santé des soldats, à la fin & au commencement d'une campagne. La seule chose qu'on doive examiner, est de voir si la dépense & l'embarras de ce surplus de bagage, l'emporte ou non sur l'avantage qu'on pourroit en retirer (2).

Le dernier article regarde le feu. Nos soldats ne peuvent s'en passer,

---

(1) *Voyez* Part. I. Chap. III. pag. 55, 64.

(2) Depuis les premieres Editions de cet ouvrage, on a donné des couvertures à l'Infanterie.

puiſque de tous les peuples guerriers ce ſont les moins accoutumés au froid. Mais comme il eſt avantageux qu'ils en endurent un peu, afin de s'endurcir contre les commencemens d'une campagne, on ne doit leur fournir du feu qu'autant qu'il leur en faut pour faire cuire leurs alimens, pour corriger l'humidité de leurs caſernes, & pour adoucir la rigueur d'un hyver trop rude. Du reſte, il faut plutôt ſe fier à des habits chauds & à leurs exercices qu'au feu, pour les garantir des maladies cauſées par le froid. Végece (1) qui a fait un Recueil des principales maximes de l'ancienne diſcipline militaire des Romains, recommande aux Officiers ces deux articles eſſentiels, les habits & le feu.

---

(1) *Non lignorum patiantur (milites) inopiam, aut minor illis veſtium ſuppetat copia; nec ſanitati enim, nec expeditioni idoneus miles eſt, qui algere compellitur.* De Re Milit. Lib. III. Cap. II.

§. II.

Comment on peut prévenir les maladies qui proviennent de l'humidité.

Quand les troupes vont en garnison, les Maréchaux des Logis sont obligés par leur devoir d'examiner toutes les casernes que les Magistrats du lieu leur présentent, & de rejetter tous les rez-de-chaussées des maisons inhabitées, ou qui paroissent humides. Nous avons eu un exemple qui nous a mis à portée de juger par comparaison, des avantages que procure la sécheresse des étages élevés (1), qui sont toujours préférables, sur-tout dans les Pays-Bas, où les maisons n'ont point d'écoulemens. Mais en cas qu'on ne puisse point avoir de logement sec, la seule ressource, contre les maladies provenant de l'humidité, seroit d'augmenter le feu.

Le plus sûr moyen, lorsqu'on se

(1) *Voyez* Part I. Chap. II. pag. 46.

trouve en campagne, eſt de faire des tranchées tout autour des tentes ; ce qui, non-ſeulement diminue l'humidité naturelle de la terre, mais encore intercepte l'eau de la pluie qui s'écoule ſans mouiller la paille. Cette précaution eſt toujours néceſſaire, quand on ne reſteroit campé que quelques jours dans le même endroit.

Il eſt de la derniere importance de faire diſtribuer aux ſoldats de la paille en abondance, & de la faire ſouvent renouveller ; un lit ſec & nouveau eſt non-ſeulement plus agréable, mais ſert encore de préſervatif contre les maladies. C'eſt auſſi par cette raiſon que les ſoldats en changeant de camp, jouiſſent communément d'une meilleure ſanté, parce qu'alors on abandonne la paille humide & pourrie. Mais dans les camps fixes, où on ne ſauroit toujours ſe procurer de la paille nouvelle auſſi ſouvent qu'il ſeroit utile de le faire, il eſt à propos d'ouvrir les tentes tous les jours pendant quelques heures, & de faire tirer hors de la tente la paille quelquefois par ſemaine, & de la faire ſé-

cher à l'air. Sans cette précaution, non-seulement elle contractera de l'humidiité, mais elle se pourrira en peu de tems & deviendra fort malsaine.

Il est pareillement nécessaire que les Officiers donnent tous les jours de l'air à leurs tentes, sans quoi tout y périroit par l'humidité. On leur conseille encore de ne jamais mettre leur matelas sur la terre, de faire élever leur lit, ou de se servir d'un bois de lit. Des toiles huilées, étendues sur le terrein qu'occupent leurs tentes, interceptent une partie des vapeurs qui s'élevent. Vers la fin de la saison, lorsque le tems devient froid & humide, il est utile de brûler de l'esprit de vin sur le soir, afin d'échauffer & de corriger l'air de l'intérieur de la tente. Mais les Officiers ne doivent en aucun tems tenir l'air trop renfermé, même pendant les froids, sur-tout lorsqu'ils sont malades; prenant toujours pour régle qu'il y a plus de danger à respirer dans une atmosphere humide, chargée des émanations qui sortent de leurs corps, que dans une

tente

tente ouverte avec une marquise baissée.

Les soldats se trouvent inévitablement exposés à la pluie, lorsqu'ils sont en faction ou en marche; leurs habits mouillés les rendent extrêmement sujets aux maladies, à moins qu'on ne leur permette de couper du bois & d'allumer du feu à l'extrémité du camp; indulgence dont j'ai toujours remarqué l'utilité dans ces occasions.

Les camps sont dans une situation plus saine sur les bords d'une grande riviere, lorsque le terrein est également sec; parce que dans le tems des chaleurs, l'air, au moyen de l'eau, se renouvelle continuellement, & dissipe les exhalaisons putrides. A l'égard des quartiers, on doit non-seulement chercher des Villages éloignés des endroits marécageux, mais encore ceux où l'air est moins resserré par les plantations, & qui se trouvent plus élevés au-dessus des eaux souterraines. Dans les pays humides, les Villes sont communément préférables aux Villages ou aux simples Fer-

mes, par les raisons qu'on a déja alléguées (1).

§. III.

Comment on doit prévenir les maladies qui proviennent d'un air putride.

Nous avons rapporté, dans le Chapitre précédent, les causes d'un air putride qui affectent communément une armée; il ne me reste plus qu'à présenter ici quelques réflexions sur les moyens de les écarter ou de les diminuer chacune en particulier.

Premierement, on peut appliquer à l'air putride des marais & des autres eaux dormantes, la plûpart des préservatifs dont on a parlé à l'article de l'air humide. Si les opérations militaires obligent une armée de rester long-tems sur un terrein si mal-sain, le meilleur expédient est de ne pas toujours demeurer dans le même camp (2);

(1) Part. I. Chap. I. pag. 29 & 30. & Chap. VIII. pag. 126 & 127.

(2) *Si autumnali, æstivoque tempore diu-*

car en changeant de camp, on changera pareillement de paille, les troupes auront plus d'exercice, & on laissera derriere soi les privés, qui, dans les camps, deviennent extrêmement dangereux, à cause du grand nombre de dysenteries.

A l'égard des quartiers dans les pays marécageux, si les troupes doivent y séjourner pendant la mauvaise saison, il vaut beaucoup mieux inonder tout-à-fait les campagnes, que de les laisser à moitié sèches : car plus l'eau est basse & plutôt elle se corrompt, & l'évaporation augmente aussi à proportion. Le Régiment qu'on avoit mis à Helvoirt, éloigné seulement d'une demi-lieue de l'inondation, peut servir à prouver combien les troupes peuvent être près des marais

---

tius in iisdem locis militum multitudo consistat, ex contagione aquarum & odoris ipsius fœditate, vitiatis haustibus & aere corrupto, perniciosissimus nascitur morbus, qui prohiberi aliter non potest nisi frequenti mutatione castrorum. Veget. de Re Milit. Lib. III. Cap. II.

sans en être notablement incommodées (1), pourvû que le vent porte les vapeurs d'un autre côté. L'Escadre de M. Mitchel, en Zélande, & les quartiers salutaires d'Eyndhoven, de Lind & de Zelst, dont le voisinage étoit mal-sain, fourniſſent d'autres preuves de la même nature (2). De plus, on a observé, à Rome, que la sphere des vapeurs malignes qui s'exhalent des marais voisins, s'étend seulement aux endroits de la ville qui en sont plus près, & qu'elles y occasionnent des fiévres, tandis que dans le reste de la ville on jouit d'une santé parfaite (3) Ainsi, en s'éloignant un peu des marais, on peut quelquefois prévenir une maladie générale; mais si cela se trouve incompatible avec le service, comme il arriva pendant la campagne de 1747, qu'on fut obli-

(1) *Voyez* Part. I. Ch. VIII. pag 130 & 131.

(2) *Voyez* Part. I. Chap. VII. pag. 119. & Chap. VIII, pag. 126.

(3) *Lancis. de nox. palud. effluv. lib. 2. Epid. 1. cap. 3.*

ge d'envoyer quelques bataillons en Zélande, & pendant l'Eté suivant, que nos Troupes furent cantonnées au milieu des inondations, on doit alors se contenter de diminuer les maux qu'on ne sauroit totalement éviter. Mais comme c'est par le régime & par l'exercice qu'on en vient à bout, je différerai de donner des régles là-dessus, jusqu'à ce que j'en fois à ces articles.

Quand la dysenterie commence à faire des progrès, le meilleur moyen pour s'en garantir, est de quitter le terrein où l'on campe, avec les privés, la paille pourrie, & toutes les autres immondices du camp. Si cette méthode ne se trouve pas incompatible avec les opérations militaires, on doit les réitérer une fois ou deux, & même plus souvent, ou du moins jusque vers le milieu de Septembre, tems où le danger tire en grande partie vers sa fin. La premiere campagne me fournit une preuve de la bonté de cette méthode ; car le long séjour qu'on fit à Hanaux, ne fit qu'entretenir la violence de la dysenterie,

qui, dès qu'on eut abandonné ce camp, diminua subitement (1). En 1745, ce flux de ventre fut moins dangereux qu'on ne l'avoit jamais vû auparavant; on en attribua la cause non-seulement à la fraîcheur de la saison, mais encore aux fréquens changemens de camps, pendant que l'armée étoit le plus en proie à cette maladie (2). Mais si quelques circonstances rendent impraticable le changement de camp, lorsque la dysenterie commence à se répandre, on peut alors se servir d'autres méthodes pour en arrêter les progrès.

Afin de conserver la salubrité de l'air pendant la saison de la dysenterie, on peut défendre aux soldats de se décharger le ventre par-tout ailleurs qu'aux privés, & imposer une légere punition aux contrevenans. D'ailleurs depuis le milieu de Juillet, où dès qu'on s'apperçoit que cette maladie commence à se répandre, on

(1 *Voyez* Part. I. Chap. III, pag. 59.

(2) *Voyez* Part. I. Chap. V, pag. 81.

peut rendre les privés plus profonds qu'à l'ordinaire, & y faire jetter une fois par jour une couche épaiſſe de terre, juſqu'à ce que les foſſes ſoient près d'être pleines, & lorſqu'elles le ſont, on doit bien les couvrir de terre & en creuſer de nouvelles. On doit faire creuſer les foſſes à la tête ou à la queue du camp, précaution fort utile, parce qu'alors les vents en emportent les exhalaiſons au loin. Il eſt de plus néceſſaire de renouveller ſouvent la paille, non-ſeulement parce qu'elle ſe trouve ſujette à ſe pourrir; mais encore parce qu'elle retient aiſément les émanations infectes de ceux qui ont été attaqués de cette maladie. Si l'on ne peut pas ſe procurer de la paille nouvelle, on doit prendre plus de ſoin à donner de l'air à la tente & à la paille, & à les tenir ſéches, comme on l'a obſervé auparavant.

Enfin, quand la maladie commence à être fréquente, on ne doit pas mettre les malades dans un hôpital général; du moins on ne doit pas y en envoyer un aſſez grand nombre pour

corrompre l'air, & par-là non-seulement communiquer aux autres l'infection, mais encore l'entretenir & la conserver parmi eux. Ce réglement paroîtra d'autant plus juste, si l'on compare les faits allégués dans la relation de la campagne d'Allemagne (1), avec ce qui se passa pendant l'Eté de 1747 (2). C'est pourquoi, lorsque la dysenterie domine, les Chirurgiens de chaque régiment doivent traiter les cas légers dans le camp même ; pour les soldats qui sont plus mal, on les mettra dans les hôpitaux des régimens, qu'on doit sur-tout choisir bien spacieux & bien aërés, & ils n'en soigneront qu'autant qu'ils le pourront. Les granges, & autres lieux semblables sont excellens, parce que les vapeurs s'y trouvent dispersées, sans qu'il y ait de risque à courir du côté du froid, puisque le tems est communément chaud pendant cette saison. A l'égard de l'hôpital

(1) *Voyez* Part. I, Chap. III.

(2) *Ibid.* Chap. VII.

général,

général, qu'on n'y admette que ceux que les hôpitaux des régimens ne peuvent contenir, & les malades qui ne fauroient ſuivre l'armée. Si l'on ne diſperſe point les malades de la ſorte, l'hôpital général peut, dans les mauvaiſes ſaiſons, être chargé de pluſieurs milliers de malades, qui ne fauroient être ſoignés que par un plus grand nombre de Médecins que le Public n'y en emploie. Mais quand même on obvieroit à cet inconvénient, il ſeroit toujours fort imprudent de n'avoir qu'un Hôpital général, à cauſe de la grande mortalité qui s'enſuit toujours, de ce qu'un grand nombre de gens attaqués de maladies putrides & contagieuſes, ſont, pour ainſi dire, entaſſés les uns ſur les autres.

Après avoir fait voir, dans la relation de preſque toutes les campagnes, les terribles effets de la fièvre d'hôpital, je n'ai pas beſoin d'appuyer ſur la néceſſité de ſe ſervir de toutes ſortes de précautions pour s'en garantir. Il eſt inutile d'entrer ici dans une deſcription particuliere de cette maladie, je la réſerve pour la troi-

sieme Partie de mon Ouvrage ; je me contenterai seulement de proposer les moyens qui peuvent l'empêcher de paroître tout-à-fait , ou du moins avec autant de contagion & de danger. Je considérerai ces moyens sous les deux articles suivans ; le choix des hôpitaux , & la méthode de renouveller l'air qui y est renfermé.

En traitant du flux de sang , j'ai recommandé , pour la guérison plus prompte des malades , & pour prévenir l'infection , qu'on eût à se pourvoir dans le voisinage du camp , de maisons spacieuses & bien aërées. Les mêmes moyens préviendront pareillement la fièvre d'hôpital , puisque la dysenterie en est souvent la cause (1). Il est assez ordinaire de chercher en ces occasions , des maisons chaudes &

(1) Les émanations putrides des matieres fécales dysentériques , sont non seulement propres à propager la dysenterie ; mais encore à causer la fièvre de prison ou d'hôpital , avec des selles sanguinolentes, ou sans ce dernier symptôme.

bien fermées, & de préférer par cette raiſon la maiſon d'un Payſan à ſa grange ; mais l'expérience nous a convaincu que l'air eſt plus néceſſaire que la chaleur. Par conſéquent, non ſeulement les granges, les étables, mais ſur-tout les Egliſes, ſont les meilleurs hôpitaux, depuis le commencement de Juin juſqu'au mois d'Octobre. On en vit un exemple pendant la campagne de 1747, qu'on appliqua à cet uſage une grande Egliſe de Maſtricht. Quoique plus de cent perſonnes incommodées d'ulceres, de flux de ventre & d'autres maladies putrides, y fuſſent pendant plus de trois mois de ſuite, & quoique pendant la plus grande partie de ce tems, il fît extrêmement chaud, cependant cette fiévre ne parut pas (1). Nous pouvons par conſéquent poſer pour régle, que plus on laiſſe entrer d'air frais dans les hôpitaux, & moins il y a de danger d'y cauſer cette maladie contagieuſe.

(1) *Voyez* Part. I, Chap. VII.

Un autre point qu'on doit observer dans un camp fixe, c'est de disperser de côté & d'autre les hôpitaux des régimens, & de ne les point placer les uns près des autres dans le même village. Par la même raison, si l'hôpital général est obligé d'admettre à la fois un grand nombre de malades, (ce qui arrive toujours lorsque l'armée se met en marche après un long campement), il est à propos de les disperser dans deux ou trois villages, plutôt que de les tenir renfermés dans un seul, quoique l'économie de l'hôpital, & la commodité de ceux qui doivent en prendre soin, exigent le contraire. On ne peut jamais compenser le manque d'air pur & salubre, par le régime & par les remedes. De sorte qu'il est de la derniere nécessité que les malades qu'on peut commodément transporter dans des chariots, suivent par-tout leurs régimens respectifs.

Il est à propos d'ajouter la distinction suivante. Au commencement d'une campagne, lorsque les maladies inflammatoires dominent, on doit laisser

derriere ceux qui en ſont attaqués, d'autant plus que leur ſituation ne permet pas le changement de place, & que cette maladie n'eſt pas alors contagieuſe. Mais pour ceux qui tombent malades depuis la fin de l'Eté juſqu'au déclin de l'Automne, comme ces maladies ſont d'une eſpece putride, qu'elles permettent le mouvement, & que communément elles guériſſent en changeant d'air, on doit par cette raiſon les faire plutôt ſuivre l'armée & les diſperſer, que de les raſſembler dans un hôpital général, qui propagera l'infection.

Comme les hôpitaux à la ſuite de chaque régiment ſont de la derniere conſéquence, il eſt néceſſaire de les fournir de couvertures, & de remedes tirés des magaſins publics, & de donner aux malades des Gardes & les autres choſes dont ils peuvent avoir beſoin. On doit non-ſeulement conſerver ces hôpitaux pendant qu'on eſt en campagne, mais encore dans les quartiers d'hiver; parce qu'il ſe trouvera toujours à la fin d'une campagne plus de malades que les Mé-

decins, & ceux qui travaillent sous eux, n'en peuvent soigner. Dans la campagne de 1743, on laissa dans l'hôpital général autour de trois mille malades, & en 1747, lorsque les troupes entrerent en quartiers d'hiver, les listes des malades montoient à quatre mille. Dans le cours de la guerre précédente, un Médecin étoit quelquefois chargé de sept cent malades en même tems; dans ce cas là, quoiqu'on puisse dire que l'hôpital ait un Médecin, il n'en peut tirer que bien peu d'utilité. Mais quand même on employeroit autant de Médecins qu'il seroit nécessaire, & que le reste seroit à proportion, cependant la multitude, en corrompant l'air, rendroit presque toutes leurs peines infructueuses. C'est ce qu'on peut aisément concevoir par ce qui arriva en effet. Car sans compter la mortalité plus que pestilentielle qui régna dans les hôpitaux de la premiere campagne, & prenant un terme moyen pour le reste, l'air fut toujours communément si mal sain, & rendit tous les soins si infructueux, que suivant un calcul

modéré, de dix personnes qu'on admettoit à l'hôpital, il y en avoit toujours une qui mouroit. Outre l'avantage d'un air meilleur, avantage que procurent les hôpitaux à la suite de chaque régiment, il s'y en rencontre encore un autre ; c'est que les Chirurgiens connoissent mieux le tempérament, la disposition de leurs malades, & toutes les circonstances de leurs maladies. Comme on doit toujours avoir recours au Médecin dans les cas difficiles, & qu'il est obligé de faire régulierement ses visites, on ne peut faire d'objections contre cette méthode de traiter les malades, dans laquelle j'ai toujours remarqué beaucoup plus d'avantage que dans celle d'un grand hôpital général. Pour mettre les Chirurgiens en état d'avoir plus de soin des malades de leurs régimens, il seroit nécessaire de donner à chacun un aide de plus en tems de guerre, parce qu'il arrive souvent que les malades sont en trop grand nombre pour que deux personnes seulement puissent en prendre soin. D'ailleurs, dans les saisons maladives, l'un de ces aides,

& quelquefois tous les deux peuvent tomber malades en même tems.

Examinons maintenant les Hôpitaux généraux. Il y en a de deux especes ; l'hôpital volant qui suit toujours le camp à une distance convenable, & l'hôpital fixe qui reste dans la même place. On doit sérieusement recommander à ceux qui ont l'inspection de ces deux hôpitaux, de faire ensorte que les salles soient grandes & bien aërées ; ils doivent faire attention que la chaleur ne manque pas en Eté, & qu'en Hiver on peut se la procurer au moyen du feu. Il est aussi beaucoup plus avantageux de placer les hôpitaux généraux dans les Villes que dans les Villages, parceque sans compter mille autres commodités, on peut se procurer des salles plus grandes.

A l'égard de la disposition des Hôpitaux, pour conserver la pureté de l'air, la meilleure régle est d'admettre dans chaque salle si peu de malades qu'une personne qui ne connoît pas le danger du mauvais air, croiroit qu'elle en pourroit contenir le double ou le

triple. Si les plafonds ſe trouvent bas, on fera fort bien de mettre autre part une partie des malades, & d'ouvrir juſqu'aux toits l'étage ſupérieur. Une expérience conſtante démontre qu'en peu de jours l'air ſe corrompt dans des ſalles trop pleines & où l'air eſt renfermé. Ce qui rend encore plus difficile de remédier à cet inconvénient, c'eſt l'impoſſibilité de convaincre les gardes & les malades eux-mêmes, de la néceſſité d'ouvrir en aucun tems les portes ou les fenêtres pour avoir de l'air. J'ai toujours remarqué que les ſalles dont on ne pouvoit exclurre l'air extérieur à cauſe que les fenêtres étoient briſées, ſe trouvoient les plus ſaines.

Il eſt probable, par conſéquent, que lorſque les cheminées manquent, le meilleur préſervatif ſeroit de ſe ſervir des Ventilateurs du Docteur Hales, & pour l'uſage des Hôpitaux l'on en pourroit conſtruire de petits qu'il ſeroit aiſé de tranſporter par-tout. Nous pourrions, par leur moyen, renouveller l'air dans toutes les ſalles, & les Convaleſcens s'exerceroient à les

mettre en jeu. Comme ces ventilateurs doivent être d'une dimension fort petite pour qu'on puisse les voiturer aisément, on peut aussi s'en servir sur les vaisseaux de transport (1).

Dans les hôpitaux d'hiver, on doit échauffer les salles avec des cheminées & jamais avec des poëles. Car quoique ces derniers puissent entretenir ces salles plus chaudement & à beaucoup moins de frais; cependant comme ils n'attirent point l'air, ils ne sont propres qu'à augmenter sa qualité putride; au lieu que le feu qu'on fait dans les cheminées, agit comme un ventilateur perpétuel.

---

(1) Le célebre Inventeur de cette machine, que j'ai consulté en cette occasion, a eu la bonté de m'envoyer les avis suivans; mais on ne s'est jamais servi de sa méthode.

« Reflexions sur les moyens de tirer le mauvais air des chambres des malades dans les hôpitaux des armées, soit en ville, soit dans les maisons particulieres.

» On ne doit pas pomper le mauvais air de ces chambres par de petits ventilateurs mobiles, placés dans les passages qui se ren-

Si l'on se sert de ventilateurs, les autres précautions seront moins nécessaires ; mais si l'on ne s'en sert pas, il faut avoir recours à d'autres moyens pour purifier l'air. Les plus

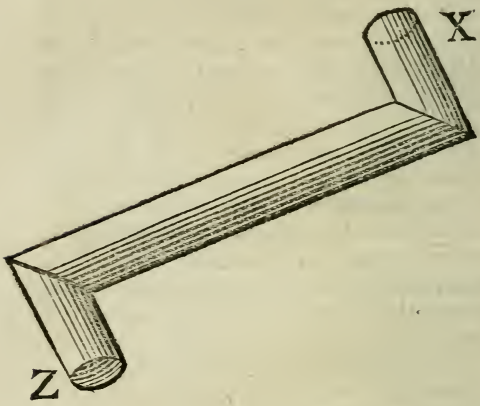
---

» contrent entre les chambres ; car le mauvais air qu'on tire retourne bientôt de ces » passages ou corridors, dans les chambres » des malades ; de sorte que le moyen le plus » vraisemblable pour y réussir, est d'avoir une » planche serrée, d'une maniere solide, avec » des vis, à la partie supérieure de la fenêtre » en dehors, & non clouée à cause du bruit. » Cette planche doit être percée en rond, » de maniere que ce trou soit propre à recevoir un tuyau d'une longueur suffisante pour » atteindre de la fenêtre à un petit ventilateur qui est à terre Le mauvais air de toutes les chambres se tire à travers ce tuyau, » l'air frais entre par la porte. On doit recommencer tous les jours aussi souvent qu'on » le jugera à propos.

» Il est nécessaire que le trou de la planche attachée au haut de la fenêtre, & celui » qui est au côté du ventilateur, soient ronds » pour recevoir les orifices des tuyaux qui y » correspondent. Au moyen de quoi le même » tuyau peut servir pour des fenêtres de différente hauteur, en les plaçant plus ou moins

communs sont de brûler de l'encens, du bois ou des baies de genievre, ou

» obliquement : savoir X, l'extrémité du côté » de la fenêtre ; Z, celle qui est attachée au » ventilateur.



» On peut faire des tuyaux de différente » longueur, qui se joindront l'un à l'autre, » & qui serviront aux fenêtres plus élevées. » Comme ces tuyaux doivent être de planches » de sapin fort minces, d'environ cinq pouces » de large, il n'est pas nécessaire de les clouer

quelque autre végétal réſineux anti-ſeptique. On recommande ſouvent en cette occaſion l'odeur du vinaigre, & peut-être répond-elle mieux au but qu'on ſe propoſe ; mais comme elle ne ſe répand pas auſſi commodément que les autres choſes qu'on brûle, on n'en a pas fait l'épreuve juſqu'à préſent. Il y a des Auteurs qui font auſſi mention du ſoufre & de la poudre à canon, & il eſt très-probable que ces matieres ſont auſſi fort utiles à cauſe de leurs vapeurs acides.

» enſemble dans la forme d'un tuyau, juſqu'à » ce qu'on en ait beſoin ; elles peuvent, par » cette raiſon, occuper moins de place.

» On peut ſe contenter d'un très petit ven- » tilateur, de cinq pieds de long environ, & » de vingt pouces de largeur & de profon- » deur, tel que celui que j'ai décrit dans mon » Ventilateur, figure ſixieme ».

§. IV.

Comment on peut prévenir les maladies causées par un mauvais régime.

On doit observer qu'il n'y a point d'ordres assez forts pour empêcher les Soldats de manger & de boire ce qui leur plaît quand ils peuvent l'acheter. C'est par cette raison une régle fondamentale & presque la seule nécessaire, d'obliger les soldats de manger en commun. On sera assuré par-là qu'ils emploieront la meilleure partie de leur paye en nourriture saine, parce que heureusement c'est le goût du plus grand nombre. A l'égard du choix, il suffit de s'en rapporter à leur goût & à leur expérience, sans examiner trop scrupuleusement la nature des alimens particuliers, qui n'incommodent pas tant, même les personnes les plus délicates, par leur espece que par l'excès qu'on en fait. Le plus grand obstacle à ces repas communs, vient de ce que la plupart des soldats ont des femmes & des enfans qu'ils doi-

vent entretenir ſur leur paye. Dans de pareilles circonſtances, ce n'eſt pas la mauvaiſe nourriture, mais le manquement de toute nourriture, qui peut mettre en danger la ſanté du ſoldat. Le repas commun étant une fois établi, il ne reſte plus que d'avoir ſoin que le pain ne manque point, que les marchés ſoient tellement réglés, que les Marchands trouvent de l'encouragement à venir au camp, & que les chambrées aient de bonnes proviſions à un prix modéré, & en particulier les herbages, qui, pendant les chaleurs, doivent faire une grande partie de la nourriture. La paye (1) des ſoldats en Angleterre, eſt plus forte que celle des troupes des Puiſſances Etrangeres, mais ils ne ſont pas auſſi économes ; de ſorte

(1) La Cavalerie a par jour deux shillings ſix ſous, qui font près de trois livres de notre monnoie ; les Dragons un shilling neuf ſous, qui font près de 2 liv. 2 ſ. & l'Infanterie huit ſous, qui font près de ſeize ſous de notre monnoie.

qu'après avoir payé leur part du repas commun, on n'a pas sujet de craindre qu'il leur reste de quoi s'incommoder par des excès. On a fait voir un peu plus haut (1) jusqu'à quel point les liqueurs fortes prises modérément peuvent être utiles.

Comme les chaleurs de l'Eté, en disposant les humeurs à la corruption, tendent à produire des maladies pendant l'Automne, il seroit à souhaiter qu'on réglât dans cette saison la nourriture de maniere qu'elle corrigeât un peu cette disposition. Les Romains considéroient le vinaigre (2) comme une des plus indispensables provisions d'une armée; & cette conduite mérite notre attention. Or, soit qu'ils s'en serviſſent pour assaisonner leurs alimens, ou qu'ils en buſſent mêlé avec

---

(1) Part. II, Chap. II, § IV.

(2 *Hyeme lignorum & pabuli, æstate aquarum vitanda est difficultas. Frumenti vero, vini*, aceti, *nec non etiam salis omni tempore vitanda necessitas.* Veget. de ReMilit. Lib. III, Cap. III.

de

de l'eau lorſqu'ils avoient chaud & qu'ils ſe ſentoient quelque diſpoſition à la fiévre, cela devoit faire un très-bon effet pour corriger pendant l'Eté la trop grande tendance du ſang à la putréfaction. Le petit lait fait avec le vinaigre, déja connu dans les hôpitaux, eſt un excellent rafraîchiſſant dans les fiévres inflammatoires, & il ſe trouvoit du goût des malades. Mais la plus sûre méthode pour faire prendre un acide aux Soldats, ſeroit de mêler du vinaigre ou tout autre acide, avec autant de liqueur qu'un homme en peut prendre raiſonnablement, & de lui faire boire cette mixtion pour lui ſervir de préſervatif contre les maladies; ſur-tout quand on envoie pendant la mauvaiſe ſaiſon des détachemens en Zélande & dans les parties les plus marécageuſes du Brabant & de la Flandre.

On a quelquefois défendu le porc dans les camps, parce qu'on le regarde comme mal-ſain. Sanctorius obſerve qu'il arrête la tranſpiration; & comme il ſe corrompt plutôt que le bœuf & le mouton, on peut préſumer

qu'il fournit une nourriture moins convenable que l'un ou l'autre, lorsqu'il y a du danger du côté de la putréfaction. On croit aussi qu'on saigne communément trop peu la viande dans les camps, ce qui la rend très sujette à se corrompre, & concourt, avec d'autres causes, à engendrer des maladies putrides.

En établissant les repas communs, on pourroit faire quelques réglemens par rapport à la déduction nécessaire pour les liqueurs, soit en les retenant sur la paye ou d'une autre maniere. Cette méthode est déja en usage dans la marine, & sans doute par les mêmes raisons qu'elle conviendroit fort ici, puisque dans les vaisseaux les hommes se trouvent aussi sujets aux maladies qui proviennent d'un air humide & corrompu.

A l'égard des Officiers, ils sont exposés dans les camps ou dans des quartiers humides, aux mêmes maladies de la saison & du climat, quoiqu'ils le soient beaucoup moins que le commun des soldats. La principale régle qu'ils doivent observer dans

les tems mal-sains, est de manger avec modération & d'éviter toute réplétion & indigestion (1). Le vin est nécessaire, mais l'excès en tout devient dangereux, particulierement en ce tems-là. Je finirai par cette maxime prudente de *Celse*, pour se garantir des maladies qui proviennent d'un air humide & corrompu : *tum vitare oportet fatigationem, cruditatem, frigus, calorem, libidinem* (2).

§. V.

Comment il faut prévenir les maladies qui proviennent de défauts dans l'exercice.

Les plus grandes fatigues qu'un soldat ait à soutenir, sont les longues marches, sur-tout dans les tems chauds ou dans les pluvieux. Lorsque

(1) *Si qua intemperantia subest, tutior est in potione quàm in escâ.* Celsus de Med. Lib. I, Cap. II.

(2) *Lib. I. Cap. X.*

le service l'exige, on doit les endurer; mais elles ne seront pas suivies par tant de maladies, si l'on prend soin de se pourvoir de bonnes provisions, & d'une grande abondance de paille séche. Dans d'autres tems, lorsqu'on ne sera pas si pressé, on peut ordonner de petites marches avant la chaleur du jour, & faire faire halte aux troupes de tems en tems. Une pareille conduite, bien loin de les fatiguer, contribue infiniment à les conserver en santé. Comme l'inaction occasionne toujours plus de maladies que la fatigue, il est indispensable, lorsqu'on se trouve dans un camp fixe, de faire des réglemens convenable au sujet de l'exercice; & cela d'autant plus que nos soldats, lorsqu'on les abandonne à eux-mêmes, sont naturellement indolens.

L'exercice que doivent prendre les troupes, peut se considérer sous trois points différens; le premier a rapport à leur devoir; le second regarde les commodités de la vie, & le troisieme leurs divertissemens.

Le premier point consistant dans ce

qu'on appelle proprement l'exercice militaire, en même tems qu'il rend le soldat expert & habile dans son métier, il lui sert de moyens pour se conserver en santé (1). Il est plus avantageux de réitérer souvent cet exercice de bon matin, avant que le soleil ait acquis un certain degré de chaleur, que de le faire rarement & d'être plus long-tems à chaque fois ; car un camp ne pouvant fournir beaucoup de commodités pour le rafraîchissement, on doit éviter toute fatigue inutile.

A l'égard du second article, on peut leur faire couper des branches d'arbres pour ombrager leurs tentes, leur faire faire des tranchées tout autour de leurs tentes, afin de laisser

---

(1) *Rei militaris periti, plus quotidiana armorum exercitia, ad sanitatem militum putaverunt prodesse, quàm Medicos..... ex quo intelligitur quanto studiosius armorum artem docendus sit semper exercitus, cum ei laboris consuetudo & in castris sanitatem, & in conflictu possit præstare victoriam.* Veget. de Re Milit. Lib. III. Cap. II.

un écoulement à l'eau, aërer la paille, nettoyer leurs habits & leurs fournitures, & aider à la cuisine. Il doit y avoir des ordres précis à ce sujet, & ce ne peut être un exercice désagréable pendant une partie du jour.

Enfin, par rapport aux divertissemens, on ne peut les y obliger; mais on doit se contenter de les encourager. Les Officiers le peuvent faire par leur exemple, ou par de légeres récompenses envers ceux qui excellent dans quelque jeu qu'on jugera propre à répondre au but qu'on se propose. Il y a quelques précautions à prendre sur cet article des divertissemens. Le peuple parmi nous est excessif en tout; il ne connoît aucun milieu entre l'amour du repos & les exercices les plus violens. Quelque nécessaire que puisse être le mouvement aux troupes dans un camp fixe, on doit d'un autre côté prendre garde de les fatiguer trop, principalement dans les chaleurs & dans les saisons malsaines, & sur tout de les exposer à porter leurs habits mouillés, ce qui

eſt la cauſe la plus fréquente des maladie des camps, comme nous l'avons prouvé aſſez amplement.

CHAPITRE IV.

Comparaiſon des ſaiſons par rapport à la ſanté d'une Armée.

NOUS devons nous attendre au commencement de chaque campagne, du moins pendant le premier mois, à voir les liſtes des malades beaucoup plus fortes que ſi les troupes fuſſent reſtées dans leurs quartiers. En 1748, on ouvrit la campagne le 8 Avril (1), & c'eſt le plutôt qu'elle ait jamais commencé; auſſi y eût il un ſi grand nombre de malades que les liſtes monterent en un mois à $\frac{1}{27}$ de l'armée entiere. En 1745, on ouvrit la campagne dans les Pays Bas le 25 Avril, & en 1747, le 23 du même mois,

(1) *Voyez* Part. I, Chap. VII.

dans le même pays. Mais en 1746, les troupes camperent, le 23 Avril, dans le nord de l'Ecosse : si l'on considere la latitude de ce pays, on doit regarder cette campagne comme la plus avancée de toutes. On a raison de croire par tous ces exemples, que lorsque l'armée quittera en Flandre ses quartiers la premiere ou la seconde semaine d'Avril, on trouvera entre les malades & ceux qui ne le sont pas, la même proportion qu'on a vûe ci-dessus.

Mais si les troupes continuoient dans les quartiers jusqu'au milieu de Mai, la maladie seroit moins considérable le premier mois, quoiqu'elle ne le fût peut-être pas autant qu'on pourroit s'y attendre. Ainsi dans la premiere année, les troupes camperent le 17 Mai (1), & il y eut dans les hôpitaux, un mois après, environ un $\frac{1}{32}$ de l'armée entiere : proportion cependant que je ne veux pas regar-

(1) *Voy.* Part. I, Chap. II & III.

der

der comme générale, parce que les soldats avoient fait une longue marche, & que c'étoit leur premiere campagne. L'année suivante les troupes sortirent de leurs quartiers le 13 Mai; après un campement d'un mois, il ne se trouva dans les Hôpitaux qu'environ $\frac{1}{40}$ du total. Mais comme le tems fut fort doux, & que d'autres circonstances favorables concoururent ensemble, on peut réduire la proportion, année commune, à $\frac{1}{36}$; de sorte que tout étant égal d'ailleurs, le nombre des malades sera, après le premier mois, environ $\frac{1}{4}$ plus grand, lorsque l'armée campe au milieu d'Avril, que lorsqu'elle entre en campagne un mois plus tard.

Quinze jours ou trois semaines après le premier campement, la maladie diminue d'une maniere sensible; les plus infirmes sont déja dans les hôpitaux, le reste se trouve plus accoutumé à la fatigue & le tems devient plus chaud de jour en jour. Cet état de santé continue pendant tout l'Eté (1),

(1) C'est-à-dire, jusqu'au milieu du mois d'Août.

à moins que les soldats, venant à être exposés à la pluie, n'aient leurs habits ou leurs lits mouillés ; & en ce cas les dysenteries sont plus ou moins fréquentes, à proportion des chaleurs qui ont précédé.

La grande maladie commence ordinairement vers le milieu ou vers la fin d'Août ; car si les jours se trouvent encore chauds, les nuits sont humides & réfroidies par les brouillards & les rosées. La dysenterie devient alors dominante, si elle ne l'a pas été plutôt, & quoique vers le commencement d'Octobre sa violence soit beaucoup diminuée, cependant comme les fièvres rémittentes gagnent alors du terrein, elle continue le reste de la campagne & ne cesse jamais entierement, même dans les quartiers, que vers le tems des premieres gelées.

La maladie est tellement uniforme au commencement de chaque campagne, qu'on peut prédire à peu près le nombre de ceux qui en seront attaqués. Mais pendant le reste de la saison, comme les maladies sont alors d'une nature contagieuse, & qu'elles dé-

pendent en grande partie des chaleurs de l'Eté, il eſt impoſſible de prévoir combien il y aura de malades depuis le commencement juſqu'à la fin de l'Automne. A la fin de la campagne d'Allemagne, le nombre des hommes qui ſe trouvoient dans les hôpitaux, étoit à ceux qui ſe portoient bien, comme trois à treize. Lorſque les troupes en 1747, entrerent dans leurs quartiers, les malades faiſoient environ $\frac{1}{5}$ de toute l'armée. Mais ſi l'on examine à part le détachement qu'on envoya cette année en Zélande, la proportion eſt preſque inverſe; car ceux qui ſe trouvoient en bonne ſanté étoient aux malades comme un à quatre. Lorſqu'on termina la campagne de 1744, quoique la moitié de l'armée ne fût compoſée que de troupes nouvelles, il n'y eut cependant de malades qu'un ſur dix-ſept, & l'année ſuivante, qui fut remarquable par ſa ſalubrité, il n'y en eut qu'un ſur vingt-ſix; mais auſſi les troupes entrerent ces deux années en quartiers d'hiver plutôt qu'à l'ordinaire.

J'ai remarqué que ſi l'on prolonge

une campagne jusqu'au premier Novembre, il y a plus de maladies les quinze derniers jours, que les deux premiers mois de campement.

C'est pourquoi si l'on doit rester campé pendant six mois, il importe beaucoup pour la santé que les campagnes commencent de bonne heure. Car quoiqu'on pense qu'il est plus salutaire pour les troupes de différer à entrer en campagne jusqu'au commencement du mois de Mai, & de rester campé jusqu'à la fin d'Octobre, cependant l'expérience fait voir qu'il vaut mieux commencer la campagne quinze jours auparavant, afin de rentrer d'autant plutôt dans les quartiers d'hiver.

Nous avons déja remarqué que la fièvre rémittente ne finit pas toujours avec la campagne, & qu'elle continue dans les quartiers jusqu'aux premieres gelées. Nous avons pareillement observé qu'il n'y a point d'autres maladies aiguës, à moins qu'elles ne soient occasionnées par des froids (1) violens

(1) Part. II, Chap. I, pag. 141. & Chap. II, pag. 153 & 154.

depuis ce période juſqu'au campement ſuivant. Mais il ſe trouvera toujours une grande variété de maladies chroniques cauſées communément par des obſtructions dans les viſceres & par l'Automne précédent ; cependant les rôles des malades diminueront tellement, que ſi les troupes ont le néceſſaire, & que l'Automne précédent n'ait point été extraordinairement malſain, ſuivant les apparences elles entreront en campagne le printems ſuivant, ſans avoir plus d'un malade ſur quarante hommes.

Quoique les expéditions d'hiver ſoient rudes en apparence, elles ſe trouvent accompagnées de fort peu de maladies, ſi l'on fournit aux ſoldats des ſouliers forts, du feu, de bonnes proviſions & de bons quartiers. Nous en avons eu une preuve lorſque nous marchâmes en Allemagne ; nous en eûmes une autre dans la campagne du Nord, l'année de la rébellion. Mais il eſt dangéreux de faire de longues marches en Eté, à moins qu'on ne les faſſe pendant la nuit, ou ſi matin qu'elles puiſſent ceſſer avant la chaleur du jour.

Ceux qui tombent malades dans le camp, sur-tout avant le déclin de l'Eté, & qui sont obligés d'être pendant quelque tems à l'hôpital, ne se trouvent pas en état de servir cette saison : car étant affoiblis par la maladie & la maniere chaude dont on les tient tandis qu'ils sont entre les mains des Médecins, il est probable qu'ils retomberont aussitôt qu'ils rentreront en campagne. Il seroit par conséquent à propos de mettre les convalescens dans les garnisons pour le reste de la campagne, ou du moins jusqu'à ce qu'ils soient parfaitement rétablis; les hôpitaux n'ayant ni les commodités nécessaires, ni un air assez bon pour cela. Il seroit fort utile pour prévenir les maladies, d'envoyer, lorsqu'on le pourroit commodément, les corps maladifs, ou qui ne sont pas accoutumés à la fatigue, en quartier d'hiver quinze jours plutôt que le reste des troupes.

Puisque je viens de parler de la maniere d'accoutumer les troupes à la fatigue, il est à propos d'ajouter la précaution suivante, parce qu'il est fort aisé de se tromper en cette ma-

tiere. On entend communément par des troupes endurcies à la fatigue, des troupes qui en ont beaucoup éprouvé, & qu'on croit par cette raiſon en état d'en ſupporter beaucoup davantage. Mais nous pouvons nous tromper en cela, parce que ces corps, que le ſervice a rendu maladifs, ne ſeront jamais forts, ou en état de ſupporter de nouveaux travaux, juſqu'à ce que tous les infirmes ſoient morts, ou qu'on les ait renvoyés. Car, comme les ſoldats en tems de guerre ſont non ſeulement ſujets à des maladies violentes, mais encore qu'ils ont peu de tems pour ſe rétablir, & aucune commodité propre à cela, s'ils tombent une fois malades, il eſt preſque ſûr que leur tempérament s'affoiblira tellement, qu'ils ſeront toujours par la ſuite plus ſujets aux maladies. J'en vais rapporter deux exemples. Nos troupes ayant campé l'année qui précéda la guerre, à Lexden-heath près de Colcheſter, & y étant reſtées fort tard, elles entrerent en quartiers toutes malades. Or, on remarqua que dans les garniſons la maladie commen-

ça par ceux qui s'étoient rétablis & qui avoient passé en Flandre ; que les mêmes avec les autres qui avoient été malades dans les Pays-Bas, le furent encore les premiers dans les quartiers, & ensuite dans le camp en Allemagne. De sorte que ces corps ne se porterent bien que lorsqu'ils eurent perdus tous ceux d'entre eux qui étoient foibles ; ce qui arriva en grande partie pendant le cours de la premiere campagne. Le second exemple est celui des détachemens qu'on envoya en Zélande & à Berg-op-Zoom, & qui souffrirent beaucoup par le mauvais air du pays. Les mêmes bataillons furent au commencement de la campagne suivante, beaucoup plus malades qu'aucun autre (1). Mais comme la premiere campagne de Flandre fut très-saine (2), (quoiqu'à la suite d'une fort maladive en Allemagne), & que la suivante le fût encore davantage (3),

(1) Part. I, Ch. VII, pag. 119 & 120. Ch. VIII. pag. 122 & 123.

(2) Part. I. Chap. IV, pag. 73.

(3) Chap. V. pag. 82 & 83.

quelques-uns pourroient inférer de-là, que les troupes ne ſont ſujettes à ſouffrir que la premiere année, & que les ſoldats étant alors endurcis à la fatigue, ils peuvent ſupporter les travaux militaires ſans en être incommodés. Mais outre que le tems fut fort favorable pendant la ſeconde & la troiſieme campagne, & qu'on entra en quartiers de fort bonne heure, on doit ſe rappeller que toutes les troupes qui avoient été en Allemagne, y avoient perdu preſque tous leurs malades; de ſorte que ceux qui entrerent en campagne l'année ſuivante, étoient de vieux ſoldats qui s'étoient toujours bien portés, des recrues ou des régimens nouvellement levés qui arrivoient d'Angleterre; ce qui eſt une nouvelle preuve de ce que nous avons avancé plus haut. Si la troiſieme campagne fut encore plus ſaine que la ſeconde, on doit remarquer que l'armée étoit alors dans ſon meilleur état, étant ſur-tout compoſée de ſoldats nouvellement levés, ou qui n'avoient jamais été malades, ou d'autres enfin qui s'étoient habi-

tués à la fatigue en faisant une petite campagne par un tems modéré. Mais, preuve évidente qu'on ne doit ni mesurer la santé des troupes par le tems qu'elles ont servi, ni en conclurre qu'elles sont faites aux saisons, c'est que dans les deux dernieres années de la guerre, les malades furent en aussi grand nombre à proportion qu'ils l'avoient été les deux premieres. Ce qui arriva dans les quartiers du Brabant Hollandois pendant la derniere campagne, fait voir qu'il n'y a point d'habitude à la fatigue qui puisse être de quelque utilité contre l'influence de l'air humide & corrompu des marais.

Ce que nous venons de dire peut se réduire à ceci : vu toutes les fatigues & le froid qu'éprouvent les troupes dans le service le plus doux, on peut assurer que celles dont le tempérament aura été moins affoibli par les fatigues & le mauvais tems d'une premiere campagne, seront plus propres à soutenir les travaux d'une seconde.

Fin de la seconde Partie.

OBSERVATIONS

SUR LES

MALADIES DES ARMÉES, DANS LES CAMPS ET DANS LES GARNISONS.

TROISIEME PARTIE.

CHAPITRE PREMIER

Observations sur les fièvres inflammatoires en général.

APrès avoir divisé les maladies qui arrivent le plus fréquemment à une armée, & après avoir parlé de leurs causes éloignées & des moyens de les

prévenir, je présenterai dans cette partie, quelques observations pratiques sur chaque maladie, dans l'ordre qu'on les a proposées (1); c'est pourquoi je vais commencer par celles qui sont simplement inflammatoires.

Mais comme les maladies inflammatoires sont communes par tout, & que ce sujet a été souvent traité, je n'entrerai ici dans aucun détail; je me contenterai seulement de faire quelques remarques sur celles qui reviennent le plus souvent dans les hôpitaux d'armées.

Au commencement d'une campagne, de même que pendant l'hiver, les pleurésies & les péripneumonies sont les formes sous lesquelles la fièvre inflammatoire paroît le plus communément; viennent ensuite les fièvres accompagnées de douleurs de rhumatisme. L'inflammation se jette aussi sur le cerveau, le foie, l'estomac & les autres viscères en général.

---

(1) *Voyez* Part. II, Chap. I.

La fiévre provenant d'une tranſpiration ſupprimée, ou de tout ce qui eſt le principal effet du froid, en cauſant de l'inflammation à quelqu'une de ces parties, s'entretient ordinairement par cette inflammation.

Quelquefois on ne remarque pas qu'une partie ſoit plus affectée qu'une autre, & l'on n'apperçoit que quelques ſymptômes généraux d'inflammations. On appelle alors la maladie ſimplement fiévre inflammatoire, quoiqu'il ſoit probable que quelques-unes des parties les plus indolentes ſoient enflammées. Cette fiévre eſt plus commune lorſque le tems commence à devenir chaud. Mais ſur la fin de l'Eté, ou en Automne, il n'y a point de fiévre inflammatoire qui ſoit ſimple. Car dans cette ſaiſon, l'expoſition au froid & à l'humidité, produiſent des fiévres & des flux de ventre d'une eſpece putride, & l'inflammation ne paroît ſouvent que la moindre partie de la maladie.

Car après le ſolſtice d'Eté, la plupart des fiévres tendent à être rémittentes, & le ſang eſt mois coëneux &

plus disposé à la putréfaction. Mais vers la fin de la campagne, lorsque le tems devient froid, il s'y joint un plus grand nombre de symptômes inflammatoires ; de sorte qu'on peut dire que les fiévres dépendent en ce tems-là de deux causes differentes.

On peut mettre pareillement au nombre des fiévres inflammatoires mixtes, les intermittentes du Printems, qui attaquent au commencement d'une campagne, non-seulement ceux qui en ont eu l'Automne précédent, mais encore ceux qui se sont bien portés. On doit les distinguer des véritables fiévres intermittentes, avec d'autant plus de soin, qu'il faut surtout faire usage pour les guérir, des saignées & des remedes antiphlogistiques. Si l'on donne le quinquina tandis que le sang est enflammé, ou avant une intermission convenable, j'ai remarqué que la maladie se changeoit en fiévre continue, ou qu'elle s'arrêtoit quelque tems, pour revenir ensuite avec des symptômes plus fâcheux.

Les fiévres inflammatoires d'une

armée ne diffèrent des autres, qu'en ce qu'elles ſont plus violentes & peut-être plus fréquemment accompagnées de diarrhées. La rigueur des ſaiſons à laquelle un Soldat ſe trouve particulierement expoſé, ſa négligence à ſe plaindre des premiers ſymptômes, & la dure ſur laquelle il eſt couché au commencement de ſa maladie ; l'incommodité du chariot ſur lequel on le tranſporte à un hôpital aſſez éloigné, dans les tems qu'il a déja la fiévre, ſont autant de circonſtances qui ſuffiſent pour rendre raiſon de la violence de la fiévre inflammatoire ; & c'eſt la tranſpiration arrêtée par les lits froids, ou par des boiſſons peu convenables, au commencement du mal, qui occaſionne le flux de ventre.

Comme la ſaignée eſt le remede le plus indiſpenſable pour la guériſon de toutes les maladies inflammatoires, il s'enſuit que ſi on la differe trop long-tems, ou que ſi on ne la réitere pas aſſez ſouvent, dans les commencemens de rhumes fâcheux, ils ſe terminent par des fiévres dangéreuſes, des rhumatiſmes, ou des conſomp-

tions. Comme un Soldat s'adresse d'abord au Chirurgien de son Régiment, il dépend de lui de prévenir la mort de beaucoup de personnes, en faisant de bonne heure usage de la lancette. Les jeunes Praticiens, en général, ne sont pas portés à tirer beaucoup de sang, & different trop longtems la saignée. Mais le Chirurgien peut être sûr que les Soldats se plaignent rarement de toux, ou de douleurs avec symptômes inflammatoires, où cette opération ne soit pas sur le champ nécessaire. Il doit juger par la continuation des douleurs, de la nécessité de recommencer la saignée, & si le malade a un point de côté, ou sent quelque difficulté à respirer, il ne doit pas balancer à lui en faire une, même dans l'état avancé de la fiévre. Je fais tirer communément dans les inflammations, depuis douze jusqu'à seize onces de sang, pour la premiere ou la seconde saignée, & un peu moins pour les autres. Il est à propos de suivre ici la régle de Celse, & faire attention à la couleur & à la consistence du sang, pendant qu'il coule;

coule ; c'eſt-à-dire, s'il eſt un peu épais & noirâtre, (ce qui arrive toujours dans une reſpiration difficile & dans les grandes inflammations,) on peut en tirer plus abondamment (1). Dans tous les cas où une ſaignée abondante eſt néceſſaire, il vaut mieux la faire au lit, afin de prévenir l'évanouiſſement, qui, en tout autre cas, eſt une circonſtance favorable dans les maladies inflammatoires, lorſqu'il arrive pendant la ſaignée.

Un autre préſervatif conſiſte à exciter les ſueurs de bonne heure. Une des meilleures recettes pour les provoquer, eſt de prendre en ſe couchant un peu d'eſprit de corne de cerf, dans une doſe conſidérable de petit lait fait avec le vinaigre (2). On donne communément dans ce deſſein, de la thé-

(1) *De Med. Lib. II, Cap. X.*

(2) On peut donner auſſi ſur le ſoir, en une ſeule fois, deux ſcrupules de ſel de corne de cerf raſſaſiés, avec environ trois cuillerées de vinaigre commun, & provoquer la ſueur par quelque boiſſon tiede délayante.

riaque, ou quelque autre remede chaud ; mais si ces remedes ne provoquent point la sueur, ils ne font qu'augmenter la fiévre ; au lieu que les préparations salines opérent sans échauffer. La thériaque devient plus sudorifique en y ajoutant, sur un demi-gros, quelques grains de sel de corne de cerf, & en excitant la sueur par du petit lait fait avec du vinaigre, ou par de l'eau de gruau légere & acidulée avec du vinaigre. Mais quant à ce qui regarde la méthode pour prévenir les fiévres, elle dépend plus des Chirurgiens des régimens, que des Médecins des Hôpitaux, qui voyent rarement le malade que la fiévre ne soit tout à-fait formée ou tellement avancée, qu'on ne peut plus l'arrêter avec les sudorifiques.

C'est pourquoi, si un rhume, ou quelque disposition à la fiévre, dure pendant deux ou trois jours, on doit se contenter seulement de saigner, & n'employer que les remedes qui, sans être echauffans, tendent cependant à écarter les obstructions inflammatoires

& à procurer la transpiration. Quelques personnes pensent qu'il n'y a rien de si efficace en ce genre, que le *spiritus mindereri* (1). Le savant Boerhaave (2) a le premier fait mention de son usage interne : il est devenu depuis fort commun à Edimbourg, où le Docteur Clerk (3), célebre Mé-

---

(1) *Pharmacop. Edinburgenſis.*

On doit observer qu'à moins que je ne m'exprime autrement, comme ici, je suis, par rapport aux noms & aux compositions des remedes, la derniere Edition de la Pharmacopée de Londres, savoir celle de l'année 1746.

(2) Chem. Vol. II, Proc. 108.

(3) Comme les observations du Docteur Clerk, sur les effets de ce remede en différens cas, peuvent faire plaisir à mes Lecteurs, je joindrai ici ses propres expressions tirées de l'extrait d'une Lettre sur ce sujet, dont il m'a honoré.

« Je ne donne jamais plus d'une demi once » de *spiritus mindereri* pour une dose. Quand » j'ai intention de provoquer l'urine, je donne » la même quantité deux fois le jour, mêlée » avec autant de *syrop d'althea* & rarement » ce remede manque-t-il de faire effet. Mais

decin de cette ville l'a introduit. Mais j'ai suivi, dans la guerre précéden-

» dans une hydropisie je fais plus communé-
» ment usage du *Julapium diureticum Phar-*
» *macopœiæ pauperum Edinburgensis.* J'ajoute
» quelquefois du *sel de succin*, quand je suis
» sûr qu'il est véritable; mais on le trouve
» rarement tel. On l'a retranché, par cette rai-
» son, de la Pharmacopée des pauvres, &
» l'on a mis en sa place l'esprit, qui est en mê-
» me raison au sel, que l'esprit de corne de
» cerf est à son sel; quoique n'étant pas jusqu'a-
» lors en usage, on le jettât comme n'ayant
» aucune valeur. Lorsque je donne le *spiritus*
» *Mindereri* pour exciter la sueur, j'ajoute tou-
» jours une petite quantité de sel de corne de
» cerf, pour lui donner une teinture alcaline,
» comme dans le *Haustus diaphoreticus Phar-*
» *macop. pauper.* Quand je veux exciter une
» sueur abondante, comme dans les rhuma-
» tismes, je donne deux cuillerées du *Julapium*
» *diaphoreticum* (*Pharmacop. pauper.*) d'heu-
» re en heure, ou toutes les une heure & demie,
» jusqu'à ce que la sueur paroisse; & je le re-
» pete, suivant que le besoin l'exige, lorsque
» que les liqueurs chaudes délayantes ne
» suffisent pas pour l'entretenir. J'ai donné de
» cette maniere environ deux onces d'esprit &
» dix grains de sel de corne de cerf dans l'espa-
» ce de 24 heures. Dans les inflammations to-

te, la pratique commune, en joignant les teſtacées au nitre, ſans faire d'a-

---

» piques, je lui donne un goût d'acide, en y » mêlant une égale quantité d'*Acetum ſcilliti-* » *cum.* Je l'ai ſouvent ordonné de la ſorte dans » les pleuréſies & les péripneumonies. Je ſais » que pluſieurs de mes Confreres ne ſe ſervent » que de cette formule. Je crois que de tous » les ſels neutres, le ſel ammoniac crud, ap- » proche davantage du *ſpiritus Mindereri.* Je » fais quelquefois uſage du *Bol diaphorétique* » *Pharm. pauper.* mais je ne trouve pas qu'il » ſoit à beaucoup près auſſi efficace que le » *Julep.*

Ayant eu, depuis la mort du Docteur Clerk, quelques doutes au ſujet de la doſe de l'*Acetum ſcilliticum*, je conſultai ſon fils, un des Médecins de l'Infirmerie Royale d'Edimbourg. Il m'apprit qu'il croyoit qu'il y avoit une méprise dans la lettre de ſon pere, qu'il devoit y avoir *ſyrupus ſcilliticus* au lieu de *acetum ſcilliticum*, & que ſon pere ne donnoit jamais le *Spiritus Mindereri* en pareille quantité, ſoit qu'on le joignit ou non au *ſyrupus ſcilliticus.* Il ajouta qu'il avoit trouvé dans le Journal de ſon pere, la recette ſuivante. ℞ *Aquæ hyſſopi* (*vel cinnamomi ſine vino*) *ſpiritus Mindereri, ſyrupi ſcillitici aa.* ℥ *ij miſce. dentur cochlearia ij bis die.* Telle étoit la doſe ordi-

bord une attention particuliere à l'effet des premiers : mais ayant depuis découvert, par des expériences faites hors du corps, la qualité septique de ces substances, il étoit naturel de conclurre que prises intérieurement, elles devoient faire le même effet (1). Et peut-être qu'on s'en appercevroit plus souvent, sans la quantité des acides qu'on donne ordinairement dans les maladies aiguës. Dans ce cas, non-seulement la qualité septique des te-

---

naire de tous les juleps scillitiques de son pere ; mais quand l'estomac n'en pouvoit pas supporter une dose si forte dans la matinée, il n'en donnoit qu'une cuillerée. Il ne se rappelloit pas particulierement la quantité de cette mixture, que son pere donnoit dans la pleurésie & la péripneumonie ; mais il pensoit qu'elle ne passoit pas quatre à cinq cuillerées par jour. Il finit par remarquer que vû la différente maniere de faire le vinaigre de squille à Londres & à Edimbourg, celui de Londres devoit être plus fort.

(1) *Voyez* les Mémoires sur les substances septiques & antiseptiques, Mémoire III, Expérience XXIII, à la fin du second Volume.

ſtacées peut être détruite ; mais les acides peuvent devenir neutres & avoir par là une vertu plus diaphorétique. On peut auſſi corriger la qualité putréfactive de ces poudres, par la racine de *contrayerva*, & le camphre qu'on y ajoute La doſe ordinaire eſt d'un ſcrupule de poudre de contrayerva compoſée, de dix grains de nitre & de trois grains de camphre réduit en poudre ; cette doſe ſe partage en quatre parties, qu'on donne quatre fois par jour dans un peu d'eau d'orge.

On donne ces poudres en partie pour provoquer les ſueurs, quand la nature paroît l'indiquer, & en partie pour appaiſer les ſpaſmes, parce que la tête eſt dans cet état fort ſujette à être affectée. Après tout, ce remede a un effet très-peu ſenſible ; auſſi je compte fort peu deſſus. Il eſt bon d'obſerver qu'indépendemment des remedes dont l'action eſt manifeſte, les Médecins en ont employé d'autres dans les fiévres, en différens pays & en différens ſiécles, qu'on a regardés de quelque efficacité pour détruire

la maladie, quoiqu'ils opéraſſent d'une maniere imperceptible. Mais comme leur pratique étoit fondée ſur la théorie dominante en ce tems-là, quand celle-ci vint à changer, l'autre changea pareillement; & cela ne manquera jamais d'arriver, juſqu'à ce qu'on connoiſſe mieux la nature de la fiévre, ou qu'un heureux haſard faſſe découvrir un plus grand nombre de remedes qui diminuent ſenſiblement ſa violence.

Dans les commencemens que je pratiquois, je faiſois appliquer les véſicatoires dans toutes les fiévres inflammatoires, & principalement dans leur état avancé, lorſque je croyois que le malade ne pouvoit plus ſupporter la ſaignée. Mais ayant découvert dans la ſuite, par des expériences réiterées, qu'on ne pouvoit par cette méthode s'en procurer la guériſon, j'en bornai l'uſage aux cas où j'étois sûr de leur efficacité. Par exemple, quand par la premiere ſaignée, ou en tenant le ventre libre, on n'emportoit pas le mal de tête, les véſicatoires entre les épaules manquoient rarement de procurer

procurer du ſoulagement. Lorſque le malade avoit une toux, comme cela eſt aſſez ordinaire, ou tout autre ſigne d'inflammation dans les poumons, j'appliquois au même endroit les véſicatoires, ſans avoir cependant la même certitude du ſuccès; mais s'il ſe plaignoit d'un point de côté, je les faiſois mettre ſur la partie affectée. J'ordonnois dans ces circonſtances, quelque boiſſon pectorale & une mixture huileuſe, dont je ferai mention lorſque j'en ſerai à la pleuréſie. Dans le délire, je faiſois pareillement uſage des véſicatoires; & je ſuivois la méthode dont je parlerai dans le chapitre ſuivant.

Si le malade étoit conſtipé, j'avois recours, après la premiere ſaignée, à quelque laxatif doux; mais dans le tems de la fiévre, je trouvois ſuffiſant de faire prendre tous les jours un lavement (1), afin de prévenir la

(1) Une ou deux ſelles procurées tous les jours de cette maniere, eſt un des meilleurs remedes dans les fiévres.

constipation, en cas qu'il n'allât point régulierement au siége. Lorsque le malade est rétabli, il est souvent nécessaire de lui donner une purgation douce, pour prévenir une trop prompte réplétion ; ce qui arrive communément aux convalescens, qui ne manquent point de satisfaire leur appetit, autrement les purgations paroissent alors inutiles. Si dans les commencemens la fiévre étoit accompagnée de tranchées & de dévoiemens, je faisois prendre au malade, après la saignée, de la rhubarbe ; si le dévoiement continuoit encore, je tâchois de l'arrêter avec un julep de craie, lui en faisant prendre quatre cuillerées après chaque selle, & j'avois ensuite recours à la méthode ci-dessus.

Vers la crise, ou dans le déclin de la fiévre, on peut ajouter à la panade un peu de vin, ou bien le donner sous une autre forme, comme un des meilleurs cordiaux. Dans un grand abattement, je préfere à tout autre remede quelques gouttes d'esprit de corne de cerf, dans plein une tasse

à thé de petit lait fait avec du vin blanc (1).

Après avoir fait voir que dans le commencement de ces fiévres, il faut avoir recours de bonne heure à des saignées réitérées & aux véſicatoires, je dois avertir un jeune Médecin de ne point ſe ſervir d'opiates, quoiqu'il ſoit naturellement porté à les donner pour appaiſer les douleurs, arrêter le dévoiement, & procurer du repos. Par rapport aux deux premiers cas, j'ai déja propoſé ce que j'ai cru ſuffiſant pour la cure ; mais à l'égard de l'inſomnie, j'obſerverai qu'il ne faut employer ces opiates, dans l'état avancé de la maladie, que lorſque les ſymptômes inflammatoires ſont beaucoup diminués ; que la tête n'eſt plus affectée, & que le malade,

(1) Comme on pourroit ignorer en France ce que c'eſt, voici la maniere dont il ſe fait. On met ſur le feu le lait, & on y verſe une certaine quantité de vin blanc. Quand le lait eſt caillé, on le paſſe ; c'eſt ce qu'on appelle du petit lait fait au vin.

après de longues insomnies, pense qu'il se porteroit assez bien s'il pouvoit dormir. Alors, & sur-tout dans le tems de la crise & après, j'avois coutume de donner à l'heure du coucher, deux scrupules de la confection de Damocrate; ce qui me réussissoit. Si l'on continue ce parégorique, on peut prévenir la constipation par les clysteres ou par quelque laxatif doux.

Dans ces fiévres, de même que dans les autres, on modére la soif en acidulant l'eau d'orge avec du vinaigre; ou bien l'on prend du baume en guise de thé avec du suc de limon. A l'égard de la diete, il faut observer la plus stricte, telle que la panade, du gruau fait à l'eau, ou autre chose semblable, sans permettre au malade de prendre du bouillon que son urine ne devienne chargée, & qu'il ne s'y forme un sédiment. Quand cela vient à arriver, une décoction de quinquina, ou l'elixir de vitriol, acheve la cure.

CHAPITRE II.

Observations sur quelques inflammations particulieres.

§. I.

De l'inflammation du cerveau.

LA phrénésie, ou inflammation du cerveau, considérée comme une inflammation originale, est proprement une maladie d'Eté, qui vient d'avoir été exposé à l'ardeur du soleil, surtout pendant le sommeil & après avoir bû. Mais la Phrénésie, ou délire symptomatique, n'est limitée à aucune saison, & arrive indifféremment dans les fiévres rémittentes d'Automne, la fiévre d'hôpital, ou la fiévre inflammatoire. Elle est peut-être plus commune à l'armée que par tout ailleurs, à cause de la violence qu'on fait à toutes les fiévres, en transportant dans des chariots les malades

du camp à l'hôpital ; violence d'autant plus grande, que le bruit & la lumiere seuls suffisent pour exciter la phrénésie dans un tempérament délicat.

L'inflammation primitive du cerveau exige sur le champ des saignées amples & réitérées, & l'on regarde le soulagement comme beaucoup plus sûr, si l'on peut tirer le sang de la veine jugulaire. Je n'ai jamais conseillé de couper l'artere des temples, parce que j'ai toujours trouvé de la ressource à appliquer à chacune trois ou quatre sangsues (1), après des saignées réitérées du bras. On peut comparer l'avantage qu'on en retire aux effets d'une abondante hémorragie du nez. Le reste de cette cure consiste en remedes communs à toutes les fiévres inflammatoires.

On guérit aussi la phrénésie symptomatique en ouvrant la veine, si le pouls le peut permettre ; mais si on

(1) Depuis, j'en ai quelquefois appliqué six à chaque temple.

ne le ſauroit faire à cauſe de ſon abattement, on doit employer les ſangſues & les véſicatoires. Lorſqu'on applique les véſicatoires, on commence ordinairement par la tête ; mais je penſe qu'il eſt plus à propos dans les hôpitaux militaires de la laiſſer pour la derniere choſe, parce que les Barbiers ſont négligens, & qu'en coupant la peau, ils expoſent davantage le malade à la ſtrangurie (1). Je faiſois communément uſage, pour remede interne, de la poudre ou mêlange

(1) Feu M. le Docteur Whytt, Profeſſeur de Médecine dans l'univerſité d'Edimbourg, eut la bonté de m'envoyer la remarque qu'il fit ſur ce paſſage, à la lecture de la premiere Edition. Il obſerva qu'en raſant la tête, douze ou quinze heures avant l'application des véſicatoires, on prévenoit communément la ſtrangurie. J'ai remarqué quelquefois qu'on ſoulageoit la tête en coupant les cheveux & en la raſant, quoiqu'on n'y appliquât pas les véſicatoires ; & dans quelques cas, j'ai donné toutes les quatre heures, vingt-cinq grains de ſel ſédatif d'Homberg, & je m'imagine que cela a réuſſi, quoique je ne puiſſe l'aſſurer, ne m'étant pas borné à ce ſeul remede.

diaphorétique, dont on a fait mention dans le Chapitre dernier.

La phrénésie est souvent occasionnée ou augmentée, dans les hôpitaux d'une armée, par le défaut d'une transpiration suffisante, & le manque de chaleur aux extrémités. Aussitôt donc qu'on a amené un Soldat à l'hôpital, avec des symptômes fiévreux, on doit bien bassiner ses pieds & ses mains avec de l'eau & du vinaigre chauds. Je recommande pareillement pour les hôpitaux, de fomenter les pieds & la partie inférieure des jambes, avec une flanelle en double, trempée dans de l'eau tiede mêlée avec un septieme de vinaigre, mais dont on a exprimé l'eau en la tordant. On renouvelle cela de tems en tems, pendant une heure ou deux. Je m'en suis servi avec succès dans ma pratique ordinaire.

§. II.

L'inflammation des yeux.

Les soldats sont sujets à l'Ophtalmie ou inflammation des yeux. Cela

vient non-seulement des froids de l'hiver, mais encore de leur exposition continuelle au soleil & à la poussiere pendant la campagne. On peut guérir les cas légers sans saigner ; mais s'il s'y joint un peu de fiévre, ou que l'inflammation soit considérable, on ne doit point manquer de faire tirer du sang. On ne peut guérir les inflammations violentes sans d'amples saignées, à moins qu'on ne puisse détourner les humeurs de la partie affectée, sans épuiser le corps entier. Il est, par cette raison, fort utile d'appliquer les véficatoires derriere les oreilles, sur tout si on les y laisse pendant deux ou trois jours, & qu'on laisse suppurer la plaie. Cette partie de la cure est suffisamment connue. J'ai observé que les sangsues étoient quelquefois plus efficaces, quoiqu'on ne s'en serve pas communément. On doit en appliquer deux à la partie inférieure de l'orbite, ou proche l'angle externe de l'œil, & laisser le sang couler goutte à goutte, jusqu'à ce qu'il s'arrête de lui-même. C'est pourquoi dans toutes les inflammations consi-

dérables, j'ai toujours fait usage de cette méthode après la saignée du bras ou de la veine jugulaire, la réitérant plusieurs fois si cela étoit nécessaire. Cette méthode n'est pas moins recommandable dans les inflammations des yeux, occasionnées par un coup qu'on aura reçu. On doit toutefois faire attention que dans les fluxions considérables, il est à propos de saigner d'abord au bras, & immédiatement après la saignée, il faut donner une purgation forte, afin de faire une révolution.

Il faut, dans tous les cas, examiner souvent & attentivement l'œil enflammé ; puisque l'inflammation peut être occasionnée & continuée par de petites poussieres, ou par des poils des sourcils qui seront tombés dedans, ou qui croissent intérieurement, & qui causent une irritation continuelle.

On guérit les inflammations légeres occasionnées par le soleil & par la poussiere, en fomentant les yeux avec du lait & de l'eau chaude, à quoi on aura ajouté un peu d'eau de-vie, &

en frottant le soir avec l'*unguentum tutiæ* le bord des paupieres, principalement quand cette partie est excoriée & ulcerée. Mais dans les cas fâcheux, après que l'inflammation a un peu cédé aux évacuations, on peut étendre du *coagulum aluminosum*, de la Pharmacopée de Londres, sur du charpi, & l'appliquer en se mettant au lit. J'ai souvent éprouvé que c'est le meilleur remede extérieur dont on puisse faire usage. Le malade doit jusqu'alors se servir d'une dissolution de vitriol blanc (1), ou dans les dou-

(1) Je me suis servi depuis peu, avec succès, pour un Collyre, d'un gros d'*Acetum lithargyrites*, deux gros d'eau de vie de France & huit onces d'eau douce, à la maniere de M. Goulard : & en la place de l'*unguentum tutiæ*, je fais usage d'un liniment fait avec une partie de pierre calaminaire réduite en poussiere très-fine, & deux parties de graisse de vipere. Cette derniere composition est plus nécessaire quand le bord des paupieres est principalement affecté. J'ai vu, dans ce cas, réussir pareillement l'onguent dont parle Boerhaave dans ses Leçons sur les maladies des yeux, *de Morbis Oculorum*, imprimées à Gottingue en 1750 page 50.

leurs violentes, se bassiner fréquemment les yeux avec une décoction de têtes de pavots blancs.

§. III.

De l'inflammation de la gorge.

L'esquinancie inflammatoire est très-fréquente & très-dangéreuse au commencement d'une campagne. Sa propensité à causer la suffocation, indique la nécessité de faire une prompte & ample saignée, qu'on réitere le lendemain, si l'inflammation n'est pas diminuée; dans tous ces cas, on donne une purgation douce, & ensuite des clysteres tous les jours, pour tenir le ventre libre. Lorsque les amygdales font beaucoup de douleurs, ou qu'elles sont enflées, on applique un large véficatoire le soir après la premiere saignée, & c'est pareillement une partie nécessaire de la cure (1). Mais

(1) Dans ma pratique ordinaire, j'ai fait usage depuis, dans les cas fâcheux, d'un vési-

comme Sydenham a parfaitement bien expliqué la méthode & la maniere

---

catoire placé sur la gorge en travers, indépendemment de celui qu'on avoit appliqué sur le dos D'autres fois, quand l'inflammation étoit obstinée, je faisois ouvrir sous la langue les veines qu'on appelle *raninæ*, & en tirer le sang qui peut en venir. Ces deux méthodes m'ont réussi. Sydenham ne parle point, dans l'ouvrage intitulé *Processus integri*, de saigner sous la langue ; mais son fils en fait mention dans un petit ouvrage, qui a pour titre : *Compendium Praxeos Medicæ Sydenhami ;* soit que son pere l'ait omis par inadvertance, ou que son fils l'ait regardé comme une partie trop importante de la curation pour l'omettre. Comme on avale difficilement les poudres diaphorétiques, dont j'ai parlé dans le traitement général des fiévres inflammatoires, je donne actuellement en leur place, une mixtion de deux ou trois onces de l'*Emulsio camphorata Pharmacopeiæ Edinburgensis*, trois fois autant d'eau de fontaine, & deux scrupules de nitre. Le malade en prend trois cuillerées toutes les trois heures, & s'il ne veut point faire usage tous les jours d'un clystere laxatif, j'omets le nitre, & je lui substitue deux gros de sel cathartique amer, ou quelque autre semblable, afin de tenir le ventre libre.

dont il faut se servir de toutes ces choses, je me contente de recommander ici le remede suivant, dont j'ai quelquefois éprouvé l'utilité. Trempez un morceau de flanelle épaisse dans deux parties d'huile douce commune, sur une d'esprit de corne de cerf, ou même sur une plus grande quantité si la peau le peut endurer; appliquez la à la gorge, & renouvellez la une fois toutes les 4 ou 5 heures. Au moyen de quoi le cou, & quelquefois le corps entier entre en sueur, qui, après la saignée, emporte l'inflammation, ou du moins la diminue beaucoup. La formule est nouvelle, mais l'intention ne l'est pas; car les Anciens appliquoient l'huile chaude avec des éponges & des sachets de sel chauds (1). Quelques-uns d'entre les derniers Écrivains, ont recommandé

(1) *Ergo admovere spongias oportet; quæ melius in calidum oleum, quàm in calidam aquam subinde demittuntur. Efficaciſſimumque est hic quoque, salem calidis cum saccellis superimponere.* Cels. Lib. IV. Cap. IV.

des cataplasmes faits avec de la fiente d'animaux (1); ce qui ne paroît être qu'une maniere grossiere & dégoutante d'employer les volatiles.

Dans l'esquinancie inflammatoire, je ne fais jamais toucher les parties enflammées avec un acide minéral, comme l'ordonne Sydenham; & j'ai remarqué qu'on tiroit fort peu d'avantage d'aucune espece de gargarisme, excepté quand la suppuration se forme. Dans ce cas, le malade doit en employer un fait avec du lait & de l'eau dans laquelle on aura fait bouillir des figues, & il faut tenir un morceau d'une de ces figues, aussi près qu'on le peut de la partie affectée.

Mais dans ce qu'on appelle *angina maligna*, qui n'est point véritablement une maladie des armées, je fais grand cas des gargarismes, que je fais injecter avec une seringue. Par cette méthode le malade évacue une grande quantité de phlegmes épais & nuisibles, & communément il se sent

(1) *Etmuller cap. de Anginâ.*

soulagé & cela empêche les ulceres de s'étendre. Je donne pour cet effet treize onces d'eau d'orge, (ou d'une infusion de sauge) avec deux onces de miel rosat & une once de vinaigre; j'y ajoute quelquefois une once d'une teinture de mirrhe, pour rendre ce gargarisme plus antiseptique; j'en fais injecter quatre ou cinq seringuées, l'une après l'autre, chacune contenant environ trois cuillerées, & je réitere ce remede trois ou quatre fois par jour.

§. IV.

De la pleurésie & de l'inflammation des poumons.

La Pleurésie & la péripneumonie, sont les formes sous lesquelles la fiévre inflammatoire paroît le plus fréquemment. On doit d'abord remarquer que dans ces maladies on ressent une douleur dans quelque partie que ce soit de la poitrine, derriere, devant, aussi-bien qu'aux côtés, & quelquefois elle descend si bas, qu'on la prend pour

pour une inflammation de quelques-uns des viſceres de l'abdomen, tels que le foie, la rate & les reins. Sans m'attacher ſcrupuleuſement à la diſtinction que la plupart des Auteurs ont faite entre la pleuréſie & la péripneumonie, je me contenterai de faire mention des remedes que j'ai employés avec le plus de ſuccès, dans toutes les douleurs de la poitrine, vives ou ſourdes, accompagnées d'une difficulté dans la reſpiration, preſque toujours avec une toux, & jamais ſans quelque degré de fiévre. Car il ne faut pas confondre ces douleurs inflammatoires & cette difficulté dans la reſpiration, avec quelques points ſpaſmodiques, qui attaquant les muſcles de la reſpiration, ne ſont point accompagnés de fiévres & qu'on guérit ſeulement par des remedes externes. Il ne faut pas non plus les confondre avec des douleurs aux côtés, occaſionnées par des vents auxquels les perſonnes hyſtériques & hypochondriaques ſont très-ſujettes. Ces cas paroiſſent rarement dans nos hôpitaux. Mais tous ceux que les mala-

dies, & sur-tout celle des intestins, ont réduit fort bas, sont très-sujets à ces points de côté venteux. Ces douleurs sont causées par des vents, ou par des excrémens renfermés dans la partie du *colon* la plus proche du diaphragme. Elles se font communément sentir de la poitrine au dos, ou d'un côté à l'autre, affectent la respiration, & sont quelquefois accompagnées d'une toux petite, mais fréquente. Mais ni la fièvre, ni le sang coëneux, ni les autres marques d'une véritable pleurésie ne se rencontrent. La saignée peut faire du mal; les carminatifs relâchans, avec quelque chose de chaud appliqué à la partie affectée, donnent du soulagement. Les véficatoires sont peut-être le seul remede qui soit commun à l'un & à l'autre.

Quoiqu'on doive rejetter les jours critiques, il faut continuer d'observer, avec les Anciens, certains périodes de ces inflammations de la poitrine, qui sont accompagnées de symtômes différens, & qui exigent un traitement différent. On amene sou-

vent les malades à l'hôpital lorſque l'inflammation s'eſt déja répandue ſur les poumons, & qu'elle eſt trop avancée pour céder à la ſaignée. Or, quoiqu'il ne ſoit pas à propos d'abandonner le tout à la nature, il eſt cependant certain que ſi les crachats paroiſſent tels qu'Hippocrate les décrit, nous devons les regarder comme un moyen de guériſon, & ne point les détourner par les ſaignées ou par les purgations, comme je m'en ſuis convaincu par l'expérience.

C'eſt avec ces précautions qu'il faut procéder. On peut ſaigner librement les trois ou quatre premiers jours de la maladie; mais ſi dans ce tems-là le crachement commence, on doit tout-à-fait diſcontinuer la ſaignée, ou bien la modérer de maniere qu'elle ſoulage la poitrine, ſans diminuer la force & ſans arrêter l'expectoration.

On ne peut donner aucune régle préciſe par rapport à la quantité de ſang qu'on doit tirer, & au nombre de ſaignées. Sydenham a déterminé quarante onces, pour la quantité

moyenne que les hommes pouvoient perdre dans une pleuréſie ; mais dans les circonſtances où ſe trouvoient nos malades, c'auroit été trop peu ſans les véſicatoires, qui non-ſeulement abrégent la cure, mais préviennent encore la perte d'une grande quantité de ſang.

Une pleuréſie peut ſe guérir dans le commencement, avec une ſaignée abondante, & un véſicatoire appliqué au côté affecté. On fait contre cette pratique une objection, qu'on tire de la qualité ſtimulante des Cantharides. Mais le ſoulagement eſt ſi certain, qu'on ne doit ſe ſervir ici de la théorie, que pour rendre raiſon de la maniere dont le ſtimulus agit & réſoud le ſpaſme interne ou obſtruction.

La méthode d'appliquer des véſicatoires aux côtés, paroît fort ancienne ; l'on employoit à cet uſage des ſinapiſmes (1). On ſe ſert ſeulement à préſent des mouches cantharides,

(1) *Celſ. Lib. IV. Cap. VI.*

& la pratique en eſt devenue fort commune en Angleterre (1). Reſte maintenant quelque difficulté au ſujet du tems où l'on doit appliquer les véſicatoires ; ſavoir s'il vaut mieux en faire uſage au commencement, ou bien attendre que le pouls ſoit adouci par de fréquentes ſaignées. L'expérience que j'ai, m'engage à préférer une prompte application ; car en traitant dans les hôpitaux un grand nombre de ces ſortes de maladies, je n'ai jamais vû qu'en appliquant les véſicatoires immédiatement après la premiere ſaignée, il en réſultât aucun inconvénient, & je me ſuis toujours apperçu au contraire, que ce remede apportoit un ſoulagement plus prompt & plus certain. Bien plus, lorſqu'il n'y avoit point de Chirurgien à portée, j'ai fait ſouvent appliquer ſur le champ les véſicatoires au côté, & ſaigner après, pourvu qu'on ouvrît la veine avant que les cantharides euſſent eu le tems d'agir. Ces véſica-

(1) *Mead. monita & præcepta medica.*

toires latéraux, aussi bien que ceux du dos, sont de la largeur de la main ; grandeur qui n'est en usage que dans ce pays-ci.

Quand même les vésicatoires feroient disparoître les symptômes, il seroit plus sûr de recommencer la saignée, à moins qu'une sueur abondante survenant avec la cessation de la douleur, ne rendît inutile ce remede-ci, aussi bien que tous les autres. Mais si les poumons sont fort enflammés, la cure ne sauroit être si prompte. Car, quand même la premiere saignée & le premier vésicatoire apporteroient du soulagement, il seroit cependant nécessaire de réitérer l'un & l'autre. Quelquefois la douleur se renouvelle & se fixe à l'autre côté ; mais si on la traite comme la premiere, elle se dissipera pareillement.

On fait communément une distinction entre la pleurésie & la péripneumonie ; je l'ai suivie dans les premieres Editions de cet Ouvrage ; mais ayant lu depuis les dissections & les remarques de Messieurs

Haller (1) & Morgagni (2) sur ce sujet, je suis convaincu qu'on doit considérer ces deux maladies comme une seule, dans laquelle les poumons sont toujours enflammés, souvent sans la pleure, & la pleure jamais sans les poumons. J'applique toujours un large vésicatoire à l'endroit où est la douleur; mais s'il n'y a point de douleur particuliere, & qu'on ne sente qu'une oppression générale, je le fais mettre entre les épaules. Si la maladie devient opiniâtre, je le fais d'abord appliquer à un côté, & ensuite à l'autre. Les vésicatoires tendent à soulager la poitrine & à provoquer l'expectoration, non-seulement lorsqu'on les applique à la poitrine; mais encore, comme d'autres l'ont remarqué, lorsqu'on les met aux extrémités; au lieu que lorsque les crachats ont paru, on ne doit se servir de la saignée qu'avec les plus grandes précautions, si tant est qu'on doive y recourir.

(1) *Opuscul. Patholog.* Obs. XIII, XIV.
(2) *De Sed. & Causis Morb.* Ep. XX, XXI.

Je donne au malade, non-seulement dans le fort de l'inflammation, mais encore pendant tout le tems de l'expectoration, d'heure en heure, plein une petite tasse à thé d'une infusion pectorale chaude (1), & une fois en cinq ou six heures, quatre cuillerées d'une mixtion huileuse (2); mais quand l'expectoration diminue, j'ordonne en la place de ce dernier remede, autant d'oxymel scillitique que le malade peut en prendre, sans en être purgé. Ou bien, je donne une fois en six ou huit heures, quatre cuillerées d'une solution de gomme ammoniac (3); remede que j'ai trouvé

(1) Sur une pinte d'une infusion faite avec le ingrédiens du *decoctum pectorale*, on ajoute une once d'oxymel simple.

(2) ℞. *Mellis (vel syrupi ex althæâ)* ℥vi *gummi arabici in pulverem contriti* ℥i. *aquæ rosarum* ℥ii. *accurate subactis admisce invicem olei amygdalarum dulcium* ℥i & *aquæ puræ* ℥vi.

(3) ℞. *Spermatis ceti (ex vitello ovi quantum satis est soluti)* ℥ii. *lactis ammoniaci* ℥vii. *syrupi croci* ℥vi. *misce.*

plus

plus efficace. J'ai remarqué auſſi de bons effets de faire reſpirer au malade la vapeur de l'eau chaude. Cette pratique, recommandée par Boerhaave & le Baron van Swieten, m'a été confirmée par les eſſais réitérés du Docteur Huck, qui trouve plus avantageux & plus agréable au malade, d'y ajouter quelque peu de vinaigre, quand les phlegmes ſont épais; telle eſt ma méthode actuelle.

Si malgré cette évacuation le malade ſe plaint beaucoup d'un point, ou qu'il ait de la difficulté à reſpirer, la ſaignée eſt néceſſaire. Mais en ce cas-là il eſt dangereux d'aller d'une extrémité à l'autre; en omettant la ſaignée, on riſque de cauſer dans les poumons une obſtruction générale; & en ſaignant trop abondamment, il y a à craindre d'arrêter l'expectoration. On a l'obligation aux Docteurs Huxham, Triller & au Baron van Swieten, de quelques-unes des meilleures régles dont on puiſſe faire uſage dans cette occaſion. Mais par rapport aux véſicatoires, il n'eſt pas néceſſaire de prendre aucune précaution dans une telle

conjoncture ; puisqu'ils sont toujours bons pour ranimer le pouls, & pour soulager la poitrine.

Pendant l'expectoration, il sera quelquefois utile de donner un vomitif pour débarrasser la poitrine des phlegmes visqueux. On peut aussi donner quelquefois des opiates ; mais avec de grande précautions. Car tant que le pouls est dur, qu'on sent de la difficulté à respirer, & que la fièvre cause des insomnies, ils sont pernicieux. Mais lorsque la fièvre est passée, & que l'insomnie ne se trouve plus occasionnée que par des humeurs qui tombent sur la gorge ou les poumons, les opiates, sur-tout si on les joint à la squille, donnent du repos & provoquent l'expectoration. J'ajouterai seulement que pendant que j'exerçois en Flandres à l'armée, je ne connoissois point l'usage du quinquina, dans l'état avancé de ces inflammations. J'ai eu depuis occasion d'en voir les effets, seulement quand le malade étoit abattu par la saignée, tandis qu'il restoit encore un peu de toux & quelque difficulté de respirer,

auſſi-bien qu'une augmentation ſenſible de fiévre pendant la nuit, avec une rémiſſion pendant le jour, & l'urine chargée. J'ai donné avec ſuccès, dans ces cas, excepté dans le fort des paroxyſmes, une fois en trois heures, deux onces de décoction de quinquina, auquel j'ajoutois un peu de réglisſe, ſans aucun autre pectoral.

§. V.

De l'inflammation du foie.

Le foie eſt non-ſeulement ſujet à des inflammations primitives, mais encore à ſouffrir par des métaſtaſes de la matiere. J'ai remarqué dans pluſieurs corps diſſéqués, qu'après les poumons, ce viſcere ſe trouvoit le plus ſujet à la ſuppuration; mais je n'ai jamais vû qu'un ſeul cas où l'on ait guéri après un abſcès. La matiere ſe dirigeant vers l'extérieur, on la fit ſortir, & le malade ſe rétablit en peu de tems.

Il ſe préſenta un autre cas remarquable par la ſituation de l'abſcès qui

étoit tout-à-fait sur le côté gauche de la ligne blanche. On fit néanmoins l'incision, & il en sortit une grande quantité de pus. Le malade fut soulagé; mais l'opération ayant peut-être été trop long-tems différée, il mourut bientôt après. En ouvrant le corps, on trouva que l'incision avoit pénétré dans le foie; mais qu'elle étoit trop petite pour évacuer toute la matiere.

Il y eut un autre cas fort singulier par la qualité de la tumeur qui étoit platte, & par la grande difficulté qu'avoit le malade à respirer; car il ne pouvoit point du tout se tenir couché de son long, mais il s'appuyoit la plupart du tems sur les genoux & sur les mains. Il faisoit d'ailleurs de fréquens efforts pour vomir, & il se sentoit une douleur d'estomac continuelle & extraordinaire. Deux jours avant sa mort il devint jaune & fut attaqué d'un hocquet. A l'ouverture du corps, on trouva le foie totalement scirrheux & plein de pus. Le grand lobe avoit suppuré; un autre grand abscès s'étoit formé dans la par-

tie concave qui pouſſoit l'eſtomac en dehors, de telle maniere que ſi l'on eût fait une inciſion avant la mort, comme dans le premier cas, il auroit fallu traverſer l'eſtomac avant que d'arriver au ſac.

A l'égard de la cure d'une inflammation du foie, je n'ai fait aucune remarque digne d'attention ſur la maniere dont on doit la traiter, ſi ce n'eſt qu'après des ſaignées abondantes, le meilleur remede conſiſtoit à appliquer un large véſicatoire ſur la partie affectée.

§. VI.

De l'inflammation de l'eſtomac & des inteſtins.

La même méthode a réuſſi dans l'inflammation de l'eſtomac & des inteſtins, & je n'ai jamais remarqué que les véſicatoires locaux ayent eu des ſuites funeſtes, ſi après une ſaignée abondante on les appliquoit de bonne heure dans la maladie. Ils ſont en particulier fort utiles dans la paſſion

iliaque ou colique inflammatoire, & ils ont pareillement un heureux succès dans les douleurs fixes des intestins, qui viennent de spasmes, sans marques évidentes d'inflammation.

Je vais joindre à cette observation relative aux effets des vésicatoires dans les douleurs de l'abdomen, quelques remarques sur l'inflammation des intestins, que l'expérience & de plus amples réflexions m'ont suggérées.

La passion iliaque, en Grec εἰλεὸς, *ileus*, (*tenuioris intestini morbus*, selon Celse), est, suivant un Ouvrage attribué à Galien (1), » une inflammation des intestins, accompagnée » de tranchées violentes, & d'une si » grande constriction, que la matiere » fécale & les vents ne peuvent passer ». Quoique le vomissement ne soit point nommé dans cette définition, elle s'accorde néanmoins avec la description qu'a donné Hippocrate (2) de la passion iliaque. Cet Auteur fait men-

(1) *Lib. de Definit.*

(2) *De Morb.* Lib. iij.

tion de vomiſſemens bilieux & ſtercoracés ; mais il les conſidere comme des ſymptômes additionels, lorſque la maladie parvient à un point conſidérable. Car, dans les aphoriſmes (1), il obſerve que le vomiſſement eſt un ſigne fâcheux dans la paſſion iliaque ; ce qui ſemble ſuppoſer que cette maladie peut exiſter ſans aucune ſorte de vomiſſement. Arétée (2), qui, de tous les Anciens, nous a donné la deſcription la plus ample & la plus ſatisfaiſante de cette maladie, parle de trois degrés ; l'un dans lequel l'eſtomac eſt oppreſſé ſans vomiſſement ; un autre, dans lequel le malade rend des phlegmes & de la bile ; & le troiſieme, qui eſt mortel, lorſqu'il rend ſes excrémens par la bouche. Il paroît par-là que toute les fois qu'il y a des douleurs aiguës dans les inteſtins, accompagnées d'oppreſſion de l'eſtomac, d'une conſtipation opiniâtre, &, s'il faut s'en rapporter à Hippocrate, d'u-

(1) Sect. VII. 10.

(2) *Acut. Morb.* Lib. II. Cap VI.

ne tenſion de ventre, le plus conſtant peut-être de tous les ſymptômes; ſans égard s'il y a des vomiſſemens ou non, nous pouvons aſſurer que c'eſt ce que les Anciens entendoient par paſſion iliaque; & nous devons alors tirer d'eux des lumieres pour la guérir. Mais ſi, conformément à quelques-uns des plus habiles Modernes, nous ne donnons le nom de paſſion iliaque, que lorſque le mouvement périſtaltique eſt totalement renverſé, nous ne pouvons recevoir aucun ſecours des Grecs, qui regardoient comme incurable cet état de la paſſion iliaque.

Ainſi, lorſque le vomiſſement des alimens ſe joint même aux ſymptômes ci-deſſus rapportés, Sydenham ne lui donne point d'autre nom que celui de *paſſio iliaca notha* (1), ſuppoſant dans ce cas une inverſion partielle du mouvement périſtaltique. Mais lorſqu'on rend les clyſteres par la bouche, il conſidere cela comme une marque d'une inverſion totale, & par conſéquent

(1) Sect. I, Cap. VI.

comme un symptôme pathognomonique de la véritable passion iliaque : *quando liquet ex clysteribus per os ejectis & aliis signis verum esse ileum* &c (1). Je n'ai jamais vû qu'une seule fois la vraie passion iliaque de Sydenham ; le malade mourut. Je pense que de notre tems les plus grands Praticiens n'en ont rencontré que bien peu, & qu'ils n'en ont jamais guéri, ou du moins rarement. Il paroît par conséquent assez extraordinaire que du tems de cet habile Médecin, ce cas se présentât assez souvent pour qu'il pût s'assurer de sa cure ; & cela d'autant plus que les remedes qu'il employoit, ne paroîtroient pas actuellement avoir assez de vertu pour des degrés plus foibles de cette maladie. Mais il paroît que cet excellent Auteur s'apperçut dans la suite de l'insuffisance de sa premiere pratique ; car dans son Ouvrage posthume (*Processus integri*), il omet partie des remedes qu'il avoit d'abord recommandés, & en leur place, il en

(1) Sect. I. Cap. VI.

substitue de plus efficaces, qui en d'autres mains ne réussiroient peut-être pas davantage.

A l'égard des degrés plus foibles de la passion iliaque, il faut en chercher la description & la cure dans Sydenham, sous le titre de *Colica biliosa*; nous sommes d'autant plus assurés que c'est la même maladie que la passion iliaque, que l'Auteur lui-même dit: „ que si on ne remédie pas à tems „ à cette colique, elle se termine en „ une passion iliaque (1)„. Il auroit été à souhaiter que Sydenham n'eût point donné à cette derniere maladie le nom de colique bilieuse, & qu'il ne l'eût point considérée dans le jour qu'il a fait, parce que son autorité a engagé plusieurs personnes à corriger & à évacuer la bile, peut-être à tort, sans prêter une attention suffisante à l'inflammation, à cause qu'il n'en fait aucune mention. Sydenham ne saigne qu'une fois. D'après cette circonstance seule, nous pouvons juger qu'il ne

(1) Sect. IV. Cap. VII.

s'étoit jamais informé de l'état où paroissoient, après la mort, les intestins de ceux qui périssoient de cette maladie, qu'il ne craignoit point la mortification, quoiqu'on en soit toujours menacé, comme nous nous en sommes assurés par de nombreuses dissections.

Ces raisons m'ayant engagé a m'écarter de la méthode de Sydenham, j'ai suivi la plus ancienne, celle de saigner abondamment & souvent, aussi long-tems que dure la violence des symptômes, ou que les forces du malade le peuvent permettre. Si apres la premiere saignée, le malade n'est pas sensiblement mieux, quelques heures après je fais ouvrir une seconde fois la veine, & immédiatement après, je fais appliquer sur la partie du ventre la plus affectée, un emplâtre véficatoire aussi large que la main. Comme je me suis apperçu plus d'une fois que le malade étoit soulagé dans les intestins aussitôt qu'il sentoit la brûlure de la peau, & qu'en même tems la purgation ou le clystere qu'on lui avoit donné auparavant sans aucun

effet, le faisoient aller; j'ai raison de penser que les véscatoires agissent plutôt comme un antispasmodique que comme un évacuant. Telle étoit ma méthode ordinaire dans les hôpitaux. Si, depuis ce tems là, j'ai fait moins d'usage des véscatoires, ce n'est pas que j'aie remarqué qu'ils eussent aucune suite fâcheuse, mais parce que dans ma pratique particuliere, les malades en général y répugnoient, à cause qu'on les appliquoit sur une partie où on ne le fait pas ordinairement. J'en ai pareillement cessé l'usage, parce qu'il gênoit un peu lorsqu'on vouloit prendre les bains chauds, article important dans le traitement de cette maladie, mais qui manquoit ordinairement dans les hôpitaux d'armées.

Après la saignée, la principale attention doit être de tenir le ventre libre. Je tâchois d'y parvenir auparavant par des clysteres, & en faisant prendre toutes les heures une pillule d'aloës, de savon & de mercure doux; mais je changeai ensuite de méthode, & j'eus recours à des remedes plus doux. Je donnois dans cette intention

toutes les heures, gros comme une noix muſcade, d'un électuaire compoſé d'une demi-once d'*electarium lenitivum*, de deux gros de fleur de ſoufre, & d'un gros de crême de tartre, avec quelque ſyrop; mais depuis peu, je m'en tiens davantage au ſel cathartique amer, dont l'uſage m'a été recommandé par le Docteur Heberden, qui a eu des preuves de ſes bons effets en doſes petites, mais ſouvent répétées. Après avoir fait diſſoudre deux onces de ce ſel dans une pinte d'eau, j'en donne deux cuillerées toutes les demi-heures, ou une cuillerée dans un intervale plus court, auſſi long-tems que l'eſtomac du malade peut le ſupporter, ou juſqu'à ce qu'il ait été deux fois. Quoique ce remede ait un goût déſagréable, l'eſtomac le retient plutôt, ſuivant la remarque du Docteur Heberden, qu'une liqueur plus agréable : circonſtance qui porte à croire ce qu'on a dit de quelques autres ſels neutres, qu'ils ont une qualité ſédative auſſi bien qu'une laxative. Soit que j'ordonne l'électuaire ou ce ſel, je fais

toujours prendre un clystere purement laxatif, pour aider l'opération : car je n'ai jamais pu comprendre comment des parties qui sont au centre de la chaleur animale, & naturellement dans un état humide, peuvent être fomentées par un fluide qui n'est pas plus chaud qu'elles mêmes, & qui est administré par un clystere. Quand je soupçonne que l'obstruction est causée par des matieres durcies, je me contente d'abord de faire usage de lavemens d'huile, mais toutes les autres fois je me sers de la recette suivante.

℞. *Decocti communis pro clystere* ℥x. *electarii lenitivi, olei olivarum, singulorum* ℥ij *misce.*

Mais quand l'estomac est tellement dérangé qu'il rejette l'un ou l'autre des laxatifs ci-dessus, je joins alors de l'opium à un purgatif stimulant, méthode en usage dans ce pays ci depuis long-tems, & qui a été suivie par le Docteur Mead (1).

℞. *Extracti cathartici gr.* xxv. *Extracti*

(1) *Monita & Præcepta Medica.* pag. 114.

Thebaici gr. I ß. *Mercurii dulcis ſexies ſublimati g.* v. *miſce, fiant pilulæ* x.

Cette doſe ſe donne à différents intervalles, lorſque le malade ſe plaint, après le vomiſſement, du moindre mal. Plus les pilulles ſont petites, & plus il y a apparence qu'il les gardera aiſément. Environ douze heures après, ou quand l'opium commence à perdre ſa force, je tâche d'exciter l'opération de la médecine par la diſſolution du ſel cathartique amer, comme ci-deſſus, & quelques heures enſuite je fais prendre un lavement ſans diſcontinuer ce ſel.

Après avoir procuré des ſelles, & la plus grande partie du danger étant paſſée, je ſuis d'aſſez près la méthode de Sydenham dans le reſte de la maladie. Je donne du laudanum le ſoir, à l'heure qu'on ſe couche, & le matin autant de la diſſolution du ſel cathartique, ou d'un autre laxatif, qu'il ſuffit pour tenir le ventre libre, juſqu'à ce qu'il n'y ait plus rien à craindre d'une rechute.

Sydenham recommande pour le vomiſſement, dans ce qu'il appelle

la passion iliaque (1), un scrupule de sel d'absynthe dans une cuillerée de jus de citron, qu'on fait prendre dans le tems de l'effervescence. Je me rappelle de m'être servi plusieurs fois, avec succès, de cette méthode, lorsque le malade ne vomissoit que de la bile; mais avec cette différence, qu'au lieu de donner cela deux fois par jour, je le faisois prendre toutes les heures.

Ceux qui ont des ruptures sont plus sujets que les autres à la passion iliaque; mais de tels cas ne sont pas communs dans les armées. A l'égard des autres causes, j'en ai vu trop peu d'exemples, pour être satisfait au sujet des plus fréquentes. Ce n'est pas qu'il n'y ait point parmi les soldats d'inflammation dans les intestins; mais toutes les inflammations de ces parties ne tendent point à la passion iliaque; car en tombant sur les grands intestins, elles occasionnent communément un flux de ventre, comme

(1) Page 230.

cela parut à l'ouverture de ceux qui moururent de la dyſenterie. On peut trouver quelques exemples de la paſſion iliaque occaſionnée par une inflammation du colon ; mais j'imagine que dans la plupart, des matieres durcies, ou quelque tumeur, auront concouru à rétrécir le paſſage & à empêcher les ſelles. Au reſte, j'ai rencontré plus ſouvent ici cette maladie que dans nos armées. Les enfans & les perſonnes d'un tempérament délicat, y ſont peut-être plus ſujets que les hommes dans la force de l'âge ; & d'ailleurs on n'enrolle point les gens qui ont des ruptures. Une humeur gouteuſe peut ſouvent occaſionner cette maladie parmi les gens d'un rang élevé ; mais les ſoldats n'y ſont jamais ſujets, ou du moins rarement. J'ai vu, comme je me le rappelle, deux perſonnes attaquées de la paſſion iliaque, accompagnée de vomiſſemens. L'un étoit un jeune Gentilhomme de vingt-deux ans, dont la vie n'avoit pas été fort réglée ; ſa maladie finit par un accès de goutte. Le ſecond étoit un homme de cinquante ans, qui, quel-

ques jours après une seconde attaque, eut pareillement un accès de goutte, qui fit disparoître les douleurs des intestins. Ces personnes n'avoient point été incommodées auparavant de la goutte. Ceux qui désirent pousser plus loin leurs recherches là-dessus, peuvent consulter le *Sepulchretum anatomicum*, les Observations anatomiques & chirurgiques de Ruysch (1), l'excellent Ouvrage de Morgagni, *de Sedibus & Causis morborum* (2).

Je finirai par une remarque que l'on a faite auparavant, mais qui n'a pas été assez généralement reçue, pour rendre mon témoignage inutile. La passion iliaque est la plupart du tems accompagnée d'un degré sensible de fiévre, avec tous les autres symptômes ci-dessus rapportés. Mais indépendemment qu'il y a des cas dans lesquels il n'y a point de vomissemens, comme il paroît par les Anciens, il y en a d'autres où la fié-

(1) Observ. 91.

(2) Epist. XXXIV, XXXV.

vre eſt à peine ſenſible, lorſque le malade ne ſent que peu de douleur, & qu'il n'eſt pas tout-à-fait reſſerré. Je dis qu'il y a de pareilles inflammations, parce que le malade étant mort avec des ſymptômes ſi peu capables d'allarmer, on trouva les inteſtins non moins mortifiés que dans les ſymptômes plus caractériſés de cette maladie. Le Docteur Simſon en a le premier fait la remarque, autant que je le puis ſavoir, & le Baron van Swieten la cite & la confirme (1), auſſi-bien que Morgagni (2), qui obſerve que dans ces circonſtances il n'y a d'autres indications de danger, que la tenſion du ventre, une douleur ſourde en le preſſant, l'abattement & l'inégalité du pouls, & le changement de la contenance. Ce qu'il dit à ce ſujet mérite toute notre attention.

(1) Comment. in Boerh. Aphor. §. 371.

(2) De ſed. & cauſ Morb. Ep. XXXV. 12.

§. VII.

Du Rhumatisme.

Il paroît que les Anciens distinguoient imparfaitement la goutte, de la maladie qu'on appelle maintenant Rhumatisme. Ils donnoient le nom d'*Arthritis* à l'affection de toutes les articulations, soit que la douleur provînt d'une inflammation rhumatismale, ou d'une humeur gouteuse. Si l'on ne souffroit pas dans toutes les articulations, mais seulement dans quelques-unes, la maladie tiroit son nom de la partie affectée; de-là viennent les termes de *chiragra*, *podagra*, *ischias*, &c. qui étoient tous considérés comme des espece d'Arthritis. Mais comme on remarqua qu'il y avoit des douleurs arthritiques d'une nature différente des autres, on les distingua suivant les différentes humeurs qu'on regardoit comme la cause de la maladie. On supposa par exemple qu'une espece dépendoit du sang, & l'on recommanda par conséquent

la saignée comme le principal remede, & dans les constitutions pléthoriques, on la réitéra.

Quoiqu'au moyen de cette distinction, les Anciens pussent traiter de la maniere qu'il convient la maladie qu'on appelle à présent Rhumatisme; cependant comme les noms sont fort propres à en imposer à l'esprit, on doit penser qu'on confondoit souvent les différentes especes d'Arthritis, & par conséquent qu'on les traitoit souvent fort mal. Nous voyons que conformément à cela, les Médecins, dans les tems postérieurs, considérerent toutes les douleurs des articulations, comme les effets d'un catarrhe, c'est-à-dire, d'une humeur qui tombe du cerveau. Cette nouvelle théorie eût des suites plus pernicieuses; car toutes les humeurs catarrheuses, étant supposées d'une nature froide, on défendit la saignée, & l'on entreprit la cure d'un Rhumatisme aigu, aussi bien que celle de la goutte, sans ouvrir la veine. *Botallus* s'opposa à ce qu'il paroît un des premiers à cette opinion & à cet

usage, & distinguant dans le catarrhe l'espece inflammatoire, que nous appellons actuellement Rhumatisme, d'avec les autres especes, il déclara que les saignées réitérées étoient nécessaires pour la guérison (1).

Ballonius est le premier qui ait appliqué le terme ῥευματισμὸς (car il se sert toujours du mot Grec) à cette espece inflammatoire de l'Arthritis, qu'il soupçonna être une humeur différente de celle de la goutte, quoiqu'elle en approche beaucoup (2). Le même Auteur est aussi le premier qui ait dé-

---

(1) *De Curat. per Sang. Miss. Cap. XII.*

(2) Nous rencontrons dans les ouvrages des Anciens, le terme ῥευματισμὸς, dans le sens de *rhume* ou *fluxion*, & non point, autant que je le puis savoir, pour désigner une maladie particuliere. Ballonius commence son Traité sur le Rhumatisme par ces mots : *Affectus pene ἀνώνυμος apud antiquos ;* mais il ne paroît pas qu'il ait été le premier parmi les Modernes qui lui ait donné ce nom. Il dit en effet dans le même ouvrage: *Affectio quæ falsò catarrhus dicitur, aliis melius* ῥευματισμὸς *dici videtur.* Lib. de Rheumat.

crit d'une maniere convenable cette maladie, & qui ait pareillement recommandé les saignées réitérées, comme la partie la plus indispensable de la cure. Cette méthode a depuis éte suivie par ceux qui ont le mieux écrit sur la Médecine pratique, tels que Riviere & Sydenham.

On a vû dans la premiere Partie (1), combien les Rhumatismes se rencontrent fréquemment, & à quelles causes il faut les attribuer; mais il faut ajouter que quoique la maladie parût quelquefois avec toute la violence dont Ballonius & Sydenham font mention, elle étoit communément d'une espece beaucoup plus douce, parce que sa cause ne pouvoit pas agir avec tant d'efficacité sur des hommes dont le sang en général avoit peu de disposition à s'enflammer, soit par leur maniere de vivre, soit par un effet de leur tempérament. Dans les rhumatismes plus aigus, non-seulement quelques-unes des articula-

(1) Part I. Chap. III & IV.

tions sont considérablement enflées & enflammées, mais elles sont toutes tellement affectées, que le malade ne sauroit se remuer un tant soit peu, ou être remué par d'autres, sans des douleurs extrêmement vives. Il y a dans ces circonstances toujours quelque peu de fiévre qui les accompagne. Il paroît par conséquent étonnant que Ballonius, qui décrit si bien d'ailleurs cette maladie, dise qu'elle altere peu le pouls, puisque nous le trouvons dans cette espece si fort animé, que si nous jugions par ce signe seul, nous penserions souvent que le malade auroit une fiévre violente.

En traitant du Rhumatisme accompagné de fiévre, j'ai suivi la pratique des Auteurs dont je viens de parler, par rapport aux saignées réitérées, qui étoient mon principal remede. Il faut se rappeller que mes malades étoient dans la force de l'âge, ou d'une classe peu sujette aux douleurs arthritiques, qu'il est si aisé de confondre avec les douleurs de rhumatisme. J'ajoute que dans ma pratique particuliere depuis ce tems, parmi des

des gens dont la maniere de vivre les diſpoſe davantage à des attaques de goutte qu'à un véritable rhumatiſme, je fais tirer du ſang dans tous les cas douteux, s'il y a de la fiévre, non-ſeulement une fois, mais une ſeconde & une troiſieme, ſi le ſang étoit coëneux, & que le malade ne fut pas trop affoibli par cette évacuation, & qu'il en fut ſoulagé. Nous avons pour cela l'autorité de Ballonius. Dans le rhumatiſme aigu, les ſaignées fréquentes affoibliſſent peut-être moins le corps, comme l'a remarqué avec raiſon Riviere (1), que dans toute autre maladie; & je crois pouvoir ajouter avec certitude, que lorſque la goutte ſe déguiſe dans les jeunes gens ſous la forme d'un rhumatiſme, on ne ſauroit ſe tromper beaucoup en traitant ce cas comme ſi c'étoit un rhumatiſme ſeul.

Si les malades n'ont pas le ventre libre, je fais donner preſque tous les jours un clyſtere, ou quelque laxa-

(1) Cap. de Rheum.

tif doux, pour rafraîchir & pour empêcher la constipation. Pendant tout le tems, on leur fait observer la diete la plus tenue à laquelle on peut les engager. On leur donne pour nourriture de la panade, du gruau à l'eau, ou autre chose semblable ; & pour boisson de l'eau d'orge, ou, quand on peut se procurer du lait, du petit lait fait au vinaigre, au-lieu de présure, qu'ils boivent avec plaisir.

Dans les cas où les poumons sont immédiatement affectés, ou bien lorsque le malade se plaint d'une difficulté dans la respiration, ou d'un mal de tête, auxquels les saignées n'ont point apporté de soulagement, je fais appliquer un vésicatoire entre les épaules ; ce qui manque rarement de faire cesser ces symptômes ou de les diminuer. On a remarqué qu'en général les vésicatoires font du bien dans ces rhumatismes universels, & je puis certifier que lorsque la douleur est bornée à une partie, c'est un topique des plus efficaces. Mais dans les rhumatismes aigus, accompagnés d'articulations enflées, je préfere les sang-

ſues à tout autre remede topique. J'en fais appliquer quatre, ou même davantage, ſur la partie de l'articulation où l'inflammation & la tumeur ſont le plus conſidérables. Lorſque les ſangſues ſont tombées, je laiſſe dégoutter le ſang juſqu'à ce qu'il s'arrête de lui-même. Comme cela ſoulage beaucoup, & que l'évacuation eſt petite, je fais réitérer cela ſouvent. J'ai quelquefois, depuis ce tems là, ordonné avec ſuccès, dans ma pratique particuliere, une douzaine de ſangſues à la fois, que je partage entre deux, ou un plus grand nombre d'articulations affectées, que je renouvelle pendant trois jours conſécutifs, après quoi j'en applique en plus petite quantité, & à des intervales plus longs, ſuivant l'exigence des cas. Par ce moyen, je procure généralement un ſoulagement immédiat, j'abrege pareillement la maladie, & j'épargne beaucoup de ſang qu'il auroit fallu tirer du bras. Ballonius dit quelque choſe de l'application des ſangſues dans le rhumatiſme ; mais il en parle plutôt comme d'une choſe

qu'on pourroit essayer, que comme d'un remede qu'il auroit éprouvé ; puisqu'il dit en passant, *Cornicula frequentia & hirudines copiosæ habitui corporis applicatæ conferrent* (1).

Les saignées générales & les évacuations locales du sang, avec les vésicatoires suivant l'occasion, une diete tenue & les laxatifs les plus doux, suffisent la plupart du tems, pour guérir le rhumatisme aigu des armées, ou du moins pour le diminuer considérablement. Il est vrai que j'ajoutois communément les poudres diaphorétiques dont j'ai parlé dans le traitement des fiévres en général, mais sans aucune confiance, & nullement dans la vue de procurer une évacuation sensible par la peau. Car quoique dans les commencemens que j'exerçois, je tâchois d'exciter les sueurs par le *spiritus Mindereri*, & d'autres remedes de cette nature, cependant je me suis convaincu par la suite, que cette méthode de traiter un rhuma-

(1) Loco cit.

tiſme avec fiévre, ne convenoit point. Il eſt vrai que lorſqu'en tirant beaucoup de ſang la fiévre étoit diminuée, ou que ces évacuations avoient beaucoup affoibli, je donnois trois fois par jour environ quarante gouttes d'eſprit de corne de cerf, comme un cordial, & non point comme un ſudorifique. Ayant remarqué que ce remede répondoit ſuffiſamment à cette intention, & qu'il diminuoit les douleurs, je continuois à le donner tous les jours, auſſi long-tems qu'elles ſubſiſtoient, ſoit que le malade gardât le lit, ou qu'il allât de côté & d'autre. Ainſi on faiſoit uſage dans les rhumatiſmes aigus, auſſitôt que la fiévre commençoit à céder, de l'alcali volatil que Sydenham recommande ſeulement dans les rhumatiſme chroniques.

Telle étoit ma maniere de traiter les rhumatiſmes aigus de l'armée, & la plupart du tems elle me réuſſiſſoit. Mais le rhumatiſme chronique eſt une maladie des plus opiniâtres qu'il y ait dans les hôpitaux. Ce ſont quelquefois les reſtes d'une fiévre de rhuma-

tisme mal guérie, ou des douleurs causées originairement par des froids, & qui se sont enracinées faute d'y avoir apporté remede à tems. Lorsque dans des douleurs de cette espece, le sang n'étoit pas coëneux, je soupçonnois les douleurs d'être d'une nature vénérienne, ou le soldat de prétexter une indisposition. Je pense m'être rarement trompé à l'égard de ce dernier soupçon. Je dois cependant convenir que j'ai vu depuis des personnes d'un état plus relevé, & au-dessus de la tentation de déguiser leur situation, qui se plaignoient des mêmes douleurs, sans qu'il y eut une altération visible dans leur sang.

Sydenham ayant très-bien distingué cette espece de rhumatisme de l'autre, ce que Ballonius n'a pas fait, j'ai suivi sa méthode à l'égard de la saignée. Toutes les fois donc que je trouvois le sang enflammé, j'en faisois tirer une fois en huit ou dix jours, environ huit onces, tant qu'il demeuroit coëneux, ou que les douleurs subsistoient. De tems en tems je purgeois le malade avec une dissolution de gom-

me gaïac, & dans les intervales je lui donnois de l'eſprit de corne de cerf. Je conſidérois alors le gaïac comme un purgatif ſpécifique dans ces rhumatiſmes lents, & d'autres l'avoient fait avant moi. L'expérience que j'ai acquiſe depuis, m'a tellement confirmé dans la bonne opinion que j'avois de ſes bonnes qualités, que, dans ces cas-là, après avoir tiré du ſang avec la lancette, ou avec les ſangſues, ſi les parties étoient enflées ou enflammées, j'ordonnois ordinairement un demi-gros de cette ſubſtance, diſſous dans un jaune d'œuf, deux onces d'eau avec un peu de ſucre, qu'on prenoit tous les ſoirs à l'heure qu'on ſe couche, afin de procurer deux ou trois ſelles le jour ſuivant. Je continuois cette méthode juſqu'à ce que les douleurs ceſſaſſent, ou juſqu'à ce que le malade ſe trouvât ſi fort affoibli par ces évacuations, qu'il ne pût plus la continuer. Dans l'un ou l'autre cas, & ſur-tout ſi l'urine devenoit chargée, ou ſi le malade ſe plaignoit de ſueurs pendant la nuit, je tâchois de finir la cure par le quin-

quina, dont je lui donnois dans le jour jusqu'à la concurrence d'un gros & demi en substance. Pendant l'usage du gaïac & du quinquina, j'ordonnois toujours l'esprit de corne de cerf, comme ci-dessus; & toutes les fois que les articulations étoient enflées & enflammées, j'avois recours aux sangsues, dont l'effet n'est gueres moins efficace ici que dans les rhumatismes accompagnés de fiévres.

Dans les rhumatismes aigus, les remedes appliqués à l'extérieur, ne m'ont jamais réussi, excepté les ventouses, les sangsues & les véscatoires. Quoique j'aie vu des douleurs sans fiévre, être soulagées quelquefois par le baume anodyn de Bates, des embrocations d'esprits alcalins volatils seuls, ou dans le liniment volatil, auquel on ajoute un quart d'huile de térébentine; cependant je me suis apperçu d'autres fois, que toutes ces choses aggravoient plutôt les symptômes. La flanelle est en général ce qu'on peut appliquer de plus utile, & cependant j'ai vu des personnes s'en plaindre & obligées de

l'ôter, parce que cela les échauffoit trop.

Ballonius admet les parégoriques, pour pallier les symptômes, mais sans en définir l'espece ni les tems les plus propres pour les donner. Sydenham condamne tous les opiates, comme servant à fixer la maladie; mais on peut douter que ce soit avec justice. Pendant que je pratiquois à l'armée, je m'en abstenois sur son autorité, dans les rhumatismes aigus & chroniques; mais le témoignage de quelques-autres Auteurs, m'a fait, depuis ce tems-là, changer ma méthode à cet égard; & dans les douleurs vives de la nuit, qui empêchent de reposer, j'ai quelquefois donné, avec succès, depuis vingt jusqu'à vingt-cinq gouttes de teinture thébaïque, jointes à trente gouttes de vin d'antimoine. Dans les autres cas, je pense, avec Sydenham, qu'il vaut mieux ne point se servir de ces sortes de remedes.

La sciatique se distingue communément en espece goutteuse & en espece rhumatismale; mais si l'on entend

par ce terme une douleur ou mal de la hanche, qui affecte cette partie de maniere à faire boiter, il en faut admettre au moins une autre espece, qui provient d'un dépôt de matiere sur le psoas, ou sur le muscle iliaque interne, d'un côté; ou sur l'articulation même, qui à la longue cariera les os. Si la sciatique ordinaire est récente, on la traite avec les saignées, les vésicatoires appliqués sur la partie, les purgatifs de gaïac & d'esprits volatils, en un mot, avec les remedes qu'on a donnés dans le rhumatisme commun, suivant qu'elle est accompagnée de fiévre ou non. Je ne l'ai point trouvée rebelle à cette méthode, quoique la plupart du tems elle soit plus opiniâtre que d'autres douleurs de rhumatisme. Lorsque le boitement & la douleur sont de vieille date, je réussissois si peu alors & depuis ce tems là, que je crois inutile de proposer aux autres la méthode infructueuse dont je faisois usage. Je parlai, dans la premiere Edition de cet Ouvrage, de deux cas qui se présenterent dans la premiere guerre.

Dans tous les deux, la douleur fut grande & constante, rien ne put soulager ces hommes, & après être devenus étiques, ils moururent dans l'agonie. On ne les ouvrit pas, mais je ne doute point qu'il n'y ait eu de la matiere rassemblée aux environs de la jointure, & qu'une partie de cette matiere ayant été absorbée, n'ait occasionné la fiévre lente. En effet, j'ai remarqué depuis ce tems-là six cas, où la douleur & le boitement étoient évidemment causés par la suppuration. Il y eut trois de ces cas où la matiere aboutit à un abscès dans la partie supérieure de la cuisse, qui se vuida en grande quantité, & les malades se rétablirent. Dans les trois autres, la matiere ne parut qu'après la mort. Dans l'un, la matiere étoit logée sur le muscle psoas, du côté boiteux, & nulle part ailleurs; dans le second, elle étoit tout autour de l'articulation, tandis que l'acetabulum & la tête de l'os du fémur étoient cariés; dans le troisieme, l'articulation étoit pareillement cariée, & la matiere l'environnoit aussi bien que

la vessie. On en trouva aussi dans le rein du même côté. Le feu Docteur Jean Clerk m'apprit, après la premiere paix, qu'il avoit guéri des sciatiques opiniâtres & d'autres douleurs arthritiques, en donnant pendant quelques mois consécutifs du savon, depuis une demi once, jusqu'à une once par jour.

CHAPITRE III.

Observations sur les Rhumes & la Phthisie pulmonaire.

ON joint avec raison les Rhumes & la Phthisie aux maladies inflammatoires. Car un Rhume récent, qui provient du froid, peut être regardé comme le premier degré d'une Péripneumonie; & un Rhume ancien & négligé, comme le commencement d'une consomption.

Aux obstructions du poumon succedent de petites tumeurs & des ulceres. En différents cadavres de personnes mortes de la Phthisie pulmonaire, j'ai trouvé, en les disséquant, les poumons adhérens à la pleure, pleins de ces tumeurs & de ces ulceres.

On ne sauroit par cette raison prendre trop de soin pour guérir un Rhume dans son origine. Mais cette partie regarde le Chirurgien du Régiment à qui le Soldat s'adresse d'abord, & l'on

peut être assûré qu'il faut que la toux soit en effet fort mauvaise pour qu'ils'en plaigne. La maladie étant d'une nature inflammatoire, la saignée est le principal remede, & avec une diéte tenue, elle guérira souvent des Rhumes fâcheux, tandis que tous les autres remedes se trouvent sans effet si on ne l'y joint pas. On adoucit les Rhumes récens après la saignée par un mucilage de graine de lin, du blanc de baleine, ou par quelque huile douce commune, sur-tout quand, à la quantité qu'on donne tous les jours, on ajoute un gros de syrop de pavot. Mais lorsque le Rhume subsiste depuis longtems, les remedes huileux font du mal, à cause de leur qualité relâchante.

Outre cela, si le malade étoit incommodé la nuit par la toux, je lui faisois prendre un opiat au commencement de la nuit ; les pilules de Mathieu de l'ancienne Pharmacopée, étant un de nos remedes, j'ordonnois ordinairement six ou sept grains de ses pilulles en se mettant au lit ; mais, depuis ce tems-là, j'ai préféré une potion avec quinze à vingt grains de

teinture thébaïque, & un gros & demi, ou deux gros d'oxymel ſcillitique.

Dans les Rhumes anciens & plus opiniâtres, ou dans le premier période d'une conſomption, lorſque le malade ſe plaint de points de côté, de conſtriction de la poitrine, de chaleur pendant la nuit, & de ne pouvoir repoſer, j'ai beaucoup de confiance en de petites ſaignées réitérées, en des ſétons, & une diéte tenue & rafraîchiſſante.

J'ai trouvé que ces petites ſaignées étoient non-ſeulement excellentes dans des rhumes invétérés qui menacent de conſomption; mais encore après que les ſymptômes de Phthiſie avoient commencé à paroître. La quantité de ſang qu'on tiroit, étoit depuis quatre juſqu'à ſept onces une fois en huit ou dix jours, & quelquefois on ouvroit la veine ſans garder tant d'intervalle. On a remarqué que les malades ſe trouvent rarement autant ſoulagés la premiere nuit que la ſeconde ou la troiſiéme après la ſaignée. Le ſang étoit conſtament coëneux; mais ſi ja-

mais on l'eût apperçu dans un état de dissolution, il n'eût pas été alors à propos d'en tirer davantage. Je ne voudrois pas recommander cette méthode, ni qu'elle devînt d'un usage ordinaire, à moins qu'on ne fît bien des restrictions suivant les cas, qu'on n'eût égard à la force des malades, & qu'on ne proportionnât la quantité de sang qu'on doit tirer à l'état de ceux qui sont plus foibles. Dans les tempéramens naturellement foibles ou scrophuleux, ou quand le malade dépérit depuis longtems, les saignées, de même que tous les autres moyens, ne serviront de rien.

Mais je puis plus sûrement recommander dans toutes sortes de tempéramens, d'après des expériences réitérées, l'usage d'un séton au côté sur la partie la plus affectée.

Dans la soif, la chaleur, & autres symptômes, signes de la putridité des humeurs, il faut aciduler la ptisanne, & l'on doit choisir des alimens d'une nature acide. Dans cet état, il faut borner le malade pour toute nourriture au lait & aux végétaux. Je n'ai

rien trouvé qui diminue tant les accès de fiévre hectique que de petites saignées, avec le régime ci-dessus. On réprimoit quelquefois les sueurs trop abondantes avec de l'eau de chaux, & quelquefois avec de l'élixir de vitriol.

On peut distinguer, lorsque la consomption est avancée, deux sortes de toux ; l'une qui vient des poumons, & l'autre qui est causée par une humeur qui se jette sur le gosier & la trachée-artère, qui étant alors privés de leur mucosité naturelle, deviennent extrêmement sensibles & s'irritent fort aisément. Cette derniere espece est peut-être la plus douloureuse & la plus incommode à un malade. Les mêmes remedes ne conviennent point à toutes les deux. Dans la premiere espece on se servoit généralement des balsamiques, mais avec peu de succès, autant que je les ai essayés. La nature peut opérer quelquefois une cure dans cet état, mais nous n'avons point encore appris à l'imiter. Nous ne pouvons faire gueres plus que de tâcher de tenir le malade sans fiévre, & de le ra-

fraîchir, tandis qu'elle met en action toutes ses facultés. Mais à l'égard de l'autre espece de toux, on peut du moins la pallier par des incrassans. Je donne communément dans ce dessein de la conserve de roses & de l'opium.

La conserve de roses ne peut faire aucun mal, mais sa vertu est foible. L'opium se trouve plus efficace; mais on ne doit le donner qu'avec précaution, parce qu'il est sujet à affecter la tête, à resserrer & à empêcher l'expectoration. Cependant, comme on corrige en partie ses mauvaises qualités avec la squille (1), aussi tôt que le malade commence à se plaindre que la toux l'empêche de reposer pendant la nuit, je prescris communément des potions d'opiates, & d'oxymel scillitique, comme on l'a vu plus haut, augmentant ou diminuant la dose de chaque ingrédient, lorsque l'occasion paroît l'exiger.

---

(1) Cela m'a été communiqué par le Docteur Clerk.

Je n'ai jamais donné à l'armée le quinquina dans aucun période de la consomption, à moins qu'on ne fut convalescent, & que les poumons ne paruſſent degagés de toute obſtruction. Mais depuis j'ai donné fréquemment, une ou deux fois par jour, trois ou quatre cuillerées d'une décoction ou d'une infuſion de quinquina, ſans remarquer qu'il échauffât, ou qu'il embarraſſât la reſpiration ; j'ai au contraire obſervé qu'il faiſoit un bon effet quand le malade ſe plaignoit d'abattement & de foibleſſe, pourvu qu'il ne fût pas dans le dernier période de la maladie.

Le cheval, & le lait d'âneſſe ſont deux grandes reſſources qui manquent dans les Hôpitaux militaires ; mais ce qu'il y a de pis, c'eſt que l'air de ces endroits & des caſernes trop pleines de monde ſe trouve contraire à la guériſon. Il arrive de-là que quoique cette méthode réuſſiſſe ſouvent aux perſonnes qui ont toutes leurs aiſes, elle n'a pas généralement cet effet à cauſe du mauvais air que reſpirent les Soldats ; & quand même ils échapperoient à ſon effet pernicieux, & qu'ils

recouvreroient la santé, il est vraisemblable qu'étant exposés au froid en rempliſſant les devoirs de leur état, ils retomberont malades.

Telle est la maniere dont j'ai traité la Phthisie pulmonaire. J'ai pareillement remarqué que dans la guérison des plaies, lorsque la matiere se trouvoit absorbée, & qu'il en résultoit une fiévre hectique, on retiroit un grand avantage de petites saignées souvent réitérées.

CHAPITRE IV.

Observations sur les fièvres qu'on appelle communément bilieuses, ou les fièvres rémittentes & intermittentes d'Automne des armées.

PASSONS maintenant à ces maladies putrides, qu'on appelle communément bilieuses (1), quoique peut-être improprement. Comme elles sont fort communes & très-funestes à une armée, & que d'ailleurs on les connoît ici fort peu, j'en parlerai par cette raison d'une maniere plus ample & plus réguliere que je n'ai fait des précédentes.

Ces maladies commencent vers le déclin de l'Eté, & deviennent épidémiques en Automne. Elles paroissent

(1) *Voyez* Part. II. Chap. I. & Part. III. Chap. IV. §. 3. où vous trouverez les raisons qui ont déterminé à leur donner ce nom.

de meilleure heure, deviennent plus générales & les symptômes plus fâcheux, à proportion de la chaleur de la saison & de l'humidité du terrein & du climat. Quoiqu'elles paroissent sous différentes formes, elles proviennent des mêmes causes, & l'on peut les ramener à deux points principaux; savoir, les fiévres & les flux de ventre.

En commençant par les fiévres, je décrirai d'abord celles qui sont fréquentes dans tous les camps; secondement, celles qui paroissent particulieres aux pays marécageux; j'examinerai en troisiéme lieu la nature & les causes de toutes les deux. Je comparerai ensuites ces fiévres avec celles des autres endroits, les circonstances étant les mêmes; enfin j'exposerai la méthode que j'ai suivie dans le traitement des fiévres du camp, & de celles des endroits marécageux des Pays-Bas; & dans le chapitre suivant j'indiquerai les remedes qui m'ont le mieux reussi pour emporter les obstructions qui viennent à la suite de ces maladies.

§. I.

Des symptômes des fièvres rémittentes & intermittentes d'Automne dans les camps.

Au mois de Juin les fièvres sont dans les camps en plus petit nombre & moins inflammatoires qu'au commencement de la campagne, & à mesure que la saison avance, l'inflammation diminue, mais les intestins & l'estomac sont plus dérangés; on a des douleurs de tête, & ces fièvres sont toutes sensiblement rémittentes. On s'apperçoit à peine de ce changement aussi-tôt après le solstice; mais il devient très-remarquable vers la fin de l'Eté ou au commencement de l'Automne.

La maladie épidémique differe suivant la nature du terrein; je la distinguerai par cette raison en deux especes; l'une qui arrive ordinairement aux armées sur un terrein sec; & l'autre qui se trouve fort commune dans les pays humides & marécageux.

Commençons par décrire la premiere.

La fiévre rémittente d'Automne du camp commence par un friſſon, une laſſitude, des douleurs de tête & dans les os, & un déreglement de l'eſtomac. Le ſoir la fiévre devient forte, on ſe ſent une grande chaleur, on eſt fort altéré, la langue eſt ſéche & l'on a un violent mal de tête. Le malade ne peut prendre aucun repos, il tombe ſouvent en délire; mais communément dans la matinée une ſueur imparfaite cauſe une rémiſſion de tous les ſymptômes. Le paroxyſme revient ſur le ſoir, mais ſans aucun friſſon, il eſt généralement pire que le premier. Le lendemain matin il y a rémiſſion comme auparavant. Ces périodes continuent tous les jours, juſqu'à ce que la fiévre, ſi on vient à la négliger, ſe change inſenſiblement en continue. Quelquesfois les ſelles emportent l'accès & tiennent lieu de ſueurs.

Quoique cette fiévre reſſemble en quelque choſe à une fiévre intermittente, elle eſt cependant d'une nature un peu différente, comme on le fera voir amplement, quand on en viendra

viendra à la maniere de la traiter On rencontre rarement dans les camps une fiévre intermittente réguliere, ſoit tierce, ſoit quarte, à moins qu'on n'en ait été incommodé l'Automne précédent, ou quelque tems avant que d'entrer en campagne.

Les rémiſſions paroiſſent communément dès les commencemens, ſur-tout ſi le malade a été ſaigné à la premiere attaque; mais quelquefois elles ſont à peine perceptibles les deux ou trois premiers jours. De fréquentes hémorragies de nez dans le fort de l'accès, occaſionnent généralement la rémiſſion plutôt, & la rendent plus complette. Les vomiſſemens & les ſelles font un pareil effet; mais je ne me rappelle pas d'avoir jamais vû de cure complette, opérée par des évacuations naturelles, à moins qu'il ne ſurvînt un *cholera-morbus*; je veux dire, à moins qu'on ne rendît abondamment par haut & par bas, les humeurs corrompues qui paroiſſoient la cauſe de la maladie.

Les accès ſe trouvent rarement après la premiere attaque, précédés

de frissons & de quelque sensation de froid. Le pouls est plein & vif pendant les paroxysmes, & dans les rémissions, il indique toûjours quelque peu de fiévre. Le sang est vermeil, la partie rouge est ferme, en grande quantité, & se précipite sous la sérosité. Il ne paroît pas beaucoup de signes d'inflammation au commencement de la maladie épidémique ; mais vers la fin de la campagne, il acquiert une croûte inflammatoire ; car en ce tems-là, les points de côté, les douleurs de rhumatisme, ou la toux, se joignent aux autres symptômes.

Tant que le tems continue à être chaud, les symptômes bilieux sont très-fréquens ; mais aussi-tôt que l'Hiver approche, les inflammatoires l'emportent.

L'urine est haute en couleur & crue, jusqu'à ce qu'on ait fait quelques évacuations ; alors elle commence à devenir chargée. Les évacuations par le haut & par les selles, sont généralement d'une nature bilieuse & corrompue. Non-seulement la constipation précede souvent, mais encore

elle accompagne la maladie ; & lorſque cela arrive, le ventre eſt dur, & les malades ſe plaignent de vents. Quoiqu'ils ne vomiſſent pas tous, il n'y en a cependant aucun qui ne ſente un dérangement dans l'eſtomac, ſurtout pendant les chaleurs.

On évacue ſouvent des vers ronds par les ſelles & quelquefois en vomiſſant ; ceux qui s'en trouvent incommodés ont des maux d'eſtomac & des tranchées plus opiniâtres. Les points de côté paroiſſent très-fréquents dans ces cas ; mais comme ils ſont d'une eſpece venteuſe, la ſaignée ne les ſoulage pas toujours.

Il y a des malades qui deviennent jaunes comme s'ils avoient la jauniſſe ; mais cette couleur fut plus commune la premiere campagne que les autres ; ce ſigne étoit défavorable ſans être mortel. On ouvrit le cadavre d'une perſonne morte avec ce ſymptôme ; mais on ne trouva dans la véſicule du fiel & dans les vaiſſeaux biliaires, ni calcul, ni aucune eſpece d'obſtruction.

L'infanterie fut plus ſujette à la fié-

vre que la Cavalerie, & parmi ces derniers, les Officiers le furent moins; ce qu'on doit attribuer à la différence des habits, des logemens, & des autres choſes néceſſaires à la vie (1).

Je ne remarquai ni jours critiques, ni aucun période certain de la maladie, qui étoit plus ou moins longue, ſuivant la maniere dont on la traitoit. Elle ne ſeroit point dangereuſe, ſi on ſe ſervoit à propos des remedes convenables; mais cette fiévre eſt ſouvent funeſte à une Armée, lorſqu'il y a tant de perſonnes attaquées à la fois, qu'on ne ſauroit les ſoigner toutes autant qu'il le faudroit, ou bien, lorſqu'elle ſe change en fiévre continue, ſoit parce que dans les commencemens on a négligé les malades, ou parce qu'on les a mis en trop grand nombre dans le même Hôpital.

Cette fiévre rémittente ſe fit ſentir dans toutes les campagnes. Elle fut plus fréquente & plus funeſte après

(1) *Voyez* Part. I. Chap. III. pag. 64.

les Etés chauds de 1743 & 1747 ; mais dans les campagnes de 1744 & de 1745, la saison étant tempérée, les fièvres furent en plus petit nombre & d'une espece plus bénigne.

§. II.

Des symptômes des fièvres rémittentes & intermittentes d'Automne dans les pays bas & marécageux.

On a parlé de cette espece de fièvre putride dans la relation des maladies les plus communes aux Pays-Bas (1) ; on en a pareillement fait mention dans la relation de celles qui se sont rencontrées les deux dernieres campagnes (2) : mais on s'est réservé de la décrire plus amplement en cet endroit.

Il faut d'abord observer que quoique tous les pays humides soient sujets aux fièvres intermittentes, si cependant

(1) Part. I. Chap. I pag. 34 & 35.
(2) Part. I. Chap. VII, pag. 116 & 117. & Chap. VIII. pag. 128 & 129.

l'humidité se trouve seule, & que les Etés ne soient point excessivement chauds & étouffants, ces fièvres seront communément des tierces régulieres & se guériront aisément. Mais si l'humidité provient d'une eau dormante, dans laquelle des plantes, des poissons & des insectes meurent & se corrompent, les vapeurs qui s'en élevent alors, étant d'une nature putride, occasionnent non seulement des fièvres plus fréquentes, mais encore plus dangereuses, qui paroissent plus souvent sous la forme d'une fièvre quotidienne, ou d'une double tierce, que sous celle d'une simple. Ces fièvres des pays marécageux, sont non-seulement sujettes à commencer avec peu de rémission; mais après avoir été intermittentes pendant quelques jours, elles deviennent des fièvres continues d'une nature dangereuse. Il est remarquable combien ces fièvres varient avec la saison; car quelque fréquentes, violentes & dangereuses qu'elles aient été sur le déclin de l'Eté ou au commencement de l'Automne, tems où la putréfaction est à son plus haut

période, cependant elles se réduisent avant l'Hiver à un fort petit nombre, deviennent douces & se changent communément en tierce réguliere.

On remarqua que les fiévres de la premiere espece dominerent près des inondations du Brabant-Hollandois (1); les plus pernicieuses ensuite furent celles de la Zélande (2); celles des lignes devant Berg-op-Zoom (3) vinrent après, & la moins fâcheuse relativement aux autres, fut celle qui parut le plus fréquemment dans les quartiers autour d'Eyndoven (4) & dans les Villages que les plantations & les eaux soûterraines rendoient humides seulement, & sans aucune putridité. Je vais donner la description de la premiere & de la pire de toutes, & par là il sera fort aisé de juger de la nature des autres.

(1 *Voyez* Part. I. Chap. VIII. pag. 125.

(2) *Ibid.* Chap. VII, pag. 116 & 117.

(3) *Ibid.* pag. 119 & 120.

(4 *Ibid.* Chap. VIII. pag. 126 & 127.

Vers la fin du mois de Juillet 1748, des chaleurs étouffantes se firent sentir le jour ; mais les nuits étoient fraîches & il s'élevoit beaucoup de brouillards (1). Les troupes furent à peine dans ce tems là quinze jours ou trois semaines en quartiers, que plusieurs Soldats des Régimens qui se trouvoient les plus près des inondations, se sentirent attaqués à la fois d'une chaleur brûlante & d'un violent mal de tête ; quelques uns ressentirent avant l'attaque, un petit frisson de peu de durée ; mais les autres n'éprouverent rien de pareil, ou du moins, ils n'en parleren pas. Ils se plaignoient d'ailleurs d'une soif excessive, d'une douleur dans les os, dans le dos, d'une grande lassitude & inquiétude, de fréquentes nausées, d'un mal ou douleur vers le creux de l'estomac, accompagné quelquefois de vomissemens de bile verte ou jaune d'une odeur fort désagréable Le pouls étoit communément fort petit à la premiere atta-

(1) Part. I. Chap. VIII, pag. 128. & suiv.

que ; mais la saignée lui redonnoit de la force. On vit plusieurs exemples d'un mal de tête si subit & si violent, que sans aucune plainte antérieure, ceux qui en étoient attaqués couroient de côté d'autre comme des furieux, jusqu'à ce que la fin de l'accès occasionnée par une sueur, & ses retours périodiques, découvrirent la vraie nature de leur délire.

Quelque tems après, le Docteur Stedman, alors Chirurgien des Dragons de Grey, m'apprit « que deux » Soldats de ce corps, les premiers » qui se trouverent mal, eurent tout-» à-coup des symptômes d'une fiévre » ardente ; & quoiqu'on les eût sai-» gnés promptement & abondamment, » cependant une heure après ils tom-» berent dans un grand délire qui con-» tinua pendant quelques heures, & » se dissipa avec une sueur abondante, » qui emporta tous les autres symp-» tômes, ou les diminua du moins » de beaucoup. Le paroxysme revint » le jour suivant, environ à la même » heure, & en six ou sept heures, il » prit le même cours. Plusieurs soldats

» de ce régiment eurent la fiévre sous
» cette forme ; mais quelques autres
» n'eurent pas des paroxysmes aussi
» distincts, le chaud de l'accès duroit
» plus long-tems, & étoit suivi de
» sueurs imparfaites, qui apportoient
» fort peu de soulagement. Les rémis-
» sions se trouvoient quelquefois tel-
» lement imperceptibles, que la fié-
» vre paroissoit presque continue. Plus
» elle approchoit de ce dernier état,
» & plus elle devenoit difficile à trai-
» ter ; mais quand les paroxysmes
» étoient distincts, avec une intermis-
» sion de quelques heures, la plupart
» des malades alloient fort bien, quoi-
» que le délire fût considérable durant
» la fiévre. Quelques retours des pa-
» roxysmes réduisoient si bas les hom-
» mes les plus robustes de ces corps,
» qu'ils n'étoient point en état de se
» tenir debout ; quelques-uns en-
» troient soudain en délire sans avoir
» auparavant ressenti de douleur, &
» se seroient jettés par les fenêtres ou
» dans l'eau, si on ne les en eût point
» empêché. Cette phrénésie conti-
» nuoit pendant quelques heures, après

» quoi les malades tomboient dans un
» profond ſommeil ; à leur reveil ils
» avoient toute leur raiſon, mais de
» violens maux de tête. D'autres, en
» qui la fiévre paroiſſoit ſous une for-
» me continue ou rémittente, eurent
» des ſueurs critiques vers le neuvieme
» jour, & après cela des paroxyſmes
» réguliers & des intermiſſions. Un
» petit nombre eut une criſe par les
» ſelles ou par les urines, & il y en
» eut qui furent malades autour de
» trois ſemaines ſans aucune rémiſſion
» ſenſible, après quoi la fiévre ſe ter-
» mina par quelques accès quotidiens :
» ces hommes avoient pendant leur
» maladie des ſueurs douces, ou plu-
» tôt une moiteur continuelle par tout
» le corps. Pluſieurs eurent, au com-
» mencement qu'ils ſe trouvoient mal,
» des vomiſſemens bilieux, & quel-
» ques-uns évacuerent par haut & par
» bas des vers ronds. Les ſueurs abon-
» dantes avoient toujours une odeur
» putride, & ce que les véſicatoires
» avoient attiré paroiſſoit ſi dégoû-
» tant, que les gardes refuſoient de
» les panſer. Ce qu'il y eut de plus

» remarquable, c'eſt qu'un petit nom-
» bre de ceux qui moururent, avoient
» le pouls régulier, quoiqu'ils fuſſent
» près de leur fin. Tous ceux qui mou-
» rurent exhaloient quelques jours au-
» paravant une odeur cadavéreuſe, &
» auſſitôt après leur mort, ils paru-
» rent couverts de taches livides &
» d'autres ſignes de mortification ». Le Docteur Stedman finit par me faire obſerver « que la même maladie fut
» auſſi très commune parmi les pay-
» ſans des villages où on étoit canton-
» né, & qu'il en mourut un grand
» nombre ».

Cette deſcription du commencement de la maladie épidémique étant auſſi exacte & auſſi ample, j'ajouterai ſeulement qu'elle s'accorde avec les obſervations de tous les Chirurgiens des Régimens qui ſe trouverent dans une ſituation ſemblable, à quelques variations près, occaſionnées par les différentes circonſtances où ces régimens ſe trouvoient pour lors. Ainſi M. Lauder, Chirurgien du régiment d'Inskilling, qui étoit alors le régiment du Lord Rothes, m'apprit que

» la plupart des Soldats se trouverent
» mal pour la premiere fois, en re-
» venant du fourage; car ce régiment
» étant cantonné tout près des inon-
» dations (1), à la droite & à la gau-
» che de *S. Michel's Gestel*, & quel-
» ques quartiers étant éloignés de plus
» de deux lieues de Bois le Duc, où
» l'on avoit mis les magasins, les sol-
» dats se trouvoient obligés de se met-
» tre en marche sur les quatre heures
» du matin, afin d'être de retour avant
» la grande chaleur du jour. A cette
» heure-là, les prairies & les marais
» des deux côtés du chemin étoient
» constamment couverts d'un brouil-
» lard épais & d'une odeur désagréa-
» ble, qu'il regarde comme la prin-
» cipale cause de la maladie. Car,
» quoique les détachemens fussent com-
» munément de retour avant midi,
» M Lauder trouvoit toujours quel-
» ques Soldats qui avoient déjà la fiè-
» vre, & d'autres qui étoient actuel-
» lement en délire. Il y en eut deux

(1) *Voyez* Part I. Chap. VIII. pag. 130.

» qui furent si subitement attaqués de
» de la Phrénésie, qu'ils se jetterent
» dans l'eau de dessus les chariots, s'i-
» maginant qu'ils alloient nager jus-
» qu'à leurs quartiers. Après la pre-
» miere attaque, tous ceux à qui la
» raison revint, se plaignirent d'un
» violent mal de tête, d'une soif &
» d'une chaleur brûlante. Tous ceux
» qui vouloient se mettre sur leur
» séant, étoient prets à tomber en
» foiblesse, avec des vertiges, un
» mal d'estomac & des efforts pour
» vomir. Ces fiévres furent continues
» pendant quelques jours, ou du moins
» elles n'eurent que de légeres rémis-
» sions; après quoi elles devinrent plus
» évidemment rémittentes, ou parfai-
» tement intermittentes. D'abord le
» pouls étoit foible & très-petit, quoi-
» que le malade fût alors en délire;
» mais la saignée lui redonnoit toujours
» de la force ». Le même M. Lauder m'a dit, environ trois ans après cette maladie, que deux de ces hommes qui en revenant du fourage avoient été si subitement attaqués de la phrénésie, étoient tombés depuis en épilepsie,

quoiqu'on les eût guéris depuis de cette fiévre, & que tous les autres qui s'étoient trouvés mal, étoient toujours sujets à des retours de fiévres intermittentes.

L'Infanterie se trouva dans un état un peu différent. Comme il n'y en eut que fort peu en quartiers près des inondations, leurs fiévres, quoique frequentes, furent généralement d'une nature plus douce; quelques-uns de ces corps s'en virent cependant violemment attaqués à cause de l'air humide & putride de leurs quartiers. Le village de Dinther (1) est fort bas, & se trouve environné de fossés, d'arbres & de plantations épaisses. M. Tough, Chirurgien du bataillon en quartier dans cet endroit, m'a dit: » que les prairies paroissoient tous les » soirs couvertes d'un brouillard qui » continuoit jusqu'au lendemain ma» tin après le lever du soleil; ce brouil» lard répandoit toujours une puan» teur semblable à celle d'un fossé

(1) *Voyez* Part. I, Chap. VIII. pag. 131.

» bourbeux & fangeux qu'on a depuis
» peu saigné. Les soldats tomboient
» communement malades pendant la
» nuit (1), avec un trisson ou une sen-
» sation de froid qui étoit bientôt sui-
» vie d'un violent mal de tête, d'une
» chaleur excessive & d'autres symp-
» tômes fiévreux. En ce tems-là le
» pouls étoit si petit & si foible,
» que si l'on ouvroit la veine, le sang
» sortoit d'abord avec peine ; mais
» après quelque évacuation, il s'élan-
» çoit vivement & la saignée ranimoit
» toujours le pouls. Une sueur abon-
» dante succédoit à la chaleur, avec
» une rémission ou intermission de la
» fiévre. Les paroxysmes revenoient
» tous les soirs, & si l'on n'avoit pas
» soin d'arrêter la fiévre de bonne heu-
» re, elle étoit sujette à se changer

(1) La paye des Dragons étant plus forte, ils logeoient communément des lits de leurs Hôtes, ou du moins leurs manteaux servoient à les tenir chaudement. Mais les Fantassins manquant de ces avantages, couchoient dans des granges ou autres lieux humides, sans avoir rien pour se couvrir.

» en

» en continue avec des symptômes » allarmans. Il remarqua dans trois » cas des taches pétéchiales, & dans » un quatrieme, une mortification » sous le sein gauche; qui fut ce- » pendant guérie par le quinquina. On » vit un exemple d'un homme qui » ayant été subitement saisi de ce mal » de tête, & n'ayant point été saigné » sur le champ, sortit des quartiers & » se mit à courir à travers les champs » comme un insensé ».

Dans la plus grande chaleur de la saison, & dans la fureur de la mamaladie, la plupart de ces fiévres s'accorderent avec la description du Καῦσος, ou fiévre ardente des Anciens, q'Hippocrate ne place jamais parmi les maladies inflammatoires de l'Hiver & du Printems, mais toujours parmi les épidémiques de l'Eté & de l'Automne (1), quoique des Ecrivains

(1) *Aphor. Lib. III.*

La fiévre ardente des Anciens, étoit ou continue ou rémittente. *Gorræus* donne la description suivante de cette derniere *Est ὁ καῦσος*

postérieurs aient appliqué ce terme à toutes les fiévres accompagnées d'une grande inflammation.

Mais on remarqua dans les endroits même les plus mal-sains de ce pays, que sur le déclin de l'Automne, & dès que le tems vint à se rafraîchir, toutes les fiévres commencerent à devenir plus bénignes, & à la fin de la saison, elles différerent fort peu des intermittentes communes des autres pays.

Il y eut fort peu de fiévres quartes, elles ne parurent même que fort tard, & elles furent fort aisées à guérir, à moins que cette fiévre ne vînt à paroître sous quelqu'autre forme qui eut déja causé des obstructions dans les visceres.

---

tertianæ febri ὁμογενὴς ut qui ab iisdem causis, eodem anni tempore, & iisdem corporibus provenit, à quibus & tertianæ febres excitari solent. In tertianâ intermittente primum rigor, deinde ἀπυρεξία est : verum ardentis exacerbationes nullo cum rigore fiunt, nec unquam integre solvuntur, sed modice tantum remittuntur. Vid. Definit. in voce Καῦσος.

Lorſque la maladie fut au plus haut période, pluſieurs rendirent des vers ronds. Ces vers n'étoient point la cauſe de ces fiévres, comme on l'a obſervé ci-deſſus ; mais ils concouroient avec d'autres circonſtances à retarder la guériſon.

Lorſque l'épidémie fut à ſon plus haut point, les intermittentes & les rémittentes parurent, en prolongeant & en doublant leurs paroxyſmes, ſe changer fréquemment en fiévre continue, putride & dangéreuſe ; la plupart de ceux que nous perdîmes moururent de cette maniere. Ces hommes avoient, comme on l'a déja obſervé, un jour ou deux avant leur mort, une odeur cadavéreuſe, & quelque tems après leur corps ſe putréfia. Quelques-uns avoient des taches pétéchiales, quoique le lieu où ils étoient ne fût point trop chargé de malades, & que l'air fût aſſez libre. Il s'y joignit auſſi d'autres ſymptômes, qui étoient les mêmes que ceux de la fiévre d'hôpital.

Mais en général, la mortalité ne fut pas en proportion du nombre des malades & de la nature allarmante

des symptômes. Quoique la maladie fût violente, elle cédoit aux remedes, & jamais il n'y eut de maladie aiguë qui parut les exiger davantage. Car un grand nombre de gens de la campagne périrent faute de ce secours, tandis que la plûpart de nos soldats recouvrerent la santé par les soins qu'en prirent à propos les Chirurgiens de leurs Régimens. Des Dragons de Grey & de Rothes, qui furent des plus mal-traités, il n'en mourut que trente un. Ce nombre paroîtra fort peu de chose, si l'on fait attention que les malades étoient dans un état fâcheux, en grand nombre, tous dispersés, avec fort peu de monde pour les soigner (1).

La disposition à une rechûte étoit une circonstance des plus défavorables. On en couroit un danger très-grand pendant les chaleurs, moins sur le déclin de l'Automne, & fort peu après les premieres gelées. Mais le Printems suivant, les rechûtes devin-

(1) Part. I, Chap. VIII. pag. 130.

rent si fréquentes, que les Régimens qui avoient servi l'Automne précédent en Zélande, eurent quatre fois plus de malades que tout autre Corps des mêmes lignes.

Les rechûtes fréquentes causoient des obstructions dans les viscères, ce qui rendoit les intermittentes plus opiniâtres & plus irrégulieres, & les faisoit quelquefois aboutir à l'hydropisie ou à la jauniſſe. Dans ce mauvais état des viscères, on ressentoit communément une tumeur dure au côté gauche du ventre, au-dessous des fausses côtes. Nos Soldats lui donnoient le nom de *gâteau de fièvre*, *ague cake*. Mais comme on n'ouvrit aucun de ceux qui moururent avec cette tumeur, on ne peut assurer quelle partie en étoit affectée. Je conjecture que c'étoit la rate. Cette tumeur étoit souvent accompagnée d'une enflure dans les jambes, d'une distension totale du ventre, & de quelques autres symptômes d'hydropisie; & tant que cela continuoit, on ne pouvoit se servir sans danger du quinquina pour arrêter les accès. Ce signe étoit mau-

vais, quoiqu'il ne fût point mortel, puisque plusieurs réchapperent.

J'ai pareillement rencontré quelques cas de tympanite, maladie que je soupçonnai être causée par un usage prématuré du quinquina, avant les évacuations convenables. Mais à l'égard des autres obstructions, & de celles en particulier qui produisirent l'*ascite*, j'ai remarqué qu'elles n'arrivoient pas moins fréquemment quand on ne prenoit pas le quinquina, que lorsqu'on en faisoit usage. Il paroît par-là, qu'on doit l'attribuer à la continuité & à l'obstination de la fièvre intermittente.

Tandis que la maladie se faisoit sentir aux Soldats avec tant de violence, elle étoit communément d'un degré beaucoup plus doux parmi les Officiers. Ils avoient rarement des fièvres continues, ou accompagnées de symptômes dangéreux; elles étoient presque toutes des fièvres simples, des doubles tierces, ou des rémittentes quotidiennes, qui devenoient en peu de tems régulieres intermittentes. La raison en est, que leurs quartiers se

trouvoient plus secs, qu'ils étoient moins exposés au soleil & aux brouillards, & qu'ils avoient d'ailleurs l'avantage d'une meilleure nourriture & de boire du vin.

§. III.

Des causes des fièvres d'Automne rémittentes & intermittentes des camps, & de celles des pays bas & marécageux.

Il paroît que la chaleur & l'humidité de l'air, sont la principale cause éloignée & externe de ces fièvres. Cette cause prévaut à proportion de la chaleur & de la quantité de vapeurs dont l'air est chargé dans les sécheresses de l'Eté. Les pluies diminuent en général l'humidité de l'air, en le privant de la quantité d'eau qui tombe. Cette eau tombant d'une région plus froide, rafraîchit non-seulement l'atmosphere, mais encore la terre, & réprime par-là les exhalaisons excessives. Les campagnes les plus salubres ont toujours été celles

où les chaleurs & l'humidité de l'air ont été modérées par des pluies fréquentes. Mais si l'air, dans le tems de sa plus grande chaleur, reçoit non-seulement les particules aqueuses, mais encore les émanations putrides des terreins marécageux, ou d'un grand amas d'eau corrompue, la cause éloignée & externe de la maladie, sera aggravée, les maladies seront plus nombreuses & accompagnées de symptômes plus allarmans.

Le relâchement des fibres, & la grande disposition des humeurs à se putréfier, qui sont une suite de cet état de l'atmosphere, peuvent se considérer comme la cause interne & prédisposante de ces fiévres. Car un air chaud & humide relâche les solides, dissout le sang, & met obstacle à la transpiration. Quand l'air est chargé de vapeurs, il n'admet que difficilement la matiere de la transpiration. Quand il en reste une partie, le sang reçoit par là un levain septique, & il s'échauffe davantage, parce qu'il a moins d'évaporation. Le défaut d'une transpiration libre, ne peut être supplée

pléé par les ſueurs, parce que les ſueurs tendant à affoiblir le corps, le rendent plus ſujet aux maladies.

Quoique ces deux cauſes ſuffiſent d'elles-mêmes pour produire cette fiévre, il en faut cependant la plupart du tems une troiſieme pour amener cette maladie. On l'appelle *la cauſe occaſionnelle* ou *excitante*. Elle vient toujours de quelque erreur dans les *non naturels*, telle que de s'être échauffé le ſang par la fatigue, l'intempérance ou l'expoſition au ſoleil ; ou d'avoir arrêté la tranſpiration par une nourriture peu convenable, des habits mouillés, en ſe couchant ſur la terre mouillée, ou en abſorbant des vapeurs nuiſibles, &c.

Sanctorius fait ſans doute alluſion à ces dernieres erreurs dans le régime, lorſqu'il attribue les cauſes des fiévres tierces d'Automne à la ſuppreſſion de la tranſpiration. Nous pouvons à peine douter de la juſteſſe de cette obſervation, quoiqu'il paroiſſe, d'après les Tables de Keil, qu'on peut non-ſeulement diminuer cette excrétion, mais encore la ſupprimer tota-

lement, sans aucun inconvénient pour la santé. Mais il ne faut point comparer notre climat avec les climats étrangers. La suppression de la transpiration qui se fait ordinairement ici, n'a point de suites dangéreuses, parce que notre pays est rarement chaud & sans vents long-tems de suite Dans les autres climats; il fait en Eté & en Automne des chaleurs longues & non-interrompues, qui disposant davantage le sang à la putréfaction, exigent une évacuation plus constante du récrément. Sanctorius convient lui-même (1) que la suppression de la transpiration peut occasionner en Eté une fièvre maligne, tandis qu'en hiver elle affecteroit à peine la santé.

Nous avons tâché de suivre jusque-là les causes éloignées, les prédispositantes & les occasionnelles de ces fiè-

(1) *Adiapneustia quæ æstate malignam febrem, hieme vix minimam alterationem efficere potest: corpora enim acriori perspirabili æstate referta sunt quam hieme. Med. Stat. Sect. ij. Aphorism. XXXV.*

vres, & il seroit à souhaiter que nous pussions expliquer avec autant de probabilité leur cause immédiate, je veux dire, que nous pussions faire voir comment ces humeurs viciées agissent sur le principe vital, de façon à exciter une fièvre rémittente ou intermittente, accompagnée des symptômes dont on a parlé ci-dessus. Comme ces recherches dépendent à un point considérable de l'action de parties qui ont leurs loix particulieres & qui ne sont connues qu'assez imparfaitement, il paroît plus sûr de ne point établir à présent d'hypothese, & d'attendre qu'on ait fait de plus amples découvertes dans l'économie animale.

On a donné long-tems à ces fièvres le nom de putride, & cela non sans fondement; puisqu'il y a en ce tems-là une grande disposition des humeurs à la putréfaction, comme nous l'avons observé. Anparavant on les distinguoit par le nom de fièvres bilieuses, mais avec bien moins de raison, parce que les premiers Auteurs ne bornoient pas ce terme aux apparences seulement, mais qu'ils l'étendoient également à

la cause de la maladie. Cependant, il n'est point étonnant que les Anciens crussent que ces fièvres provenoient de la bile, en remarquant qu'elles se guérissoient naturellement par un *cholera morbus*, ou une violente évacuation de la bile par haut & par bas, & que les Médecins réussissoient aussi de la même maniere, en donnant un vomitif & en purgeant. Mais après tout, il paroît que la bile est plutôt l'effet que la cause; car toutes les fois que ces fièvres viennent à une intermission parfaite, elles cedent au quinquina, remede qui, autant que nous le pouvons savoir, n'influe pas directement sur cette humeur. Quoique la bile ne soit pas la premiere cause de cette fièvre, cependant sa trop grande abondance & sa dépravation, occasionnées peut-être par la fièvre, deviennent fréquemment une cause secondaire d'irritation, & soutiennent la maladie; & c'est là peut-être tout ce qu'on peut dire en faveur de l'ancienne doctrine.

Je devrois procéder maintenant au traitement; mais comme il est à pro-

pos d'examiner ces principes, en considérant la forme que prennent ces maladies dans d'autres pays sous l'influence d'un air chaud, humide & putride, je produirai à ce sujet quelques exemples tirés d'Auteurs qui ont fait les Observations les plus exactes.

§. IV.

Comparaison des fièvres rémittentes & intermittentes d'Automne des camps & des quartiers, avec les fièvres d'Eté & d'Automne d'autres endroits.

Je commencerai par le *morbus hungaricus*, maladie dont les Auteurs font souvent mention; mais qui, à ce que je pense, n'est connue que très-imparfaitement. On la décrit comme une fièvre accompagnée d'un mal d'estomac, d'une douleur & d'une dureté autour de la région épigastrique, d'une grande soif, d'une sécheresse de la langue & d'un mal de tête violent qui se termine par le délire. Tels étoient les symptômes ordinaires auxquels il se

joignoit presque toujours des taches pétéchiales ou des pustules. Cette maladie étoit mortelle & fort contagieuse, quoiqu'elle ne durât pas ordinairement plus de quatorze à vingt jours. On la connut pour la premiere fois en 1566, qu'elle se fit sentir dans l'Armée Impériale, en Hongrie, d'où elle se répandit dans la plus grande partie de l'Europe. Comme je n'ai trouvé aucun Auteur qui en eût été témoin oculaire, je prendrai la liberté de conclure, de la relation que nous en a laissée Sennertus (1), que la maladie de Hongrie étoit un composé de la fiévre d'Automne, & de celle d'Hôpital, tirant d'abord sa source du camp; mais acquérant cette nature pestilentielle du mauvais air des endroits où l'on mettoit en foule les malades. Il paroît par toutes les relations que ce climat est un des plus mal-sains qu'il y ait pour une Armée en campagne, à cause des nuits froides & humides qui succédent à des

(1) *De morbo Hungarico.*

jours étouffans dans un pays marécageux (1). Puisque les fièvres d'Au-

(1) Ce qu'on dit de l'humidité de ce pays, ne doit s'entendre que de ses parties basses, qui étant sur les bords de grandes rivieres, particulierement du Danube & de la Drave, sont exposées à des inondations fréquentes. Ces inondations forment des marais, & venant à se corrompre, elles commencent à infecter l'air vers la fin de l'Eté. On dit que le reste de la Hongrie est sec & sain; mais comme on campe presque toujours près des rivieres, les troupes sont fort sujettes aux maladies.

Le Docteur Brady, Médecin général de l'armée Autrichienne, qui a servi trois campagnes en Hongrie, m'a appris que lorsque ces inondations venoient à se dessécher, il avoit vû de grands espaces fourmillant d'insectes aquatiques; il m'a de plus confirmé ce que je viens d'avancer au sujet de l'humidité de l'air & de la différence rémarquable qui se trouve entre la température des jours & celle des nuits. Or les passages subits du chaud au froid ne doivent pas seulement s'attribuer aux vapeurs, (l'air étant toujours plus froid après le soleil couché, à proportion de son humidité) mais suivant le Docteur, aux vents qui soufflent dans cette saison des monts Crapacq, qu'on met au nombre des plus hautes montagnes de

tomne & les flux de ventre sont plus fréquens & plus dangereux dans ces pays, que par-tout ailleurs, on n'a besoin pour rendre raison de la grande mortalité, & de la nature pestilentielle de cette maladie épidémique, que de supposer que le tems fut cette année extraordinairement disposé à la con-

---

l'Europe, & qui sont toujours couvertes de neige. Comme elles sont fort éloignées, il suppose que le courant de l'air qui en vient, a eu pendant le jour le tems de s'échauffer, avant que de parvenir au camp, ce qui ne pouvoit arriver après le coucher du soleil.

Le Docteur Brady m'a pareillement assuré que la description qu'on donne ici des fiévres des pays marécageux, s'accordoit avec les observations qu'il a faites sur la fiévre d'Automne, dont furent attaquées les troupes de la Reine en Hongrie, non-seulement par rapport aux symptômes, mais encore eu égard à la maniere de la guérir avec le quinquina, qu'il a donné le premier dans cette maladie. Il ajouta qu'en lisant la premiere Edition de ces Observations, il avoit remarqué que les maladies militaires de la Hongrie & de la Bohême, ressembloient à celles auxquelles nos troupes furent sujettes en Allemagne & dans les Pays Bas.

tagion, que les malades étoient en trop grand nombre dans un même endroit ; & que les morts reſtoient ſouvent ſans être enterrés (1). On comprendra encore mieux ces réflexions, lorſqu'on aura examiné la nature de la fiévre des Hôpitaux & des priſons qui eſt la claſſe où on peut rapporter en partie cette maladie. Nous continuerons par conſéquent à examiner quelques autres maladies épidémiques d'une nature moins douteuſe.

Il ſurvint à Copenhague en 1652, une fiévre en Automne après un Eté extraordinairement chaud & ſec (2). Cette Ville eſt ſituée dans un terrein bas & humide. La fiévre étoit accompagnée de paroxyſmes quotidiens ou tierces, de vomiſſemens bilieux, d'une chaleur brûlante, de maux de tête violens, ſouvent avec délire, & de taches pétéchiales qui paroiſſoient

(1) *Sennertus* fait mention de cette circonſtance. *Vid. loc. citato.*

(1) *Bartholin. Hiſtor. Anatomic. Rar. Cent. II, Hiſt. LVI.*

dans les accès & disparoissoient dans les rémissions. Ces taches jointes à une foiblesse extraordinaire, indiquoient la nature putride de la fièvre, qui se manifestoit encore davantage par les sueurs abondantes, les abscès, la diarrhée ou la dysenterie, par où elle se terminoit. Thomas Bartholin, Auteur de cette relation, ayant trouvé, en disséquant des cadavres, l'estomac & le duodénum toujours enflammés, ou mortifiés, regarde ces parties comme le siége de toutes les fièvres malignes.

Une fièvre semblable fit, en 1669, beaucoup de ravage à Leyde; le fameux Sylvius (De Le Boe) (1) qui vivoit en ce tems-là, & qui y exerçoit la Médecine, en a donné la description. La situation de cette Ville est pareillement fort basse & très humide. Le Printems & le commencement de l'Eté furent froids; mais il fit excessivement chaud le reste de l'Eté & l'Automne; il ne tomba point

(1) *Prax. Med. Append. Tract. X.*

de pluie, ou du moins très-peu, le tout accompagné d'un calme constant & d'une stagnation de l'air. L'eau des canaux & des fosses étoit fort corrompue, & cela d'autant plus, comme le remarque l'Auteur, que l'eau salée s'étoit mêlée avec l'eau douce (1). L'air étant devenu par là plus impur, occasionna une fièvre épidémique rémittente ou intermittente qui fut très-fatale. Outre le mal d'estomac, la grande inquiétude, les vomissemens bilieux, les paroxysmes quotidiens ou tierces, & les autres symptômes qui accompagnent constamment cette maladie, il fait mention de taches, d'écoulement de sang par le nez & par les veines hémorrhoidales, de selles dysentériques, d'urine putride, de grande foiblesse, d'aphthes, & d'autres symptômes qui indiquoient une putréfaction & une dissolution extraordinaire du sang. Ce qu'il y a ce-

(1) *Voyez* les Mémoires sur les substances septiques & anti-septiques, Mém. III & IV. où on rend raison de cela.

pendant d'étrange, c'est que Sylvius en attribue la cause à un acide dominant (1), & traita la maladie en conséquence. Nous ne pouvons nous empêcher de remarquer que la grande mortalité parmi les principaux habitans de cette Ville, dont il y eut, à ce qu'il dit, les deux tiers qui moururent, peut, en quelque sorte, avoir été causée par sa maniere de traiter cette maladie, avec des absorbans, & d'autres remedes relatifs à l'idée que cet ingénieux & savant Auteur, ainsi que ses Sectateurs s'étoient formée de sa cause.

Ces exemples & d'autres de la même espece peuvent servir à confirmer les observations qu'on a faites auparavant sur le danger qu'occasionne un Eté chaud & sec dans un pays bas & humide (2).

Mais les maladies putrides sont encore plus fréquentes & plus funestes dans les endroits marécageux des pays

---

(1) *Sylv. Prax. loc. cit. DCXXVII.*

(2) Part. I. Chap. I. Part. II. Chap. I. §. 2.

méridionaux, où les chaleurs ſont plus longues & plus violentes. Dans quelques contrées de l'Italie & en d'autres pays ſous la même latitude, ces fiévres ont paru quelquefois avec des ſymptômes ſi dangereux & ſi putrides, que non-ſeulement on leur a donné le nom de fiévres piſtilentielles, mais encore qu'on les a confondues avec la peſte même. C'eſt en ce ſens que nous devons entendre dans Celſe (1) ces termes *peſtilentia* & *febris peſtilentialis*, qu'il regarde comme des maladies particulieres aux tems chauds & peſans, & aux pays méridionaux. Il veut dire que cette fiévre fâcheuſe, eſt la maladie de la fin de l'Eté & de l'Automne, lorſque l'air eſt le plus épais & le plus chargé de brouillards, & qu'elle eſt très-fréquente dans les pays bas & marécageux.

Rome fut toujours ſujette à ces fiévres. Galien appelle *hemitritæa* l'épidémie de cette Ville; il parle auſſi de

(1) Vid. *Celſ. de Medicin. Lib. I. Cap. X. Lib. III. Cap. VIII.*

l'humidité de son air (1). Bien plus, dans les commencemens de la République, avant que les Romains semblassent se défier des effets nuisibles de l'eau croupie, ou du moins, avant qu'ils connussent les moyens de la faire écouler, cette Ville paroît avoir été si mal-saine, que depuis le commencement de cet Etat, jusqu'à l'année 459 de sa fondation, je ne trouve pas moins de quinze pestes dont Tite-Live fait mention (2), qui ne paroissent avoir été, comme on le peut conjecturer par d'autres circonstances, qu'autant de maladies épidémiques destructives, occasionnées par les émanations putrides des marais voisins. Mais lorsqu'on eut pratiqué des écoulemens & des égoûts, Rome devint alors beaucoup plus saine, & il n'y eut plus que les endroits bas & humides du Latium, qui conti-

(1) *De Temperam. Lib. II.*

(2) *Lancisi* en compte plusieurs autres dans le même Auteur. Voyez *Dissert. de Advent. Roman. Cœli Qualitat. Cap. III.*

nuerent à être mal-ſains. Lorſque cette Ville tomba par la ſuite entre les mains des Goths, les égoûts ayant été bouchés & les aqueducs coupés, le territoire de Rome ne fut plus qu'un vaſte marais, ce qui pendant une longue ſuite d'années cauſa une déſolation incroyable (1). Quoique l'on ait depuis remédié à cet inconvénient, cependant en négligeant de faire écouler les eaux croupies & corrompues qui reſtent après le débordement du Tibre, les grandes chaleurs qui ſuccédent occaſionnent des fiévres rémittentes & intermittentes qui deviennent générales & funeſtes. Les diſſections faites par Lanciſi, ajoutées à l'excellente deſcription qu'il a donnée de ces maladies épidémiques, ſont une forte preuve de leur nature putride (2).

Quoiqu'il ne paroiſſe pas que les pays où Hippocrate a exercé la médecine fuſſent marécageux ou ſujets

(1) *Id. loco citato.*

(1) *De Nox. Palud. Effluv. Lib. II. Epid. I. Cap. VI.*

aux inondations, nous trouvons cependant qu'il fait souvent mention de ces fiévres comme étant fréquentes en Eté & en Automne, & qu'elles dominoient sur tout, lorsqu'un Eté chaud & étouffant succédoit à un Printems pluvieux & accompagné de vents du midi. Il y a dans ses Epidémiques une description (1) remarquable de cette espece; les maladies étoient en ce tems-là des fiévres ardentes, rémittentes & intermittentes de la plus mauvaise espece, avec des flux de ventre, des parotides & des éruptions d'une nature pestilentielle.

Prosper Alpin observe que les eaux qui croupissent dans les canaux du Grand-Caire, causent tous les ans une espece de petite vérole maligne, & des fiévres putrides & pestilentielles, qui dominent dans les mois de Mars, d'Avril & de Mai, saison que les vents qui soufflent alors constamment du Sud, rendent en ce pays la plus chaude de

(1) *Lib. III. §. III.*

l'année

l'année (1). Il remarque pareillement qu'en Automne les fiévres peſtilentielles ſont épidémiques & fatales à Alexandrie, après que le Nil s'eſt retiré. Elles commencent par des naufées, un grand mal d'eſtomac, des inquiétudes extraordinaires, & des vomiſſemens de bile âcre (2), & pluſieurs ont des ſelles bilieuſes & putrides. Or, comme ces maladies ſont tous les ans du ravage dans ces deux Villes, il n'eſt point ſurprenant qu'elles ſe changent en véritable peſte dans des années extraordinairement chaudes & humides : car quoique ce ſavant Auteur ſoutienne que la vraie peſte ne tire pas proprement ſon origine de l Egypte, mais qu'elle y eſt apportée de la Grece, de la Syrie, ou des parties les plus méridionales de l'Afrique ; il convient cependant qu'elle y commence quelquefois aprés des inondations extraor-

(1) *De Medicin. Ægyptior. Lib. I. Cap. XIV.*

(1) Les termes dont ſe ſert l'Auteur, ſont *bilis virulenta.*

dinaires du Nil, lorsque l'eau, s'étendant au delà de ses bornes accoutumées, séjourne sur les terres & y forme des marais putrides (1).

Java qui est située entre le cinquieme & le dixieme degré de latitude méridionale, se trouve si près de la ligne, qu'au lieu de diviser les saisons en Eté & en Hiver, on les partage en saison séche & en pluvieuse. Les pluies commencent au mois de Novembre, & continuent jusqu'au mois de Mai, & il en tombe pendant ce tems-là une quantité prodigieuse. Il y a pareillement un grand nombre de marais & de canaux d'eaux dormantes à Batavia, dont les exhalaisons rendent l'air humide, chargé de brouillards & fort mal-sain. Bontius observe que l'humidité est alors considérable, & que même dans les mois où il fait le plus sec, les métaux s'y rouillent (2), & que les habits pourrissent plu-

(1) *Ibid.* Cap. XV.

(1) La rouille des métaux est peut-être un signe fort équivoque de l'humidité d'un endroit

tôt dans ce pays que dans quelque endroit que ce ſoit de l'Europe. La peſte eſt cependant inconnue à Java, quoiqu'on dût s'attendre à la voir régner dans cette Iſle, à cauſe du concours de toutes ces circonſtances. Mais nous devons conſidérer que lorſque le ſoleil eſt le plus vertical dans ce pays, le ciel ſe trouve alors plus couvert de nuages. Cette circonſtance, & les vents de terre & de mer qui ſouffient continuellement, temperent conſidérablement la chaleur, & préviennent en grande partie la ſtagnation de l'air. Les maladies auxquelles on eſt ſujet en cette Iſle, ſont le *cholera*

ſous les tropiques & près de la mer. Car une perſonne qui en a fait l'expérience à la Jamaique, m'a aſſuré que quoique le fer ſe rouille fort vîte dans cette Iſle; cependant le ſel de tartre y paroiſſoit attirer l'humidité de l'air plus lentement qu'il ne le fait en Angleterre. Ce qui me fait croire qu'il faut attribuer la formation de la rouille des métaux, dans les climats près de l'Océan, aux grandes exhalaiſons d'eſprit de ſel que la chaleur attire de l'eau de la mer.

morbus, le flux de ventre & une fiévre putride continue. Cette fiévre vient subitement, avec un délire, & elle est accompagnée d'une insomnie constante & de vomissemens de bile de diverses couleurs, sur-tout de verte. Les extrémités deviennent froides, tandis que l'intérieur brûle & que la soif est excessive ; mais la fiévre parvient bientôt à une crise. L'évacuation des premieres voies est la principale partie de la cure ; l'Auteur recommande ensuite le safran (1), remede aussi remarquable par ses qualités antiseptiques que par sa vertu cordiale (2).

Les établissemens qu'ont les Anglois à la Côte d'Or dans la Guinée, sont d'un côté aussi près de la ligne que l'Isle de Java l'est de l'autre. La saison pluvieuse commence sur cette côte, vers la fin d'Avril, & continue jus-

(1) *Bont. Method. Medendi, Cap. XIV.*

(2) *Voyez* les Mémoires sur les substances septiques & anti-septiques, Mém. II. Exper XI, Mém. III. Exper. XVI.

qu'au de-là du milieu de Juin ; le tems enſuite eſt froid pour le climat, & l'air très-humide, à cauſe de l'évaporation de l'eau de pluie. Pendant cette ſaiſon froide les fiévres rémittentes & intermittentes, avec des paroxyſmes quotidiens, ſont épidémiques. Ces fiévres ſe trouvent toujours accompagnées d'une ſoif conſidérable, de nauſées, d'inquiétudes & de fréquentes évacuations par haut & par bas d'une bile putride ; & ces fiévres ne diminuent pas communément que cette humeur ne ſoit évacuée. Si l'évacuation ne s'en fait pas à tems, la maladie prend une forme continue & allarmante, le pouls s'affaiſſe, & il ſurvient un délire la plupart du tems fatal. Les flux de ventre ſont pareillement fréquens dans cette ſaiſon, & ces fiévres & ces flux de ventre ne paroiſſent pas moins communs ſur les vaiſſeaux qui ſe trouvent à la hauteur de la côte que ſur le rivage ; mais elle n'affecte pas ceux qui ſont en pleine mer & qui ſe tiennent éloignés des brouillards. Les vents de terre & de mer, & le tems de brume qu'il fait conſtamment pendant

le tems des chaleurs, paroiſſent y être auſſi avantageux pour prévenir la peſte, qu'ils le ſont à Java (1).

Les fiévres des Indes Occidentales, quoique d'une nature très-putride, ne ſe changent jamais en peſte véritable, parce que la même eſpece de vent y domine & empêche l'air de croupir & de ſe corrompre à un point ſuffiſant pour la produire. Mais les chaleurs étant grandes & l'atmoſphere chargée de vapeurs, les fiévres rémittentes & intermittentes, avec des vomiſſemens bilieux, deviennent fréquentes en Juin, Juillet, & épidémiques en Août, Septembre & Octobre, qui y ſont, du moins à la Jamaïque, les trois mois les plus pluvieux de l'année. Ces fiévres ſont communes aux naturels du pays, auſſi bien qu'aux étrangers, mais les nouveaux venus ſe trouvent ſujets à une eſpece différente, ou plutôt à un de-

(1) Je tiens cette relation de la Guinée, de perſonnes expérimentées, qui ont demeuré pluſieurs années dans ce pays.

gré différent de la même maladie, à une fièvre plus rapide, plus putride & plus dangéreuse. On la distingue par des vomissemens noirs, mais principalement par la couleur jaune de la peau, qui lui fait donner le nom de *fièvre jaune*. Le sang est dans un tel état de dissolution, qu'avant la mort il pénetre dans les plus petits vaisseaux séreux, & teint la salive & la sérosité que les véficatoires attirent (1), &

(1) Le Docteur Huck, qui s'est trouvé aux expéditions aux Isles Françoises & Espagnoles, dans la derniere guerre, a fait la remarque suivante sur le paragraphe ci-dessus. « On ob» serve un paroxysme, généralement une fois » en vingt-quatre heures, même dans les es» peces les plus ardentes & les plus fâcheu» ses de la fièvre jaune. Car le malade est » communément plus mal vers le soir, ou pen» dant la nuit. Si l'on pouvoit distinguer la fiè» vre jaune, dans son commencement, de la » fièvre commune rémittente ou intermitten» tes, qui fut si funeste à notre armée, ce ne » seroit que parce que tous les symptômes en » sont plus violens, & que la fièvre est plus » considérable dans le tems où l'on devroit » s'attendre à des rémissions plus libres. Ces

en coulant dans l'estomac, il donne cette couleur noire à ce que l'on vo-

» deux fiévres commencent à peu près avec les » mêmes symptômes ; quelquefois, mais ra- » rement, avec un frisson. Toutes les fois que » la fiévre devenoit considérable, avec une » chaleur brûlante, de violens maux de tête & » dans les lombes, des sueurs abondantes sans » aucun soulagement, une rougeur & une dou- » leur brûlante dans les yeux, le visage enflam- » mé, une insomnie, une anxiété, une op- » pression & une ardeur d'entrailles, des vomis- » semens fréquens de bile verte ou jaune, ou » ce que je crois encore plus fâcheux, des » efforts continuels pour vomir sans rien ren- » dre, on pouvoit prédire avec beaucoup de » certitude la couleur jaune. Si cette couleur » paroissoit le second, le troisieme ou le qua- » trieme jour, la maladie étoit ordinairement » mortelle. J'ai souvent vu des malades avec » la plupart de ces symptômes, immédiate- » ment soulagés par des évacuations faites de » bonne heure, & la fiévre devenoit alors in- » termittente. Bien plus, j'ai vu plusieurs fois » cette fiévre avec tous ces symptômes em- » portée par des saignées, & en donnant, » quelques heures après sa premiere attaque, » une médecine qui opéroit avec vivacité par » haut & par bas. J'ai connu quelques-uns de » ces malades qui furent assez bien pour sortir

mit,

mit. Il réſulte donc de-là que par-tout où il y a dans l'air les plus grandes cauſes d'humidité & de putréfaction, on trouve auſſi un plus grand nombre de fiévres rémittentes & intermittentes de la plus mauvaiſe eſpece.

Il eſt à propos de remarquer, avant de conclure, que nous avons auſſi en Angleterre la même eſpece de fiévre, & que nos fiévres rémittentes & intermittentes, & la dyſenterie, paroiſſent occaſionnées par une cauſe putride, quoique dans un degré inférieur à cel-

---

» le ſecond ou le troiſieme jour, & qui con-
» tinuerent à ſe bien porter pendant quatre à
» cinq jours, mais qui en commettant quel-
» que erreur, par exemple en s'expoſant trop
» au ſoleil, furent de nouveau attaqués des
» mêmes ſymptômes, & moururent le quatrie-
» me ou cinquieme jour, avec la peau d'un
» jaune foncé, ou couleur de cuivre. De-là,
» je ſuis porté à croire que ce ſont différens
» degrés de la même maladie, & que la ma-
» niere dont on traite le malade dans le com-
» mencement donne la fiévre jaune, ou ſeu-
» lement une fiévre rémittente ou intermit-
» tente.

les de la plupart des autres pays. Mais il faut ajouter que le sol y est si sec, qu'on y rencontre si peu de marais, que les vents y soufflent si constamment, & que les chaleurs de nos Etés sont tellement modérées & interrompues, qu'à moins que les saisons ne deviennent excessivement chaudes & étouffantes, ou bien si l'on excepte quelques endroits marécageux, cès maladies sont toujours bénignes, & ne deviennent jamais, ou du moins fort rarement, épidémiques.

Enfin durant la derniere partie de l'Eté & pendant tout l'Automne, il paroît y avoir presque par-tout une disposition plus ou moins grande à ces fiévres rémittentes ou intermittentes, ou à quelques dérangemens dans les premieres voies, joints à une dissolution des fluides & à un relâchement des parties fibreuses du corps, & l'on y est sur-tout sujet dans tous les pays chauds & humides, & dans tous les camps, par les raisons qu'on a apportées plus haut (1). J'ajoute que

(1) Part. I. Chap. I. Part. II. Ch. II. §. 2.

tout ce que j'ai appris des meilleurs Auteurs, que les obſervations qui m'ont été communiquées par des gens habiles, & ma propre expérience, m'engagent à croire que la cure de toutes ces fiévres, en tant de climats ſi différens, dépend à-peu-près de la maniere de les traiter, qu'on expoſera dans la Section ſuivante.

§. V.

De la cure des fiévres d'Automne rémittentes & intermittentes des camps, & de celles des pays bas & marécageux.

Je viens maintenant au traitement de cette maladie, & j'obſerverai la méthode ſuivante. Je diſtinguerai d'abord les deux eſpeces de fiévre, comme je l'ai fait auparavant; & je paſſerai de-là aux remedes qui m'ont le plus réuſſi.

La ſaignée étant indiſpenſable dans la cure de ces fiévres, c'eſt la premiere choſe par où on doit commencer, & il faut la réitérer une fois ou plus ſouvent, ſuivant que les ſym-

ptômes paroiſſent l'exiger. Les fiévres rémittentes du Printems & de la fin de l'Automne, ſont accompagnées de douleurs pleurétiques & de rhumatiſme provenans du froid de la ſaiſon; & par cette raiſon elles exigent davantage la ſaignée. Un Médecin qui ne connoît point la nature de cette maladie, & qui ne fait principalement attention qu'aux paroxyſmes & aux rémiſſions, eſt peut-être porté à négliger cette évacuation, & à donner trop-tôt le quinquina, qui occaſionnera une fiévre continue inflammatoire. On peut ouvrir ſans danger la veine pendant la rémiſſion, ou dans la force du paroxyſme. Car outre que j'ai remarqué que la rémiſſion vient plutôt & qu'elle eſt plus marquée après une hémorragie, j'ai réitéré ſans aucun danger l'expérience de la ſaignée dans les accès les plus violens, non ſeulement dans cette fiévre-ci, mais encore dans la fiévre des pays marécageux, après même être preſque devenue réguliere intermittente. Pour accorder donc la maxime de Celſe avec cette prati-

que (1), il faut interpréter ce terme *impetus febris* dans le sens de ce frisson ou froid qui précede l'accès de chaud des fiévres dont il donne la description ; car la saignée, dans ce tems-là, seroit hors de saison & très-dangéreuse. Mais comme les paroxysmes de la fiévre dont nous parlons sont, communément après la premiere attaque, sans froid, on ne doit pas avoir égard à son observation dans ce cas, ni même à aucune autre, si ce n'est celle où l'on avertit de ne point saigner pendant les sueurs.

Ayant eu, depuis les deux premieres Editions de cet Ouvrage, plus d'occasions de voir ces fiévres, j'ai jugé à propos de purger immédiatement après la saignée, quelque partie de la journée que ce fût, & cela d'autant plus que le malade étoit alors généralement constipé.

---

(1) *Quod si vehemens febris urget, in ipso impetu ejus, sanguinem mittere, hominem jugulare est.* De Med. Lib. II. Cap X.

℞. *Infusi senæ communis* ℥iij. *electarii lenitivi* ℥ ß. *nitri puri* ℥ı. *tincturæ senæ* ℥vı *misce.*

Le malade prenoit à la fois la moitié de cette purgation, & si en quatre heures elle ne procuroit pas deux selles, comme cela arrivoit ordinairement, il prenoit le reste. Cette médecine s'accorde avec l'estomac, purge copieusement & doucement, & par conséquent est plus utile qu'une composée de drogues plus recherchées. Le lendemain matin, qu'il y avoit presque toujours une rémission, je donnois un grain de tartre émétique réduit en poudre, avec douze grains d'yeux d'écrevisse. Je réitérois la dose au bout de deux heures, au plus au bout de quatre, si la premiere ne faisoit aucun effet, ou du moins fort peu. Ce remede procuroit non-seulement une évacuation par haut, mais communément aussi par bas, & excitoit la sueur. Par ces évacuations, la fiévre devenoit communément plus bénigne, & quelquefois elles l'emportoient. Au lieu de cette poudre, je donnois auparavant dans la premiere

rémiſſion, après avoir vû le malade, un ſcrupule d'ipécacuanha avec deux grains de tartre émétique, en une doſe. Mais quoique cela m'ait ſouvent réuſſi, cependant en comparant enſemble ces deux méthodes, je préfere la premiere, c'eſt-à-dire que je purge d'abord, & que je débarraſſe enſuite les premieres voies avec de petites doſes de préparation d'antimoine. Je réitere ordinairement ce remede le jour d'après ou le ſuivant, ſinon, je tiens le ventre libre par quelque médecine douce ou un lavement. Je continue cette méthode juſqu'à ce que la fiévre s'en aille par degrés, ou qu'elle devienne intermittente au point d'être guérie par le quinquina.

Je me ſuis confirmé dans l'opinion favorable que j'avois de cette méthode, par les ſuccès que s'eſt procuré le Docteur Huck, dans l'Amérique ſeptentrionale & aux Indes occidentales, en traitant ces fiévres avec une méthode ſemblable à la mienne. Au commencement il tiroit du ſang; dans la premiere rémiſſion, il donnoit quatre ou cinq grains d'ipéca-

cuanha, avec du tartre émétique, depuis un demi-grain jusqu'à deux grains. Il faisoit prendre de nouveau ce remede en deux heures, ayant soin que le malade ne bût point avant la seconde dose; car alors le remede passoit plus aisément dans les intestins, avant qu'il pût opérer par les vomissemens. Si après deux heures de plus, l'opération par bas & par haut étoit trop petite, il donnoit une troisieme dose, qui réussissoit ordinairement à débarrasser les premieres voies; alors la fiévre cessoit tout-à-fait, ou devenoit intermittente au point de pouvoir céder au quinquina. Il trouva sur le Continent peu de difficultés après l'intermission; mais aux Indes occidentales, la fiévre étoit sujette à devenir continue & dangereuse, a moins qu'on ne donnât le quinquina à la premiere intermission, quand même elle auroit été imparfaite. Le Docteur Huck n'a jamais varié dans sa méthode, à moins qu'il n'ait vu des indications qui le portoient plutôt à purger qu'a donner un vomitif. Dans ce cas-là, il faisoit une décoction de huit onces,

avec une demi-once de tamarin, deux onces de manne, & deux grains de tartre émétique, & partageant cela en quatre parties, il en donnoit une toutes les heures, jusqu'à ce que le remede opérât par les selles (1).

---

(1) Depuis la derniere guerre, le Docteur Huck m'a dit qu'il préféroit ce remede, dans la fiévre jaune des Indes occidentales, dans laquelle on regarde les vomitifs violens comme dangereux si on ne les donne pas de bonne heure, & dans laquelle il est cependant nécessaire de débarrasser les premieres voies. En effet, quoique la premiere ou la seconde dose de ce remede excitassent communément quelque peu de vomissemens, cependant en trois ou quatre heures il purgeoit aussi. Il tâchoit d'entretenir cette derniere opération, en en donnant de tems-en-tems deux ou trois cuillerées de plus, jusqu'à ce que la rémission parut d'une maniere sensible; ce qui arrivoit ordinairement le quatrieme ou le cinquieme jour après le commencement de la maladie. Il épioit attentivement cette rémission, & dès qu'elle paroissoit, il donnoit une décoction de quinquina, en doses aussi grandes & aussi souvent répétées que l'estomac le pouvoit supporter.

Comme je ne commençai à me servir du tartre émétique, en doses petites & réitérées, que dans la derniere guerre, & cela seulement pendant trois campemens en Angleterre, j'eus dans ces campagnes trop peu d'occasions d'essayer cette méthode, pour m'assurer que c'étoit la meilleure. Mais en partie, par ce que j'ai vu moi-même, & en partie par ce que j'ai appris de quelques autres personnes, j'imaginai que c'étoit le moyen le plus sûr pour réussir, même avant que le Docteur Huck m'eût communiqué ses observations. Je suis persuadé qu'après la saignée, si elle est nécessaire, le tartre émétique est un remede efficace, pour emporter entierement ces fiévres, ou pour les amener promptement à des rémissions, où l'on pourra donner le quinquina. Mais il faut ajouter que la vertu de cette préparation d'antimoine, ne consistant point seulement en sa qualité émétique, mais aussi en sa cathartique, on doit le donner en conséquence. Faites-en dissoudre six grains dans une pinte d'eau chaude,

que le malade en prenne de dix minutes en dix minutes, quatre à cinq onces, chaud, jusqu'à ce qu'il commence à vomir, & qu'il aide alors l'opération avec de l'eau chaude, ou une infusion de camomille. Il peut continuer ce remede si cela est nécessaire, avec les mêmes doses, ou de plus petites, ou à de plus longs intervalles. Quand le vomissement s'arrête, il commence ordinairement à opérer par bas. Si cependant il ne le faisoit pas, on donne un lavement; & le jour suivant, ou quand il est besoin de réitérer l'évacuation, on fait dissoudre une demi-once, plus ou moins, de quelque sel purgatif neutre, avec le tartre émétique, dans la même quantité d'eau qu'auparavant. Cette maniere de se servir de l'antimoine est facile & sans danger. Les François l'ont fait connoître les premiers, sous le titre d'*Emétique en lavage*, & ils en font un grand usage dans ces sortes de fiévres.

On donnoit le sel d'absinthe, rassasiés de jus de limon, ou d'acide vitriolique, dans la vue d'amener plu-

tôt la fiévre a une crise, ou à des intermissions plus régulieres. Mais j'avoue qu'excepté le cas où il relâche, & par conséquent rafraîchit, je lui remarquai bien peu de vertu. Je suis persuadé que si j'avois mieux connu les qualités du tartre émétique, je me serois aisément passé dans ces fiévres, de toutes ces sortes de sels neutres.

Je viens maintenant au quinquina, & j'observe que quoique ces fiévres aient souvent des rémissions si favorables, avec même les urines chargées, qu'un Médecin peu instruit de leur nature, pourroit se persuader qu'elles céderoient au quinquina sans aucune préparation, ou du moins fort peu; mais il seroit souvent trompé, du moins à l'égard de nos Soldats, dont le tempérament ou le genre de vie les dispose plus à l'inflammation que les Soldats Hollandois, comme on le verra par la suite. Car, quoiqu'en faisant usage du quinquina, les paroxysmes aient disparu, cependant comme j'ai remarqué que la poitrine en étoit souvent affectée, & qu'il subsi-

ſtoit toujours quelque reſte de fiévre apres l'uſage de ce fébrifuge, je commencai enfin à douter s'il n'étoit pas mieux d'eſſayer de la guérir ſans y avoir recours, ou du moins d'en différer l'uſage juſqu'à ce que le malade fût convaleſcent, & qu'il n'en eût beſoin que pour ſe fortifier. Le quinquina paroît en effet d'autant moins néceſſaire ici, qu'après une ſaignée ou deux, & après avoir dégagé les premieres voies par une purgation & l'émétique, & en tenant le ventre libre, les paroxyſmes diminuent ordinairement de jour en jour, juſqu'à ce qu'ils diſparoiſſent tout-à-fait. Mais quand je venois à m'appercevoir que la maladie ne tournoit pas de la ſorte, & que malgré les évacuations, les accès devenoient plus fâcheux, ce qui arrivoit ſouvent dans la fiévre des pays marécageux, j'avois recours alors au quinquina, & j'avois ordinairement la ſatisfaction de le voir réuſſir. Comme il y a peu d'intervale entre la fin des ſueurs & le commencement des paroxyſmes ſuivans, afin d'avoir plus

de tems pour que ce fébrifuge pût agir, je commençois à le faire prendre deux ou trois heures avant la fin de la sueur. En général, nous pouvons considérer le paroxysme fiévreux comme cessé, quand il n'y a plus ni soif, ni chaleur, & que le malade se trouve lui-même dans une sueur abondante & aisée. Si jamais la fiévre paroissoit sous la forme d'une tierce ou d'une quarte, le quinquina étoit, après les évacuations ordinaires, un remede infaillible.

Entre les diverses méthodes de donner le quinquina, je préfere la suivante. J'en fais infuser une once & demie en poudre fine, la nuit, dans une chopine de vin du Rhin, & le jour suivant, je donne cette mixtion trouble en différentes doses. Mais pour l'usage ordinaire on en faisoit un électuaire, & sur une once de quinquina en poudre, on y ajoutoit un gros de sel ammoniac, & les deux ou trois premiers jours, autant de rhubarbe qu'il en falloit pour tenir le ventre libre. Je donnois ensuite le quinquina seul, jusqu'à ce que le malade en eut

pris autant que cela paroiſſoit ſuffiſant pour prévenir une rechute.

Telle étoit la maniere dont je traitois ces fiévres dans le commencement, & lorſqu'elles devenoient rémittentes & intermittentes. Si l'on a négligé la maladie dans ſon premier période, ou bien, ſi après les rémiſſions ou les intermiſſions, elle vient à ſe changer en fiévre continue, on doit ouvrir la veine ſi le pouls le peut permettre. Mais en quelque état qu'il ſoit, ſi la tête eſt affectée d'un délire ou d'une douleur, il faut appliquer les ſangſues aux temples, & un large véſicatoire entre les épaules. Les vomitifs & les purgatifs violens ne conviennent point en ce tems-là; il eſt ſeulement néceſſaire d'évacuer par des vomitifs doux, des clyſtères réitérés, & de légeres purgations. La principale regle doit être de débarraſſer les premieres voies; & pour y parvenir, le tartre émétique, avec un ſel purgatif ſeroit probablement le remede le plus efficace.

La fiévre ſe change quelquefois en

dysenterie ; on doit alors la traiter de la maniere qu'on l'indique dans le Chapitre suivant. Mais s'il survient une diarrhée, quoiqu'on ne doive jamais l'arrêter subitement, il est souvent à propos de la réprimer peu à peu, & d'exciter une sueur abondante (1). Quoiqu'un cours de ventre

(1) Si dans les commencemens on n'a pas suffisamment débarrassé les premieres voies, & si pendant le cours de la fiévre on n'a pas tenu le ventre libre, on ne doit s'attendre à une crise que par un cours de ventre, qu'il ne faut point arrêter tant que le malade a assez de force pour le supporter. Mais s'il a été assez évacué dans les commencemens, par l'émétique & les purgatifs, ou que le cours de ventre l'affoiblisse trop après un peu de rhubarbe, qu'il prenne deux fois par jour le bol suivant

℞. *Theriacæ Andromachi* ʒi. *radicis ipecacuanhæ in pulverem contritæ gr. ij. vel iij. cretæ præparatæ quantum satis sit misce.*

Ce remede varié suivant l'occasion, quant à la quantité des ingrédiens, arrete d'une maniere efficace la diarrhee, & procure une moiteur salutaire. Si ce bol ne modére pas le cours de ventre, j'ordonne la mixture suivante.

ne ſoit pas la criſe ordinaire, cependant ſi la nature ſemble indiquer cette voie par des douleurs de colique, ou par une tenſion du ventre, accompagnée de ſéchereſſe de la peau, il eſt à propos de procurer les ſelles par le moyen des clyſteres ou de quelque relâchant doux, tels qu'une infuſion de rhubarbe avec de la manne, qu'on doit recommencer auſſi ſouvent que le malade peut ſoutenir l'évacuation.

II. Les fiévres des camps & des pays marécageux ſe reſſemblent autant dans les ſymptômes que dans la cure. Par conſéquent les régles établies dans les Paragraphes précédens, pouvant s'appliquer à toutes les deux, je me

---

℞. *Extracti Thebaici gr. ij. terantur ex julepi e creta* ℥xvi.

Dentur poſt alternas ſedes liquidas cochlearia iv.

Telle eſt la mixture aſtringente dont je fais communément uſage, en la compoſant avec l'*Electarium e Scordio*, je la trouve tout auſſi efficace, & plus agréable au goût & à l'eſtomac.

contenterai seulement de présenter quelques avis sur les points dans lesquels elles paroissent différer davantage. Lorsque la fiévre des lieux marécageux est d'une espece ardente, elle paroît exiger d'amples saignées ; mais en général comme les humeurs ont dans ces pays beaucoup de disposition à devenir putrides, cette fiévre ne permet pas tant cette évacuation que la fiévre des camps, dans laquelle les froids fréquens & considérables, rendant le sang plus coëneux, fixent l'inflammation. Il est nécessaire dans la plupart des cas, d'ouvrir la veine au commencement de l'attaque, ou le jour suivant, s'il n'y a point eu d'intermission. Mais les saignées réitérées, à moins qu'il n'y ait des marques évidentes d'inflammations, se trouvent tellement éloignées de produire cet effet, qu'elles sont fort sujettes à rendre la fiévre encore plus opiniâtre Il faut pareillement faire attention que la régle que nous avons établie au sujet de la saignée, ne regarde que l'armée & non point les Habitans des Pays-Bas, dont le tem-

pérament eſt fort différent de celui de nos Soldats, qui, non-ſeulement étoient à la fleur de leur âge, mais encore plus robuſtes & plus ſanguins. Quelquefois même la ſaignée ſe trouvoit rarement néceſſaire parmi les ſoldats dans une rechute, ou lorſque le tems s'étoit rafraîchi; la fiévre paroiſſant alors ſans inflammation & avec des intermiſſions régulieres.

J'ai obſervé que les vomitifs étoient encore plus efficaces dans les pays marécageux que dans le camp; & ils le ſont à un tel point que lorſque la bile a été totalement évacuée par un émétique, ce remede emporte ſouvent la fiévre en même tems. L'ipécacuanha ſeul ne fait pas cet effet; bien plus, je lui en ai vû produire un tout contraire (1) en rendant les paroxyſmes ſuivants plus longs & plus violens que le précédent; ſoit qu'il agiſſe foiblement & qu'il introduiſe

(1) J'ai éprouvé deux fois ſur moi-même cet effet de l'ipécacuanha.

dans le sang plus d'humeurs putrides qu'il ne peut en évacuer des premieres voies, soit que cela provienne d'une autre cause. J'y joins ordinairement par cette raison, deux grains de tartre émétique.

La fiévre des pays marécageux étant plus sujette pendant les chaleurs aux paroxysmes, & à prendre une forme continue qu'à rester intermittente réguliere ; il faut, après les préparations convenables, l'arrêter dans la premiere intermission. L'on n'a pas trouvé le quinquina moins spécifique en cette occasion en Flandres qu'en Angleterre. Mais il faut ajouter que quoiqu'on en donnât de grandes quantités, les rechutes étoient non-seulement fréquentes, mais certaines, si l'on ne réiteroit ce remede plus souvent qu'on ne pouvoit engager les soldats à le faire. De sorte qu'après tout, le quinquina fut moins utile qu'on ne s'y étoit attendu. Mais il est à propos d'observer que jamais ce remede, souvent réitéré, n'occasionna de suites fâcheuses ; car l'on ne doit pas imputer à la quantité du quinquina les ob-

ſtructions des viſceres qui ſuccéderent à ces fiévres ; mais à la longue durée de la maladie & aux rechutes fréquentes, dont le malade ne pouvoit ſe garantir, à moins qu'il ne continuât à prendre une once de quinquina tous les dix à douze jours, pendant l'Automne entier. La maniere la plus efficace pour engager un Soldat à le continuer pour prévenir les rechutes, ſeroit de l'infuſer dans partie égale d'eau commune & d'eau-de-vie (1).

Le meilleur moyen enſuite pour prévenir ces rechutes, conſiſte dans le régime. Les Convaleſcens doivent manger avec modération, ſur-tout des herbages & des fruits, & s'abſtenir de tout ce qui eſt venteux & qui tend à relâcher. En général, tout

(1) J'ai depuis remarqué que le plus sûr moyen de prévenir une rechute, dans ceux qui ne reviennent que malgré eux à l'uſage du quinquina, eſt d'en donner quatre ou cinq onces en poudre, auſſitôt qu'on peut obtenir du malade de le prendre. Cette quantité ſuffit pour ſix ou ſept jours.

ce qui produit ces effets, dispose l'estomac à des indigestions, & par conséquent à une corruption des humeurs, & d'un autre côté tout ce qui fortifie est antiseptique. Les liqueurs prises modérément sont alors nécessaires ; mais comme la paye des soldats se trouve insuffisante pour pouvoir se procurer une nourriture saine & une liqueur forte, il seroit à propos que le Public voulût bien alors en accorder à l'armée, comme aux troupes qui servent sur mer ; & la moitié de ce qu'on donne à ces derniers, pourroit suffire.

A l'égard des vers ronds, qui accompagnent si souvent ces fiévres, je donnois communément un demi-gros de rhubarbe avec douze grains de mercure doux, sans avoir jamais vu qu'une dose aussi forte de mercure, produisît aucun inconvénient, parce que dans notre pays il est toujours bien préparé. Les anthelmintiques qui agissent lentement & sans purger, sont peu utiles en cette occasion, parce que les symptômes causés par ces vers, pressent communément si fort, qu'il faut avoir recours aux remedes les plus vifs. Car quoi-

que ces reptiles puiſſent reſter longtems dans les inteſtins, ſans cauſer beaucoup d'incommodités à quelqu'un qui à cela près ſe porte bien, cependant s'il lui ſurvient une fiévre, ſur tout d'une eſpece putride, les vers étant incommodés par l'accroiſſement de la chaleur & la corruption des humeurs dans les premieres voies, qui ſont les ſuites de la fiévre, commencent à faire tous leurs efforts pour ſortir. Lanciſi, qui fait cette remarque, ajoute qu'ayant ouvert le corps de quelques perſonnes, qui étoient mortes à Rome des fiévre que nous venons de décrire, on avoit trouvé les inteſtins bleſſés par la morſure de ces vers; quelques-uns avoient même percé les tuniques des inteſtins, & s'étoient retirés dans la cavité de l'abdomen. Il ne s'eſt point trouvé dans nos hôpitaux de diſſections de cette eſpece; mais j'ai été témoin, plus d'une fois, que des malades ont rendu des vers par la bouche, ſans avoir ſenti auparavant aucune envie de vomir. Mais, ſans aller ſi loin, les vers occaſionnent des ſymptômes capables d'allarmer. Je

me rappelle qu'on amena à l'hôpital, vers la fin de l'Eté, un soldat incommodé d'une de ces fiévres, avec des douleurs extraordinaires dans l'estomac & les intestins, qui n'avoient point cédé aux évacuations ordinaires. Les muscles du visage étoient convulsifs, & il ne pouvoit pas se tenir une minute dans la même position; je ne pensai pas d'abord aux vers; mais un jour ou deux après, le malade en ayant évacué un par les selles, je lui fis prendre de la poudre ci-dessus mentionnée, qui, à la premiere ou à la seconde prise, fit sortir plusieurs de ces vers. Les symptômes extraordinaires cesserent alors, & bientôt après il se rétablit.

Je terminerai ce sujet par l'extrait d'une lettre du Docteur de Monchy, de Rotterdam, qui, pendant que j'étois à l'armée, étoit Médecin des troupes Hollandoises qui faisoient alors partie de l'armée des Alliés. Ce savant ayant lu les premieres Editions de cet Ouvrage, y fit quelques remarques, & entr'autres celles qui suivent, sur ces fiévres d'Automne rémittentes

rémittentes & intermittentes, qu'il appelle *bilieuſes*. Elles m'ont été d'autant plus agréables, qu'il a eu non-ſeulement les mêmes occaſions que moi de voir ces maladies dans le camp, mais auſſi en pratiquant avant & après la guerre dans ſon propre pays, où elles ſont plus nombreuſes & plus fâcheuſes qu'en Angleterre, & dans leſquelles on ne faiſoit point alors uſage du quinquina. Voici ſes paroles.

Sic ceteræ obſervationes meæ à tuis parum vel nihil differunt, niſi forte quod venam ſecandi (raro ſaltem) non tantam in febribus bilioſis neceſſitatem invenerim; imo naturam imitando, præcedente emetico, ſubinde vomitum excitando (prout magis minuſve ad ſuperiora materia turgeret) & levem, ſed per dies aliquot protractam diarrhœam eccoproticis efficiendo, feliciter, ſine ullâ aliâ notabili criticâ evacuatione, centenos curaverim; & adhuc quotannis, tempore autumnali, optimo cum ſucceſſu & brevi curem.

Quoad tempus vomitorio utendi, Boerhaavium alioſque practicos ſecutus ſum, dando illud tribus vel quatuor horis ante paroxyſmum, in eâ continuo permanens

opinione, quod major tunc sit materiæ morbosæ accumulatio & activitas; & postea major subactio, & facilior per urinam evacuatio. Simplex hæc fuit mea semper methodus curandi febres biliosas cum oris amaritie, nauseâ, vomitu, &c. dum ægri adhuc in primo initio morbi versabantur. Quantocyus in continuis, vel parum tantum remittentibus, æque tempore vespertino quam matutino præscribebam vomitorium ex pulvere ipecacuanhæ scrupulis ij & tartari emetici granis ij. Et statim horâ post hujus remedii finitam operationem, ut purgans, cremorem tartari adunciam j Ex lacte ebutyrato assumerent ægri sedulò curabam. Hæc postero die, si eadem fomitis adessent signa in primis viis, imò & tertio die iterabam. Si vero febrem, ut & pleraque ejus symptomata imminuta videbam, alvum tantum laxam servare conabar simplici decocto hordei & tamarindorum cum nitro.

CHAPITRE V.

Observations sur les obstructions qui suivent les fièvres d'Automne rémittentes & intermittentes, les fièvres des camps, & celles des pays marécageux.

LA longue durée de ces fièvres, ou les rechutes frequentes, causent des obstructions dans les viscères, qui se terminent par une hydropisie ou la jaunisse.

L'Hydropisie est particulierement causée par des obstructions du foie & de la rate ; & dans ce cas, cette tumeur aqueuse commence communément par les pieds, & monte peu-à-peu jusqu'au ventre.

Mais quand il n'y a que le ventre d'enflé, & que cela est arrivé tout à coup, pour s'être servi mal-à-propos d'opiates dans la dysenterie, ou de quinquina dans les fièvres intermit-

tentes, le colon est alors tendu par l'air, & la maladie est une véritable tympanite. Ces cas n'arrivoient pas fréquemment, mais quand ils se présentoient, & qu'ils étoient récens, comme la plupart l'étoient, ils cédoient aux remedes suivans. S'il y avoit peu de fiévre, je commencois par faire tirer du sang, & je donnois du sel d'absinthe rassasié avec du jus de citron, & j'y ajoutois un peu de rhubarbe pour tenir le ventre libre. S'il n'y avoit point de fiévre, j'ordonnois quelques grains des especes aromatiques, & le malade buvoit une infusion de fleurs de chamomile. Je faisois prendre tous les soirs, à l'heure du coucher, jusqu'à ce que la tumeur vînt à disparoître, quinze grains de rhubarbe, ou autant qu'il en falloit pour procurer une ou deux selles le jour suivant. Lorsque la tumeur cédoit, si le pouls étoit lent, & que le malade ne fût pas altéré, je tâchois, sans omettre la rhubarbe, de fortifier les intestins, avec un electuaire de fleurs de chamomile & de

gingembre, & une fois le dose de limaille d'acier.

Tous les remedes violens & les carminatifs qui ne relâchent pas, sont pernicieux.

Un homme qui avoit été incommodé pendant quelques semaines d'une tympanite, avec un peu de fièvre, mourut subitement la nuit, la tumeur étant venue à s'affaisser tout-à-coup, après trois ou quatre selles abondantes, occasionnées par quelques pilules composées d'aromatiques & de squille. A l'ouverture du corps, on ne trouva point d'air, ni d'eau dans la cavité de l'abdomen; mais le colon étoit si grand & si relâché, qu'il paroissoit avoir renfermé assez de vent pour causer la tumeur. Cet évenement montra la nécessité de se servir de bandages dans la tympanite, au moyen de quoi le malade peut toujours faire une compression proportionnée à la diminution de l'air renfermé dans les intestins.

L'*ascite* vient plus lentement; elle est communément accompagnée d'une anasarque; l'urine est fort épaisse

& très-peu abondante. Quelquefois la fiévre intermittente se dissipe lorsque la tumeur commence ; d'autrefois elle continue, ou bien elle s'en va & revient d'une maniere irréguliere. J'ai observé qu'on ne pouvoit guérir ces hydropisies par des purgations seulement, ni par le savon, ni par les mercuriels ; mais principalement par des sels lixiviels, comme cendres de genêt, sel d'absynthe ou de tartre. Voici la méthode ordinaire de s'en servir. On faisoit dissoudre environ quarante grains de sel de tartre ou d'absynthe, dans environ dix onces d'une infusion d'absynthe, à laquelle on ajoutoit environ deux onces d'esprit de genievre Hollandois ; de cette mixture on faisoit trois doses qu'on réitéroit tous les jours. On ne donnoit point d'autre remede au malade, excepté qu'on lui faisoit prendre une fois en quatre ou cinq jours pour le purger, un demi gros de pilules de coloquinte avec l'aloës, & sur le déclin de la maladie, quelque préparation d'acier. Quelquefois on provoque l'urine en faisant avaler de l'ail, ou de

la graine de moutarde. Quand même l'ascite étoit accompagnée d'une tumeur dure, comme on l'a dit un peu plus haut (1), on ne faisoit rien de plus, sinon qu'on fomentoit quelquefois la partie, ou qu'on la couvroit d'un emplâtre chaud. On a souvent guéri, par les mêmes remedes, quelques fiévres intermittentes irrégulieres & opiniâtres; ou si elles revenoient après la cure de l'hydropisie, on les traitoit avec beaucoup de succès avec le quinquina (2).

La jauniſſe ſans fiévre ſe guérit pa-

---

(1) Part. III. Chap. IV. §. 2.

(2) Depuis ce tems, quand j'ai ſoupçonné qu'il y avoit des obſtructions dans les viſceres, j'ai donné, dans les fiévres intermittentes irrégulieres, la mixture ſuivante, pendant quelque tems, & je lui ai toujours vu faire un bon effet. Elle differe fort peu de celle qu'on a rapportée plus haut.

℞. *Florum Chamæmeli unc. ſem. aquæ puræ bullientis unc. viii. macera per horæ dimidium & colaturæ admiſce ſpiritus vini Gallici* ℥ij. *ſolis abſinthii* ℥i. *Dentur quater, quotidie, cochlearia* iv.

reillement avec les sels lixiviels & la même purgation ; & j'ai remarqué que dans cette maladie & dans l'hydropisie, les vomitifs antimoniaux faisoient un très bon effet.

CHAPITRE VI.

Observations sur la dysenterie des camps.

J'AI divisé les maladies d'Automne des camps, en fiévres & en flux de ventre (1). Ayant traité amplement des fiévres, je passe maintenant aux flux de ventre ; mais je me bornerai à l'espece qu'on appelle dysenterie, parce qu'elle est moins connue hors des camps, & qu'elle y devient souvent générale & très-funeste. Je commencerai par en faire une description ; je rapporterai ensuite ce qu'on a observé en disséquant des personnes mortes de cette maladie ; après quoi j'en rechercherai la nature & la cause, & enfin je proposerai la méthode qui m'a le mieux réussi en la traitant.

(1) Part. II. Chap. I.

§. I.

Description de la dysenterie des camps

Il paroit au commencement d'une campagne quelques dysenteries ; mais elles ne sont ni si dangereuses, ni à beaucoup près aussi fréquentes que vers la fin de l'Eté, ou au commencement de l'Automne. En ce tems-là elles deviennent épidémiques & contagieuses, dominent environ pendant six semaines ou deux mois, & cessent ensuite. Elles sont toujours très nombreuses & plus dangereuses après des Etés excessivement chauds & étouffans, surtout dans les camps fixes, ou lorsque les soldats se couchent tout mouillés après une marche par des tems chauds.

Les diagnostiques sûrs & certains de la dysenterie, sont, indépendemment des symptômes fiévreux, un mal d'estomac, des vents dans les intestins, des selles petites mais fréquentes, d'une matiere gluante & écumeuse, accompagnées de ténesme & de tranchées. Du sang mêlé avec la matiere

fécale, eſt un ſymptôme ordinaire, mais qui n'eſt pas inſéparable : car pluſieurs perſonnes ont, du moins dans les commencemens, toutes les autres marques de la dyſenterie, excepté celle-là ; & d'autres ont des ſelles ſanguinolentes, ſans dyſenterie, occaſionnées par d'autres cauſes. Mais comme cette maladie paroît la plupart du tems accompagnée de ſang, on lui a donné par cette raiſon, le nom de flux de ſang.

On peut regarder ces ſymptômes comme des ſignes pathognomoniques, & comme tels ils peuvent ſuffire à diſtinguer cette maladie d'une diarrhée, d'un flux hémorrhoidal, ou de tout autre. Sydenham & Willis ſe ſervent du terme dyſenterie, conformément à cette deſcription, & l'appliquent à tous les cas de ce flux de ventre qui fit beaucoup de ravage à Londres en 1670, quoique Sydenham diſe que quelques uns de ſes malades ne rendirent point de ſang (1), & que Willis

(1) *Morb. Acut.* Sect. IV, Cap. iij.

observe que la plupart des siens n'eurent que des selles aqueuses (1). Ces deux Auteurs célebres ne s'accordent gueres dans la description de cette maladie, que sur le nom qu'ils lui donnent. Le savant Morgagni remarque à propos de ce mal, la propriété de l'application que fait Willis, du mot dysenterie à un flux accompagné des symptômes dont on vient de parler, quoiqu'il n'y eut point de sang; mais il voudroit qu'on l'appellât, pour plus grande clarté, *dysenteria incruenta* (2).

On peut remarquer qu'en bornant ce nom à ces symptômes, je me suis écarté des Anciens. On me trouvera peut-être en cela d'autant plus blamable, qu'en une autre occasion j'ai reproché à quelques Auteurs la même liberté (3). Mais dans le cas de la

---

(1) *Pharm. Rat.* Sect. III, Cap. iij.

(2) *De Sedib. & Cauſ. Morb.* Ep. XXXI. §. 11 & 13.

(3) Part. III, Chap. II, §. 6.

paſſion ihaque, à quoi je fais alluſion, Sydenham avoit fait des changemens ſans aucune ſorte de néceſſité & donné des noms différens à deux périodes de la même maladie ; au lieu qu'ici les Anciens ſe ſont ſervi d'un terme, ou dans un ſens ſi étendu, qu'il renferme pluſieurs maladies d'une eſpece différente, ou dans une acception ſi bornée, qu'il ne peut comprendre toutes les variétés de la même maladie. Ces raiſons m'ont forcé à les abandonner, & à ſuivre la définition de ceux qui ont traité avec plus d'exactitude de cette maladie des inteſtins.

Auſſi le terme *dyſenterie* ſignifiant en Grec, une affection des inteſtins en général, Hippocrate s'en ſert-il non ſeulement pour ſignifier toutes les exulcérations des inteſtins, mais encore toutes les hémorrhagies de ces parties, celles même qui ſont critiques & ſalutaires, & pareillement toute eſpece de flux ſans ſang ou avec du ſang (1). Il paroît cependant, qu'après

(1) *Dyſenteria eſt exulceratio inteſtinorum...*

lui il y eut quelques Auteurs Grecs, dont nous avons perdu les ouvrages, qui s'apperçevant de ce défaut de précision, bornerent la signification de ce terme à une ulcération des intestins, accompagnée de tranchées, de ténesme & de selles sanguinolentes, avec des mucosités. Celse donne le nom de *Tormina* à cette maladie, & dit que c'est la dysenterie des Grecs (1), & Cœlius Aurélianus (2) retient le nom Grec, & décrit la dy-

---

alii vero, inter quos ipse Hippocrates est, Dysenteriam interdum appellant non ipsam modo exulcerationem intestinorum, verum omnem etiam cruoris per intestina vacuationem. Gorræus in voce Δυσεντερίη.

Ejus etiam dysenteriæ, quæ plerumque morbos plurimos salutariter ac judicatoriè solvit, meminisse videtur Hippocrates (Prorrh. 2). Δυσεντερίην *etiam pro quovis alvi pro fluvio capere videtur Hippocrates (Lib. ij Epidem). Fœsii Œconom. Hippocr. in voce* Δυσεντερίη.

(1) *De Med.* Lib. IV. Cap. xv.

(2) *De Morb. Chron.* Lib. IV, Cap. VI.

ſenterie à-peu-près de la même maniere que Celſe.

Cependant Galien revient à l'acception étendue de ce mot, en définiſſant la dyſenterie une exulcération des inteſtins, & en faiſant mention d'autres fois de quatre eſpeces de cette maladie, toutes avec des ſelles ſanguinolentes, dont une ſeule s'accorde avec les *Tormina* de Celſe, ou la dyſenterie des Modernes (1). Suppoſant que les autres Grecs ſuivoient Galien ſur cet article, je n'ai conſulté qu'Arétæus qui, bornant d'après Archigenes, ce terme à une ulcération des inteſtins, rend raiſon de tous les ſymptômes, ſuivant la maniere dont eſt affecté tel inteſtin particulier, & les circonſtances de l'ulcere, qui peut occaſionner une hémorrhagie funeſte (2), s'il eſt profond & qu'il corrode quelque gros vaiſſeau ſanguin.

---

(1) *De Cauſis Symptom.* Lib. III.... *De Loc. Affect.* Lib. II.

(2) *De cauſis & Sign. Diut. Morb.* Lib. II. Cap. IX.

Il paroît par-là que ce terme dysenterie, ne présente dans Hippocrate & Galien, aucune notion précise d'une maladie, & qu'à moins que les symptômes, que j'ai appellé pathognomoniques, ne soient toujours joints à une ulcération des intestins, ce qui n'arrive pas toujours, on doit regarder la dysenterie de Celse, d'Aretæus, & de Cœlius Aurelianus, comme une maladie différente de celle dont je traite actuellement. Ce n'est pas que les intestins ne soient sujets à s'ulcérer dans la vraie dysenterie, mais cette exulcération est accidentelle, & nullement essentielle à la maladie. Morgagni observe (1) que les intestins sont quelquefois ulcérés dans cette maladie, & que d'autres fois ils ne le sont pas; & dans un autre endroit (2), il remarque que l'exulcération n'arrive que dans l'état plus avancé de cette

(1) *De Sedib. & Cauſ. Morb.* Epiſt. XXXI. §. 12, 13.

(2) Quelque part dans la même Lettre.

maladie.

maladie. Bien plus, en comparant les dissections de cet habile Anatomiste avec celles qu'à rassemblé Bonet, celles du Docteur Cleghorn (1), & les miennes, on trouvera plus d'exemples où les intestins étoient sains à cet égard, que de ceux où ils ne l'étoient pas.

L'opinion touchant l'ulcération constante des intestins, continua jusqu'à ce que Sydenham & Willis eussent considéré la dysenterie, comme une maladie indépendante d'aucun ulcere; & il paroît que c'est d'après leur autorité que les Médecins ont abandonné l'ancien système. La Relation de Sydenham est en tout si juste, que croyant inutile une énumération plus ample des symptômes, je renverrai le Lecteur à cet habile Médecin; me bornant à un petit nombre d'observations, qui prouvent quelques points qu'il a laissé douteux; & en ajoutant quel-

(1) Observations on the Epidemical Diseases of Minorca. Chap. V.

ques-autres, qui rendent plus complette l'histoire de cette maladie.

Sydenham a fait si peu de recherches sur la nature d'aucune espece de dysenterie, si l'on excepte celle dont il donne lui-même la description, qu'il doute s'il ne peut pas y avoir autant d'especes de cette maladie que de la petite vérole & des autres épidémies, qui, suivant lui, varient au point d'exiger un traitement différent en quelques points particuliers (1).

Sydenham, persuadé que la nature manifestoit le plus sa sagesse par sa variété, s'est vu amené par-là à cette opinion de la variété des maladies épidémiques, quoiqu'elles parussent sous une même forme. « Nous ne de-

(1) *Cum fieri quidem possit, ut variæ nascantur Dysenteriarum species, ut sunt variolarum, & epidemicorum aliorum, diversis constitutionibus propriæ, & quæ proinde medendi methodum in aliquibus diversam sibi suo jure vindicant. De Morb. Acut. Sect. IV. Cap. iij.*

» vons point être surpris, dit il, de
» de ces jeux de la nature, puisqu'il
» est universellement reconnu que
» plus nous pénétrons dans ses ouvra-
» ges, & plus nous y remarquons
» l'immense diversité de ses opéra-
» tions & de son méchanisme presque
» divin, qui surpassent de beaucoup
» notre intelligence. Ainsi tous ceux
» qui entreprennent de comprendre
» toutes ces matieres, & de suivre à
» à la piste la nature dans la multi-
» tude immense de ses opérations,
» ne peuvent manquer d'échouer (1).

Mais la Nature manifeste-t-elle plus sa sagesse par la perplexité où elle

(1) *Neque est, cùr hos Naturæ lusus hac in re tantopere demiremur; cum in confesso apud omnes sit, quòd quò profondiùs in quæcumque Naturæ opera penetremus, eò luculentius adfulgeat ingens illa varietas, & divinum penè artificium operationum ejus, quæ captum nostrum longissimè superant.... Adeò quisquis ille fuerit, qui in se receperit hæc omnia mente adsequi, & multifarias naturæ operationes κατὰ πόδας indagare, partim magnis ausis excidet.*

jette les hommes en variant toutes les saisons les maladies, qu'en nous les présentant de nouveau, afin de nous instruire de leur nature & de leur traitement. Nous trouvons, il est vrai, au commencement de nos recherches, beaucoup de variété & d'obscurité, mais à mesure que nous pénétrons plus avant dans la nature, nous trouvons tant d'analogie dans ses ouvrages, que nous sommes forcés de reconnoître & de respecter sa simplicité.

Pour ne point m'écarter de mon objet, j'ose assurer que toutes les dysenteries épidémiques que j'ai vues à l'armée, étoient de la même nature. Le Docteur Huck & d'autres Médecins, employés depuis la premiere guerre, non-seulement en Allemagne, mais à Minorque, en Amérique & aux Indes Occidentales, m'ont assuré que cette maladie paroissoit dans des pays & des climats si différens, avec les mêmes symptômes, quoique plus ou moins violens, suivant la chaleur, & que dans tous ces pays elle cédoit aux mêmes remedes dont on

avoit remarqué auparavant le plus de succès dans les hôpitaux militaires. J'ajoute qu'en Ecosse & ici, toutes les fois que j'ai eu occasion de traiter ces flux, je ne me suis jamais apperçu qu'ils exigeassent une méthode différente. Je ne vois pas non plus que Degner ait eu raison de considérer le flux qu'il décrit, comme d'une autre espece, qui peut se distinguer par sa nature contagieuse & bilieuse (1). En effet, je n'ai jamais vu de dysenterie épidémique en Eté ou en Automne, saisons où les premieres voies sont très-sujettes à se déranger, & je n'ai jamais vu un certain nombre de personnes attaquées de cette maladie, sans apprendre que plusieurs se plaignoient de mal d'estomac & de vomissemens de bile. A l'égard de la violence des symptômes rapportés par cet Auteur, j'avoue qu'elle l'emporte sur tout ce que j'en ai jamais vu au commencement de l'attaque. Mais lorsque

(1) *Hist. Medic. de Dysent.* Cap. I. §. 1.

qu'un grand nombre de nos soldats, avec des cas même très-favorables, se sont trouvé pour ainsi-dire, entassés dans les hôpitaux d'armée, la dysenterie parut alors avec la même virulence qu'à Nimegue.

Sydenham observe « qu'il en est de » la dysenterie comme de toutes les » maladies épidémiques qui paroissent » dans le commencement d'une nature » plus subtile que dans leur état avan- » cé. En effet, plus elle continue, & » plus elle devient *humorale*. Par exem- » ple, le premier Automne, plusieurs » *n'avoient point du tout de selles ;* mais » à l'égard de la vivacité des tran- » chées, de la violence de la fiévre, » de l'abattement subit des forces, & » des autres symptômes, elle surpas- » soit de beaucoup les dysenteries des » années suivantes (1) ». Nous avons ici, à ce qu'il paroît, une espece de dysenterie bien différente de la commune. Aucun Auteur n'a fait, autant que je le puis savoir, avant & après

(1) Vid. *Loco Cit.*

Sydenham, une pareille observation. Mais indépendemment de cela, il faut remarquer que quoique nous approuvions qu'il considere la dysenterie comme une maladie où les selles peuvent être sanglantes ou non, cependant nous ne pouvons le justifier, lorsqu'il donne le nom de dysenterie à une maladie *où il n'y a point du tout de selles.*

S'il y a ici quelque mépriſe, elle eſt de peu de conſéquence; quoique je n'en puiſſe dire autant de l'obſervation par où Sydenham termine ſon ſujet. Il prétend « que quoiqu'on » ne puiſſe ſe diſpenſer de ſaigner & » de purger avant de donner le lau» danum, dans les années où la dy» ſenterie étoit épidémique, que ce» pendant dans tout autre état de l'air » où il y avoit moins de diſpoſition à » produire cette maladie, on pouvoit » omettre avec ſureté ces évacuations » & completter la cure par une métho» de plus courte, c'eſt-à-dire par le » laudanum ſeul (1).

(1) . . . . *Quòd tametſi in his annis, qui-*

Je ne puis m'empêcher d'être ici d'un avis contraire : car quoiqu'on ne puisse douter, d'après l'autorité de Sydenham, qu'on n'ait guéri de cette maniere quelques dysenteries légeres, cependant j'ai vu cette méthode suivie de si mauvais effets, à l'armée & ailleurs, que j'ose dire qu'on ne doit jamais traiter aucun cas de la dysenterie avec le laudanum, avant que d'avoir parfaitement dégagé les premieres voies.

La dysenterie commence quelquefois, suivant l'observation de Sydenham, par un froid suivi de chaleur, mais plus souvent par des tranchées, sans aucune sensation de fiévre. Cette derniere partie n'est peut-être pas

---

bus dysenteriæ adeò epidemicè grassarentur, evacuationes priùs memoratæ prorsus necessariæ erant, antequam ad usum laudani deventum fuisset, attamen in constitutione quâvis huic morbo minus faventi, istæ tuto omitti possunt, ac curatio compendiosori viâ, solo nempe usu laudani, absolvi eo, quem diximus, modo. Loc. Cit.

vraie

vraie à la rigueur ; car quoique le malade ne faſſe aucune mention de ſymptômes fiévreux, cependant en examinant les choſes de près, on trouvera que les viciſſitudes de chaud & de froid, la laſſitude, la perte de l'appétit & autres affections fiévreuſes, ont précédé plus ou moins cette maladie. La dyſenterie paroît ſouvent dans le commencement une fiévre d'Automne. En effet, le malade a de la fiévre, avec un dérangement d'eſtomac & d'inteſtins, deux ou trois jours avant la diarrhée ; mais enſuite les ſymptômes fiévreux cédent d'une maniere ſenſible. D'autres fois la fatigue & le froid, dans la ſaiſon de la dyſenterie, donnent ſoudain le flux mais rarement ſans un peu de fiévre. La diminution ſenſible de la fiévre, lorſque le flux commence à paroître, paroît juſtifier l'expreſſion de Sydenham, qui appelle la dyſenterie « la » fiévre de la ſaiſon qui ſe jette ſur » les inteſtins (1) ».

(1) *Loc. Cit.*

Le malade est sujet à une fièvre lente & plus dangereuse, indépendemment de celle qui précede. J'ai remarqué la plupart du tems, qu'elle étoit causée parce qu'on avoit négligé cette maladie dans les commencemens, ou parce qu'on avoit donné des opiates, ou d'autres astringens, avant les évacuations convenables. J'ai vu quelquefois, quoique rarement, la même espece de fièvre, accompagner le flux depuis le commencement, & aboutir à la mort, sans avoir pu découvrir qu'on se fût trompé dans le régime ou dans les remedes.

Quoique la fièvre d'hôpital ou de prison ne soit pas essentielle à la dysenterie des armées, cependant elle l'accompagne souvent & elle est très-funeste. Cette fièvre infecte en tout tems les salles des hôpitaux, où beaucoup de personnes sont pressées les unes sur les autres dans un air malsain, mais jamais tant que lorsque ces personnes sont attaquées d'une maladie putride. Cette fièvre combinée avec le flux de sang, est communément mortelle.

Les ſelles ſont ordinairement d'abord copieuſes, & les excrémens formés ; mais le jour ſuivant, ou bientôt après, elles deviennent petites, aqueuſes & viſqueuſes, & ſont accompagnées de tranchées & de téneſme. Depuis ce tems, juſqu'à ce que la maladie prenne une tournure favorable, rarement voit-on la matiere fécale dans ſon état naturel, à moins qu'une purgation, venant à opérer avec vivacité, ne l'emporte ; les tranchées ſont alors moins vives, le malade va moins ſouvent à la ſelle, & il a moins de téneſme.

Sydenham auroit bien dû parler d'une humeur aqueuſe, qui indépendemment de la mucoſité dans les ſelles, eſt toujours mêlée avec l'humeur viſqueuſe. Cette ſéroſité eſt peut-être une cauſe de l'irritation, & vient de quelqu'une des parties plus élevées des inteſtins, au lieu que la mucoſité eſt la plupart du tems exprimée du rectum.

Des raies de ſang indiquent l'ouverture de quelques petits vaiſſeaux à l'extrémité du rectum ; mais un mê-

lange plus intime prouve que le sang vient d'une source plus élevée. Cette hémorrhagie qui allarme le plus, est cependant le symptôme le moins à craindre. Car quand même cette évacuation seroit constante, la quantité de sang qu'on perd dans le cours de la maladie, excepté dans un petit nombre de cas, est de peu de conséquence. Morgagni observe que la plus grande partie du sang vient des intestins, sans aucune rupture des vaisseaux sanguins, & seulement par leur grande dilatation. Ce sentiment s'accorde très-bien avec ce que j'ai remarqué dans les intestins à l'ouverture des corps.

Il ne faut pas s'allarmer non plus de la perte d'une aussi grande quantité d'humeur séreuse, qui n'est pas à beaucoup près si grande que dans une diarrhée ordinaire. La fréquence des mouvemens a donné une fausse indication pour l'usage prématuré des astringens, tandis que dans le fait, le passage des intestins est déja si fort bouché, que la partie la plus essentielle & la plus difficile de la cure, est de le rétablir & de le conserver.

On remarque moins communément dans les ſelles quelques autres ſubſtances, dont ne parle point Sydenham; ſavoir des vers ronds, de petites boules d'excrémens durcis, & quelques corps encore plus petits, de la couleur & de la conſiſtence du ſuif.

On ne doit jamais regarder les vers comme la cauſe du flux, mais ils concourent, avec d'autres cauſes, à le rendre plus dangereux. Les efforts qu'ils font pour ſortir, dans cet état des inteſtins, augmentent l'irritation. Je les ai vu quelquefois s'ouvrir un paſſage par la bouche.

Les petites boules de matiere fécale durcies, ſortent en quelque tems que ce ſoit de la maladie, mais je les ai remarqués, principalement dans ſon état avancé, & lorſque je ſoupçonnois qu'on avoit trop long-tems négligé les purgations. Une purgation forte les emporte, & communément le ténеſme & tous les autres ſymptômes s'en vont. Ces *Scybala* ſont ſi ronds & d'un tiſſu ſi ferme, qu'ils ont été formés, à ce qu'il paroît, dans les cellules du colon, & qu'ils

y ont séjourné depuis le commencement de la maladie. On ne peut gueres supposer en effet, que ces boules aient acquis depuis cette figure & cette consistence, pendant une irritation continuelle des intestins, & la diete rigoureuse à laquelle on assujettit les malades.

A l'égard des substances blanches que j'ai comparées à du suif, je ne sais point si elles ne sont pas les mêmes qu'Hippocrate appelle Σαρκὲς, *des chairs;* mais Aretée & Cælius Aurélianus, en font une description claire, & des Ecrivains postérieurs en ont parlé sous le nom de *corpora pinguia*, quoiqu'ils ne soient pas d'accord ensemble. Quoique je les eusse vus souvent, j'avois cependant toujours négligé de les examiner, jusqu'en 1762. Le Docteur Huck & moi, visitant pendant l'Automne de cette année un Marchand de cette ville attaqué de la dysenterie, qui rendoit de telles substances, nous en conservâmes une que nous considérâmes à loisir. Nous trouvâmes que ce n'étoit qu'un morceau de fromage; quoi-

que le malade nous assura dans la suite qu'il n'en avoit pas mangé depuis le commencent de sa maladie, c'est-à dire depuis quinze jours. Soit que ce fromage fût un composé de particules plus petites, qui avoient passé de l'estomac dans le colon avant sa maladie, ou soit qu'il fût formé par le lait dont il avoit toujours fait usage, & qui pouvoit s'être caillé dans son estomac, c'est ce que nous ne pûmes déterminer ; mais nous fûmes pleinement convaincus tous les deux, que de quelque maniere que fût produite cette substance, elle devoit être de la même nature que tous ces *corpora pinguia*, que nous avions vus si souvent dans la dysenterie.

A l'égard de l'abrasion de la membrane villeuse, & des autres substances qu'on dit avoir remarqué dans les selles, je n'en puis rien dire, ne les ayant jamais vues. Je ne les revoque pas cependant en doute, puisque d'autres Auteurs (1) en font si souvent mention. Une recherche

(1 *Hæc sunt ramenta ξύσματα dicta Hippocra-*

aussi dégoûtante, & même aussi dangereuse, me paroît une excuse suffisante pour ne l'avoir pas poussée plus loin.

Les selles ont pendant toute la maladie, une certaine odeur différente de celle des excrémens ordinaires. Elle est foible dans les commencemens & peu désagréable ; mais vers la fin, quand les intestins commencent à se mortifier, la puanteur devient cadavéreuse & insupportable. C'est le tems où elles sont probablement le plus infectes. J'ai remarqué autre part que dans l'état naturel, l'odeur fétide de la matiere fécale vient d'un mélange de matiere putride avec un acide, & que cette combinaison donne à la matiere fécale une odeur particuliere, plus forte qu'elle ne l'auroit sans cela, & la rend moins sujette à répandre

---

ti, quæ merito damnavit..... Testatur Galenus se multos vidisse, & sæpe, quibus, cum morbis gravibus & diuturnis conflictatis, maxima intestinorum pars sic corrumpebatur, ut compluribus in locis tota interior tunica esset destructa, imprimis in morbis dysentericis. Van Swiet. Comm. in Aphor. Boerrh. §. 721.

l'infection (1). Mais dans cette maladie, on diroit que les ſpaſmes empêchent l'acide, qui s'engendre dans l'eſtomac & les inteſtins grêles, de paſſer dans les gros inteſtins, & que la matiere fécale eſt par-là privée de ce qui peut la corriger.

Les vents ſont un autre ſymptôme qu'omet Sydenham. Ils proviennent en partie des alimens qui, dans ce dérangement de l'eſtomac, fermentent trop fort & engendrent cet air & un acide, comme il paroît par les expériences jointes à cet Ouvrage (2). Ils peuvent venir auſſi du ſang & des autres humeurs qui croupiſſent & ſe putréfient dans les gros inteſtins; car toutes les ſubſtances animales & végétales donnent, comme on le ſait, beacoup d'air, quand elles ſe putréfient. D'ailleurs la maſſe du ſang ayant acquis une diſpoſition plus que naturelle à la putréfaction, en abſorbant la matiere corrompue des inteſtins, peut être plus diſpoſée par

(1) Mémoires ſur les Subſtances ſeptiques & antiſeptiques. Mém. VII. Expér. XLIII.

(2) *Ibid.* Mém. V & VI.

cette cause à se séparer de l'air qu'elle contient, & à le jetter sur les premieres voies. Quoi qu'il en soit, il est clair que l'air qui abonde en ce tems-là dans les premieres voies, occasionne souvent un sentiment d'oppression, ou augmente les tranchées, suivant le lieu où il est rassemblé, soit que ce soit l'estomac, les intestins grêles, ou les gros, & à proportion des spasmes qui le tiennent emprisonné. J'ai vu plus d'une tympanite ou distension immodérée du colon par l'air, occasionnée par l'usage prématuré des opiates & des astringens dans la dysenterie. Les selles sont de bonne heure écumeuses comme l'écume de biere. Mais ce n'est que de la mucosité dans son état naturel, mêlée avec de l'air, au sortir des glandes. Car en piquant la tunique interne des intestins d'un animal vivant, comme l'a éprouvé M. de Haller, cette sorte de matiere écumeuse s'exprime des orifices de tous les vaisseaux excrétoires qui environnent la partie irritée (1).

Il seroit utile de savoir quel inte-

(1) *Opera minora.* pag. 394 & seq.

ſtin eſt en particulier affecté, lorſque les tranchées ſe font ſentir avec plus de vivacité ; mais on ne peut rien aſſurer, quand on vient à conſidérer combien le mouvement périſtaltique peut faire changer de place aux inteſtins (1), combien leur ſituation peut varier en différentes perſonnes, & combien il eſt aiſé de confondre la douleur du colon avec celle des inteſtins grêles qui l'environnent. En général, l'irritation de l'eſtomac & des inteſtins plus élevés, eſt moins accompagnée de tranchées que d'indiſpoſition. Auſſi quand les tranchées ſont les plus aiguës, il eſt probable que le ſpaſme eſt dans les inteſtins inférieurs. Lorſque la douleur ſe fait ſentir vers le milieu du ventre, nous pouvons préſumer que le ſpaſme eſt dans les inteſtins grêles ; mais nous ne pouvons rien aſſurer, puiſqu'on a trouvé en quelques ſujets le pli ſupérieur du colon auſſi bas que la région umbilicale. On peut attribuer au colon les douleurs aux côtés, dans le dos, & la région des reins ; mais ſi les

(2) *Ibid.* pag. 301 & ſeq.

douleurs se font sentir vers l'*os sacrum*, nous pouvons alors soupçonner que la partie supérieure du rectum est affectée. Car, la douleur provenant de l'irritation de cet intestin, peut se rapporter également au dos & à la partie inférieure du ventre, comme une pierre qui descend de l'uretre, se fait sentir derriere aussibien que devant. Quand l'extrémité inférieure du rectum est irritée, il paroît que le spasme produit alors moins de douleur qu'un violent *nisus*, qui tire & réunit les muscles de cette partie, aussibien que les autres dont l'action est d'évacuer la matiere fécale.

Les selles sont toujours précédées par des tranchées vives, & suivies d'un peu de répi ; mais les mouvemens étant si fréquens, le malade n'a pas de soulagement considérable, à moins qu'on ne détourne les spasmes par des opiates, en fomentant le ventre, en excitant une sueur, en évacuant par une purgation la matiere âcre & irritante. Quand les intestins commencent à se mortifier, quoique le malade ne puisse repoſer, il sent peu de douleur ou de ténesme ;

j'en ai même connu qui n'éprouverent point ces derniers symptômes, non-seulement quelques heures, mais quelques jours avant leur mort. Ils avoient alors quelque peu de délire; j'en ai cependant vu plusieurs qui conserverent leur raison jusqu'au dernier moment.

On peut remarquer que Sydenham ne parle du ténesme que lorsque le malade est en convalescence, quoique ce soit un des premiers symptômes qui caractérise la dysenterie. Ce n'est cependant point une omission de cet excellent Auteur. Car ce que d'autres entendent par ténesme, & ce que j'ai voulu dire par ce terme, en traitant des symptômes pathognomoniques, Sydenham l'exprime par ces mots : *intestinorum depressio cum dolore ;* & par ceux-ci : *molestissimus viscerum omnium quasi descensus.* A strictement parler, on ne peut admettre l'observation qu'il fait ; que les intestins sont affectés successivement de haut en bas, jusqu'à ce qu'à la fin la maladie soit portée au rectum, où elle aboutit à un ténesme. En effet, quoique le rectum soit en général la

derniere partie qui se rétablit, & que le colon soit plus long-tems affecté que les intestins grêles, cependant je n'ai point remarqué la progression décrite par Sydenham. Dès le commencement de la maladie, le corps entier des intestins est affecté à la fois, & le ténesme est de très-bonne heure aussi violent que dans tout autre tems de la maladie. Il paroît que le ténesme cause quelquefois la mort par son obstination ; car l'irritation constante mortifie à la fin le rectum. Dans les corps que j'ai disséqués, j'ai remarqué que les apparences de la gangrêne étoient toujours plus grandes, à mesure qu'elle approchoit de l'extrémité du rectum.

Sydenham observe que le ténesme qui subsiste à la fin du flux, ne doit point s'attribuer à une ulcération du rectum. Suivant lui, « à mesure que » les intestins recouvrent leur ton, ils » déposent le reste de la matiere mor» bifique dans cet intestin ; qui, étant » continuellement irrité par cette ma» tiere, vuide à chaque selle partie de » la mucosité qui couvre naturelle» ment les intestins ». Mais ne paroit-

il pas plus naturel d'attribuer ce reſte de ténesme à l'ulcération d'une partie qui a été fort enflammée & excoriée dans le cours de la maladie, & dont l'irritation conſtante l'empêche de ſe rétablir. Ajoutez à cela l'obſervation ſi ſouvent faite, que le ténesme diſparoit lorſque le malade vient à évacuer des excrémens durcis, tels que ceux dont on a parlé plus haut, qui ſont la principale cauſe de l'irritation. Morgagni ſoutient que le ténesme qui ſuccede à la dyſenterie eſt quelquefois occaſionné par un ulcere; mais il n'en rapporte qu'un ſeul exemple qu'il a vu à l'ouverture des corps.

Sydenham ne fait mention ni de la chute du fondement; ni de la ſuppreſſion de l'urine, que j'ai vu arriver dans des cas fâcheux de la dyſenterie. Le premier ſymptôme vient de la violence des épreintes, & l'autre de l'inflammation qui s'étend depuis le rectum juſqu'au col de la veſſie.

Sydenham ne fait aucune attention à la contagion de cette maladie. Willis dit expreſſément que celle dont il donne la deſcription, & qui étoit la

même que celle de Sydenham, n'étoit point contagieuse. Tout ce qu'on en peut inférer, c'est que la dysenterie qu'ils ont examinée, etoit d'une nature plus douce qu'on ne la voit communément, quand elle devient générale, ou que cette circonstance leur a échappé. Il est vrai que ce mal ne se communique pas aussi aisément que la plupart des autres maladies contagieuses. Mais quand elle a été épidémique, je l'ai toujours vue quelque peu contagieuse, sur tout dans les hôpitaux militaires & dans les maisons des pauvres, qui n'ont pas les moyens de se tenir propres.

La durée & l'issue de la dysenterie sont incertains. Ils dépendent beaucoup des remedes, du bon air, des soins qu'on prend du malade & de ceux qu'il prend lui-même. S'il ne manque de rien, & que ce flux soit récent, on le guérit en général. Mais ces circonstances favorables ne se rencontrent que parmi les Officiers. Ce cas se trouve bien différent parmi les simples Soldats; ils n'ont recours au Médecin que fort tard; dans le camp ils

ils ſont expoſés au froid, à l'hôpital à un air infect, ce qui eſt encore plus fâcheux.

Les ſignes d'une dyſenterie dangereuſe ſont lorſque la premiere purgation & le premier vomitif n'apportent aucun ſoulagement ; lorſque la fiévre hectique augmente ; lorſque le dérangement d'eſtomac eſt opiniâtre ; quand la contenance s'altere conſidérablement ; quand le pouls s'abat & devient intermittent, enfin quand le malade ſent des inquiétudes ſans éprouver des tranchées. Dans les commencemens le hocquet eſt peu dangereux, mais lorſque la maladie ſe trouve avancée & le malade fort bas, s'il eſt obſtiné, c'eſt ordinairement un ſigne de mortification. La maladie, quand elle eſt mortelle, finit par un abattement total des forces, un ulcere à la gorge, ou des aphthes & des ſelles involontaires & cadavéreuſes. Quelquefois avant la mort, lorſqu'une diſſolution putride fait ceſſer les ſpaſmes, les alimens paſſent, comme dans une lienterie, dans les inteſtins, ſans être beaucoup altérés.

Dans les cas les plus favorables, les hommes qu'on a envoyé à l'hôpital, ne peuvent rendre que peu de service le reste de la campagne ; parcequ'il n'y a point de maladie si sujette à retour, si on manque à un certain régime, ou si on s'expose au froid. Ce n'est point que ces retours soient autant de rechutes & de vraies dysenteries ; mais ce sont des diarrhées avec un plus grand nombre de symptômes dysentériques, qu'on n'en voit communément dans le cours de ventre ordinaire. Cette maladie a beau prendre une tournure favorable, cependant la disposition au flux continue ; parce que les intestins sont trop délicats pour soutenir le stimulus naturel de la bile & des autres sécrétions, sans en être irrités.

Telles sont les Observations que les occasions fréquentes que j'ai eues de voir cette maladie sous toutes ses formes, m'ont mis à portée d'ajouter à celles de Sydenham.

Fin du Tome premier.

TABLE
DES CHAPITRES
DU I. VOLUME.

PREMIERE PARTIE.

CHAPITRE PREMIER.

De l'air & des maladies des Pays-Bas. 25

CHAPITRE II.

Relation générale des maladies qu'éprouverent les Troupes Angloises dans les Garnisons en Flandre, & dans les quartiers d'Allemagne, en 1742 & 1743. 42

CHAPITRE III.

Relation générale des maladies auxquelles les Troupes furent sujettes pendant la campagne de 1743 *en Allemagne, & l'hiver suivant en Flandre.* 53

CHAPITRE IV.

Relation générale des maladies durant la campagne de Flandre en 1744. 72

CHAPITRE V.

Relation générale des maladies pendant la campagne de Flandre en 1745. 81

CHAPITRE VI.

Relation générale des maladies des campagnes de 1745 *&* 1746, *dans la Grande Bretagne.* 89

CHAPITRE VII.

Relation générale des maladies des campagnes de 1746 *&* 1747, *dans le Brabant Hollandois.* 110

CHAPITRE VIII.

Relation générale des maladies de la campagne dans le Brabant Hollandois en 1748. 121

SECONDE PARTIE.

CHAPITRE I.

DE la diviſion des maladies les plus ordinaires à une Armée. 139

CHAPITRE II.

Des cauſes des maladies les plus ordinaires à une Armée. 150
§. I. *Des maladies occaſionnées par le chaud & par le froid.* ibid.
§. II. *Des maladies occaſionnées par l'humidité.* 155
§. III. *Des maladies qui proviennent d'un air putride.* 159
§. IV. *Des maladies qui proviennent de défauts dans le régime.* 163
§. V. *Des maladies occaſionnées par l'excès du repos & du mouvement, du ſommeil & des veilles, & par la malpropreté.* 173

CHAPITRE III.

Des moyens généraux pour prévenir les maladies dans une Armée. 176

§. I. *Comment on peut prévenir les maladies qui viennent du chaud ou du froid.* 177
§. II. *Comment on peut prévenir les maladies qui viennent de l'humidité.* 182
§. III. *Comment on doit prévenir les maladies qui viennent d'un air putride.* 186
§. IV. *Comment on peut prévenir les maladies causées par un mauvais régime.* 206
§. V. *Comment il faut prévenir les maladies qui proviennent d'un défaut dans l'exercice.* 211

CHAPITRE IV.

Comparaison des saisons par rapport à la santé d'une Armée. 215

TROISIEME PARTIE.

CHAPITRE I.

Observation sur les fièvres inflammatoires en général. 227

CHAPITRE II.

Observations sur quelques inflammations particulieres. 245

DES CHAPITRES 431
§. I. *De l'inflammation du cerveau.* ibid.
§. II. *De l'inflammation des yeux.* 248
§. III. *De l'inflammation de la gorge.* 252
§. IV. *De la pleuréſie & de l'inflammation des poumons.* 256
§. V. *De l'inflammation du foie.* 267
§. VI. *De l'inflammation de l'eſtomac & des inteſtins.* 269
§. VII. *Du Rhumatiſme.* 284

CHAPITRE III.

Obſervations ſur les Rhumes & la Phthiſie pulmonaire. 301

CHAPITRE IV.

Obſervations ſur les fiévres qu'on appelle communément bilieuſes, ou les fiévres rémittentes & intermittentes d'Automne des Armées. 309
§. I. *Des ſymptômes des fiévres rémittentes & intermittentes d'Automne dans les camps.* 311
§. II. *Des ſymptômes des fiévres rémittentes & intermittentes d'Automne, dans les pays bas & marécageux.* 317
§. III. *Des cauſes des fiévres d'Automne rémittentes & intermittentes des camps, & de celles des pays bas & marécageux.* 335

§. IV *Comparaison des fièvres rémittentes & intermittentes d'Automne des camps & des quartiers, avec les fièvres d'Eté & d'Automne d'autres endroits.* 341
§. V. *De la cure des fièvres d'Automne rémittentes & intermittentes des camps & de celles des pays bas & marécageux.* 363

CHAPITRE V.

Observations sur les obstructions qui suivent les fièvres d'Automne rémittentes & intermittentes, les fièvres des camps, & celles des pays marécageux. 387

CHAPITRE VI.

Observations sur la dysenterie des camps. 393
§. I. *Description de la dysenterie des camps.* 394

Fin de la Table du Tome premier.